60

unz.

N° 1164.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME SOIXANTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

II 502001

Inv. Nr. 563

II 3252

II 502048

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

30749-60

POLITECHNIKA GD

ZN 3252

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DU ROI DE PRUSSE.

A Charlotembourg, le 6 juin.

MON CHER AMI,

MON ſort eſt changé, et j'ai aſſiſté aux derniers momens d'un roi, à ſon agonie, à ſa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas beſoin aſſurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines. 1740.

J'avais projetté un petit ouvrage de métaphyſique, il s'eſt changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable *Voltaire*, et il me faut eſcrimer avec *Machiavel* (1). Enfin, mon cher *Voltaire*, nous ne ſommes point maîtres de notre ſort. Le tourbillon

(1) On voit par la lettre ſuivante que le roi déſigne ici le cardinal de *Fleuri*.

1740. des événemens nous entraîne ; et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître ; j'ai des occupations infinies : je m'en donne encore de surplus ; mais malgré tout ce travail, il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages et pour puiser chez vous des instructions et des délassemens.

Assurez la Marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances et la rare capacité de son esprit le méritent.

Adieu, mon cher *Voltaire*, si je vis je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami

FÉDÉRIC.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 juin.

SIRE,

Si votre sort est changé, votre belle ame ne l'est pas; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde.

Grâce au ciel, votre Majeſté a déjà rempli preſque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, et dans vos Etats et dans l'Europe. Un réſident de l'empereur diſait dans la dernière guerre au cardinal de *Fleuri* : Monſeigneur, les Français ſont bien aimables, mais ils ſont tous Turcs. L'envoyé de votre Majeſté peut dire à préſent, les Français ſont tous Pruſſiens. 1740.

Le marquis d'*Argenſon*, conſeiller d'Etat du roi de France, ami de M. de *Valori*, et homme d'un vrai mérite avec qui je me ſuis entretenu ſouvent à Paris de votre majeſté, m'écrit du 13 que M. de *Valori* s'exprime avec lui dans ces propres mots : *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté de cœur ; juſtice qu'il rend au défunt ; tendreſſe pour ſes ſujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majeſté que parce que je ſuis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur et qu'il m'eſt revenu de même. Je ne connais point M. de *Valori*, et votre Majeſté ſait que je ne devais pas compter ſur ſes bonnes grâces ; cependant puiſqu'il penſe comme moi et qu'il vous rend tant de juſtice, je ſuis bien aiſe de la lui rendre.

Le miniſtre qui gouverne le pays où je ſuis, me diſait : Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier ; et moi je lui répondis : il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deſſein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire ſon prédéceſſeur, il ſe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

Votre Majeſté m'ordonne de ſonger en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'eſt un ordre bien

1740. ſelon mon cœur. Je ne ſais comment m'y prendre avec un roi, mais je ſuis bien à mon aiſe avec un homme véritable, avec un homme qui a dans ſa tête et dans ſon cœur l'amour du genre humain.

Il y a une choſe que je n'oſerais jamais demander au roi, mais que j'oſerais prendre la liberté de demander à l'homme; c'eſt ſi le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je ſais que les qualités du feu roi étaient ſi différentes des vôtres qu'il ſe pourrait bien faire qu'il n'eût pas ſenti tous vos différens mérites; mais enfin, s'il s'eſt attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a juſtifié les ſentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je ſerai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces queſtions à l'*homme*, il me dira que je ſuis bien curieux et bien hardi; ſavez-vous ce que je répondrai à Sa Majeſté: je lui dirai: Sire, c'eſt que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majeſté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle eſt obligée à préſent de donner la préférence à la politique ſur la métaphyſique, et qu'elle s'eſcrime avec notre bon cardinal.

Vous paraiſſez en défiance
De ce ſaint au ciel attaché,
Qui, par eſprit de pénitence,
Quitta ſon petit évêché
Pour être humblement roi de France:
Je penſe qu'il va s'occuper,

Avec un zèle catholique, 1740.
Du juste soin de vous tromper;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la question : Si votre Majesté se ferait sacrer et oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait besoin de quelques gouttes d'huile pour être respectable et chère à ses peuples. Je révère fort les saintes ampoules, sur-tout lorsqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que *Clovis ;* et je sais bon gré à *Samuel* d'avoir versé de l'huile d'olive sur la tête de *Saül*, puisque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne seriez point
Ce que l'Ecriture appelle *oint*,
Vous n'en seriez pas moins mon héros et mon maître;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous seriez sacré pour la terre et pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puisque votre Majesté qui s'est faite homme, continue toujours à m'honorer de ses lettres, j'ose la supplier de me dire comment elle partage sa journée ; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on soupe quelquefois sans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas ; on se relève le lendemain avec une digestion laborieuse, on travaille avec la tête moins nette ; on s'efforce, et on tombe malade : au nom du genre humain à qui vous devenez nécessaire, prenez soin d'une santé si précieuse.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majesté, c'est, quand elle aura fait quelque nouvel

1740. établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai; il y a un mot dans la lettre de votre Majeſté qui m'a tranſporté; elle me fait eſpérer une viſion béatifique cette année. Je ne ſuis pas le ſeul qui ſoupire après ce bonheur. La reine de *Saba* voudrait prendre des meſures pour voir *Salomon* dans ſa gloire. J'ai fait part à M. de *Keyſerling* d'un petit projet ſur cela; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'eſpère dans ſix ou ſept ſemaines, ſi les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majeſté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, avec profond reſpect, cela va ſans dire, avec des ſentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majeſté, &c.

LETTRE III.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 12 juin.

NON, ce n'eſt plus du mont Remus,
Douce et ſtudieuſe retraite
D'où mes vers vous ſont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince ſont confondus.

Déformais mon peuple que j'aime
Eſt l'unique Dieu que je ſers : 1740.
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaiſirs, Voltaire même;
Mon devoir eſt mon dieu ſuprême.
Qu'il entraîne de ſoins divers!
Quel fardeau que le diadême!

Quand ce Dieu ſera ſatisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiſer, dans les leçons de mon ami ſincère,
Quel doit être d'un roi le ſacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du ſort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'eſtime trop l'art d'*Horace* et de *Voltaire* pour y renoncer; et je ſuis du ſentiment que chaque choſe de la vie a ſon temps.

J'avais commencé une épître *ſur les abus de la mode et de la coutume*, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter ſur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en ſatire contre cette même mode, ſi je ne ſavais que la ſatire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher *Voltaire*, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la brièveté des jours, qui me paraiſſent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'exiſte que pour réfléchir et pour lui-même, me ſemble

1740. infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers ſont charmans (1). Je n'en dirai rien, car ils ſont trop flatteurs.

Mon cher *Voltaire*, ne vous refuſez pas plus long-temps à l'empreſſement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'auguſte à Véſel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne ſaurais vivre heureux ni mourir tranquille ſans vous avoir embraſſé. Adieu.

FÉDÉRIC.

Mille complimens à la Marquiſe. Je travaille des deux mains ; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts.

LETTRE IV.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 juin.

MON CHER AMI,

CELUI qui vous rendra cette lettre de ma part, eſt l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, et ma mauvaiſe proſe au lieu de votre admirable

(1) Voyez l'épître XLIX au roi de Pruſſe, vol. d'*Epîtres*, page 107.

philoſophie. Je ſuis accablé et ſurchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques momens de loiſir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le paſſé, et aux mêmes conditions. Je ſuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages et de ſoins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuſe ſi ma lettre, et celle que vous avez reçue il y a trois ſemaines, ſe reſſentent de quelque peſanteur : ce grand travail finira, et alors mon eſprit pourra reprendre ſon élaſticité naturelle. 1740.

Vous, le ſeul Dieu qui m'inſpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de ſoins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers et mes plaiſirs ;
Mais, pour combler tous mes déſirs,
Venez charmer nos ſolitudes.

C'eſt en tremblant que ma muſe me dicte ce dernier vers ; et je ſais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher *Voltaire*, aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, et ſoyez sûr qu'après le ſoin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

votre très-fidèle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye.

SIRE,

DANS cette troisième lettre, je demande pardon
1740. à votre Majesté des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous-main avec *Vanduren.* J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainsi de deux choses l'une, ou l'ouvrage sera supprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que votre Majesté soit sûre que je resterai ici, qu'elle sera entièrement satisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin *Marc-Aurèle*, pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrétement que votre Majesté viendrait à la Haye. J'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris sans doute ; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je sais, c'est que si votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils sont. Votre Majesté a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Friſe, nommé M. *Halloy*, qui a eu l'honneur de voir votre Majeſté à l'armée, qui compte lui faire ſa cour à Clèves, et qui penſe ſur le *Marc-Aurèle* du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embraſſer ce M. *Halloy!* Aujourd'hui M. de *Fénélon*.... 1740.

(*Le reſte manque.*)

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE,

HIER vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie :
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre eſt la panſe rebondie
De monſieur votre ambaſſadeur.

Si les rois ſont les images des dieux, et les ambaſſadeurs les images des rois, il s'enſuit, Sire, par le quatrième théorême de *Wolf* que les Dieux ſont joufflus, et ont une phyſionomie très-agréable. Heureux ce M. de *Camas*, non pas tant de ce qu'il repréſente votre Majeſté que de ce qu'il la reverra !

Je volai hier au ſoir chez cet aimable M. de *Camas* envoyé et chanté par ſon roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majeſté, que j'appellerai

1740. toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais ; et qu'après avoir fait ſa charge de roi, ſans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le ſoir des douceurs de l'amitié qui ſont ſi au-deſſus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous enſemble chez madame la marquiſe *du Châtelet* : jugez, Sire, quelle ſera ſa joie et la mienne. Depuis l'apparition de M. de *Keyſerling* nous n'avons pas eu un ſi beau jour.

Cependant vous courez ſur les bords du Prégel,
Lieux où glace eſt fréquente et très-rare eſt dégel.
Puiſſe un diadême éternel
Orner cet aimable viſage !
Apollon l'a déjà couvert de ſes lauriers :
Mars y joindra les ſiens, ſi jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre Majeſté ſait qu'*Apollon*, le Dieu des vers, tua le ſerpent *Pithon* et les *Aloïdes* : le Dieu des arts ſe battait comme un diable dans l'occaſion.

Ce Dieu vous a donné ſon carquois et ſa lyre ;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'eſt point des exploits que ce grand cœur déſire ;
Mais vous ſavez les faire, et les ſavez chanter.

C'eſt un peu trop à la fois, Sire : mais votre deſtin eſt de réuſſir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je ſais de bonne part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la baſe des grandes vertus. D'ailleurs

DIEU bénira, ſans doute, le règne de votre humanité, puiſque, quand elle s'eſt bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner ſa lettre, à moi chétif, 1740.

D'un des plus aimables ſixains
Qu'écrive une plume légère;
Vers doux et ſentimens humains:
De telle eſpèce il n'en eſt guère
Chez nos ſeigneurs les ſouverains,
Ni chez le bel eſprit vulgaire.

Votre humanité eſt bien adorable de la façon dont elle parle à ſon ſujet ſur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perſévérance;
Connaiſſez les vrais nœuds dont mon cœur eſt lié.
Je ne ſuis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuſes eſpérances ſur la viſion béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre Majeſté par qui je le déſire, je vous fais ma cour; ſinon, je vous fais encore ma cour. Votre Majeſté ne ſouffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en ſon privé nom, ſans y venir en cérémonie? De manière ou d'autre, *Siméon verra ſon ſalut*.

L'ouvrage de *Marc-Aurèle* eſt bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre Majeſté dans cinq lettres; je l'ai envoyé ſelon la permiſſion expreſſe de votre Majeſté: et voilà M. de *Camas* qui me dit qu'il y a

1740. un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puiſſances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oſerais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à ſon auteur, quel qu'il ſoit, qu'il ſera utile au genre humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre Majeſté, il faudrait qu'elle eût la bonté de ſe hâter de me donner ſes ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empreſſement avide d'un libraire qui ſent qu'il a ſa fortune ſous la preſſe.

Si vous ſaviez, Sire, combien votre ouvrage eſt au-deſſus de celui de *Machiavel*, même par le ſtyle, vous n'auriez pas la cruauté de le ſupprimer. J'aurais bien des choſes à dire à votre Majeſté ſur une académie qui fleurira bientôt ſous ſes auſpices : me permettra-t-elle d'oſer lui préſenter mes idées, et de les ſoumettre à ſes lumières ?

Je ſuis toujours avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement, &c.

LETTRE VII.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 27 juin.

MON CHER VOLTAIRE,

Vos lettres me font toujours un plaiſir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la proſe inſtructive et les vers charmans qu'elles contiennent.

contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même comme l'éternel abbé de *Chaulieu*. Qu'importe; il faut vous contenter. 1740.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au soir à Potsdam où je trouvai le roi dans une si triste situation que j'augurai bientôt que sa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés ; il me parla plus d'une grande heure sur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la justesse d'esprit et le bon sens imaginables. Il me parla de même le samedi et le dimanche ; le lundi, paraissant très-tranquille, très-résigné, et soutenant ses souffrances avec beaucoup de fermeté, il résigna la régence entre mes mains. Le mardi matin à cinq heures, il prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, et de moi. La reine, mes frères et moi nous l'avons assisté dans ses dernières heures : dans ses angoisses il a témoigné le stoïcisme de *Caton*. Il est expiré avec la curiosité d'un physicien sur ce qui se passait en lui à l'instant même de sa mort, et avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, et sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort, laisse à peine du temps à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devais entièrement à la patrie. Dans cet esprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangemens les plus prompts et les plus convenables au bien public.

1740. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat de ſeize bataillons, de cinq eſcadrons de huſſards et d'un eſcadron de gardes-du-corps. J'ai poſé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai fait acquiſition de *Wolf*, de *Maupertuis*, d'*Algarotti*. J'attends la réponſe de *s'Graveſende*, de *Vaucanſon* et d'*Euler*. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce et les manufactures; j'engage des peintres et des ſculpteurs, et je pars pour la Pruſſe pour y recevoir l'hommage, &c. ſans la ſainte ampoule et ſans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la ſuperſtition ont établies, et que la coutume favoriſe.

Mon genre de vie eſt aſſez déréglé quant à préſent, car la Faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures, je bois les eaux jusqu'à huit, j'écris juſqu'à dix, je vois les troupes juſqu'à midi, j'écris juſqu'à cinq heures, et le ſoir je me délaſſe en bonne compagnie. Lorſque les voyages ſeront finis, mon genre de vie ſera plus tranquille et plus uni; mais juſqu'à préſent j'ai le cours ordinaire des affaires à ſuivre, j'ai les nouveaux établiſſemens de ſurplus, et avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner, &c.

Ce qui me coûte le plus eſt l'établiſſement de magaſins aſſez conſidérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une proviſion de grains d'une année et demie de conſommation pour chaque pays.

Laſſé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,

Que je vous apprenne gaîment
La joie et le plaifir extrême
Que nos premiers embraffemens
Déjà font fentir à mes fens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaifir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Emilie;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie.

1740.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 20 juillet.

Tandis que votre Majefté
Allait en pofte au pôle arctique
Pour faire la félicité
De fon peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un charriot détefté,
Par Satan fans doute inventé,
Dans ce pefant climat belgique.
Cette voiture eft fpécifique
Pour trémouffer et fecouer
Un bourguemeftre apoplectique;
Mais, certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je fuis, fans me louer.

1740. J'arrivai donc hier à la Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut ſuivre ſes lois;
Je vous immolerais ma vie;
Et ce n'eſt que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me ſemblaient poſitifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus ſacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager ſans être à votre ſuite; mais je me ſuis conſolé, puiſque je feſais quelque choſe que votre Majeſté ſouhaitait que je fiſſe en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'eſprit de tous états,
Et fait paſſer en Germanie
Une cargaiſon de romans
Et d'inſipides ſentimens
Que toujours la France a fournie.

La première choſe que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la choſe en queſtion. Je répète encore à votre Majeſté que je n'avais pas laiſſé

POLITECHNIKA GDAŃSKA

dans le manuſcrit un mot dont perſonne en Europe pût ſe plaindre. Mais malgré cela, puiſque votre Majeſté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre déſir. J'avais déjà fait ſonder ce hardi fourbe nommé *Jean Vanduren* (1), et j'avais envoyé en poſte un homme qui par proviſion devait au moins retirer ſous des prétextes plauſibles quelques feuilles du manuſcrit, lequel n'était pas à moitié imprimé ; car je ſavais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune propoſition. En effet, je ſuis venu à temps, le ſcélérat avait déjà refuſé de rendre une page du manuſcrit. Je l'envoyai chercher, je le ſondai, je le tournai de tous les ſens : il me fit entendre que maître du manuſcrit, il ne s'en deſſaiſirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impreſſion, qu'il la finirait.

1740.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abuſait de la liberté de ſon pays, et à un libraire qui pouſſait à l'excès ſon droit de perſécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon ſecret à perſonne, ni implorer le ſecours de l'autorité, je me ſouvins que votre Majeſté dit dans un des chapitres de l'Anti-Machiavel qu'il eſt permis d'employer quelque honnête fineſſe en fait de négociations. Je dis donc à *Jean Vanduren* que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuſcrit : „ Très-volontiers, Monſieur, me dit-il ; ſi vous voulez „ venir chez moi, je vous le confierai généreuſement „ feuille à feuille, vous corrigerez ce qu'il vous

(1) Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel*.

„ plaira, enfermé dans ma chambre en préfence
1740. „ de ma famille et de mes garçons. „

J'acceptai fon offre cordiale, j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à mefure, et qu'il lifait pour voir fi je ne le trompais point. Lui ayant infpiré par-là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prifon où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu fix chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon et j'ai écrit dans les interlignes de fi horribles galimatias et des coq-à-l'âne fi ridicules que cela ne reffemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire fauter fon vaiffeau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au défefpoir de facrifier un fi bel ouvrage ; mais enfin j'obéiffais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui eft étonné à préfent et confondu ? c'eft mon vilain. J'efpère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manufcrit et imprimé ; et je continuerai à rendre compte à votre Majefté.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

Des voyageurs qui reviennent des bords du *Frichhaf* ont lu vos charmans ouvrages qui leur ont paru un reſtaurant admirable, et dont ils avaient grand beſoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup ſi je n'en étais le ſujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde. 1740.

Mon large ambaſſadeur, à panſe rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de ſa vie;
Il en gagnera l'étiſie,
En très-bon rhétoricien.

Fleuri nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
Je me tais ſur Camas, je connais ſa pratique,
Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de *Camas* ne ſont remplies que de Bruxelles : il ne tarit point ſur ce ſujet, et à juger par ſes relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis.*

1740. Je vous envoie les ſeuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître; le ſujet eſt *la jouiſſance*. L'italien ſuppoſait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas ſentir auſſi vivement que les voiſins du lac de la Guarde. J'ai ſenti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer juſqu'où notre organiſation pouvait nous procurer du ſentiment. C'eſt à vous de juger ſi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inſtans auſſi difficiles à repréſenter que l'eſt le ſoleil dans ſa plus grande ſplendeur; les couleurs ſont trop pâles pour les peindre; et il faut que l'imagination du lecteur ſupplée au défaut de l'art.

Je vous ſuis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreſſion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraiſſe pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la ſatire. Je me prépare à partir ſous peu de jours pour le pays de Clèves. C'eſt là que

J'entendrai donc les ſons de la lyre d'Orphée;
Je verrai ces ſavantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.

J'admirerai ces yeux ſi clairs et ſi perçans
Que les ſecrets de la nature,
Cachés dans une nuit obſcure,
N'ont pu ſe dérober à leurs regards puiſſans.

1740.

Je baiserai cent fois cette bouche éloquente
Dans le sérieux et le badin,
Dont la voix folâtre et touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchantereſſe et toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime et que j'eſtime le plus.

Pardonnez mes *lapſus calami* et mes autres fautes. Je ne ſuis pas encore dans une aſſiette tranquille ; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'eſpère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin *Voltaire ;* n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

SIRE,

VOTRE humanité ne recevra point cette poſte de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achévement de l'ouvrage que je fais faire. Ce ſera pour le premier ordinaire ; cependant, ce fripon de *Vanduren* débite ſa marchandiſe, et en a déjà trop vendu.

1740.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de respect et d'estime
Que vous donne le genre humain,
Le très-fade cousin-germain (1)
Du très-prolixe Télémaque,
Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner sous main.
Ce bon papiste vous condamne,
Et vous et le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainsi que tout auteur profane.
Il sera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'est qu'un sage, un honnête homme,
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui soit serviteur de Rome.
Ainsi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de son Eglise;
Comme ignorant je le méprise,
Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jésuite *la Ville* (2) qui lui sert de secrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phrases insolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient sur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majesté a fait par-tout un effet

(1) Le marquis de *Fénélon*, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable et bon officier. Voyez l'*Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741 :* Mélanges littéraires, tome I.

(2) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jésuites tandis que *Lavaur*, secrétaire du marquis de *Fénélon* lui cédait sa place pour prendre l'habit de saint *Ignace*. C'est ce même *Lavaur* qui a joué depuis un rôle si singulier dans l'affaire du comte de *Lalli*.

admirable. Qu'il me ſoit permis, Sire, de repréſenter à votre Majeſté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux proteſtations faites contre les contrats ſubreptices d'échange, et aux raiſons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire eſt la ſeule pièce qui ait été connue et miſe dans les gazettes, je me flatte que c'eſt donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainſi votre Majeſté n'eſt plus mécontente que j'aie oſé ſoutenir vos droits d'une main deſtinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majeſté ni ſur cela, ni ſur Machiavel. 1740.

C'eſt un plaiſant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que *Vanduren* ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, eſt en droit par-là de le vendre, ſelon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage?

Cependant, comme il eſt abſolument néceſſaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraiſſe un peu plus chrétien, je me charge ſeul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des préſens par-tout; cela ſera plus prompt, plus noble et plus conciliant: trois choſes dont je fais cas.

Rouſſeau, cet errant hypocrite,
D'un vieil hébreu vieux paraſite,
A quitté ces triſtes climats.
Monſieur du Lis, l'iſraélite,
Le plus riche juif des Etats,
A donné, d'un air d'importance,
L'aumône de cinq cents ducats
A ſon rimeur dans l'indigence:

1740.

Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique;
Déjà ſon ame ſatirique
Eſt dans les ombres du trépas,
Et ſon corps eſt paralytique.
Pour la peſante république
De noſſeigneurs des Pays-Bas,
Elle eſt toujours apoplectique.

LETTRE XI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie et d'ennui. Je vous en ſuis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à préſent, c'eſt que je remets le Machiavel à votre diſpoſition, et je ne doute point que vous n'en uſiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repoſe entièrement ſur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame *du Châtelet* en conſéquence de ce que vous déſirez. A vous parler franchement touchant ſon voyage, c'eſt *Voltaire*, c'eſt vous, c'eſt mon ami que je déſire de voir; et la divine *Emilie* avec toute ſa divinité n'eſt que l'acceſſoire d'*Apollon* newtonianiſé.

Je ne puis vous dire encore ſi je voyagerai ou ſi je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher *Voltaire*, que

le roi de Pruſſe eſt une girouette de politique : il me faut l'impulſion de certains vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les ſentimens qu'un roi eſt mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je ſuis l'eſclave de la fantaiſie de tant d'autres puiſſances que je ne peux jamais, touchant ma perſonne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puiſſiez-vous être uni à jamais à mon bercail ! 1740.

Adieu, mon cher ami, eſprit ſublime, premier né des êtres penſans. Aimez-moi toujours ſincèrement, et ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait vous aimer et vous eſtimer plus que je fais. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE XII.

DU ROI.

A Berlin, le 6 auguſte.

MON CHER AMI,

Je me conforme entièrement à vos ſentimens, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos ; et je ſuis tranquille, car mes intérêts ſont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier ; voici la ſeconde que je vous écris de Berlin ; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'*Emilie* accompagne *Apollon*, j'y conſens ; mais ſi je puis

1740. vous voir ſeul, je préférerai le dernier. Je ſerais trop ébloui, je ne pourrais ſoutenir tant d'éclat à la fois; il me faudrait le voile de *Moïſe* pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher *Voltaire*, ſi je ſuis ſurchargé d'affaires, je travaille ſans relâche; mais je vous prie de m'accorder ſuſpenſion d'armes. Encore quatre ſemaines, et je ſuis à vous pour jamais.

Vous ne ſauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais votre inviolable ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 8 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

Je crois que *Vanduren* vous coûte plus de ſoins et de peines que *Henri IV*. En verſifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'hiſtoire de vos penſées; mais en harcelant un ſcélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être oppoſé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaiſſance. Faites donc rouler la preſſe puiſqu'il le faut

pour punir la ſcélérateſſe d'un miſérable. Rayez, changez, corrigez et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre diſcernement. 1740.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y ſoyez, je m'attends bien, à mon paſſage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embraſſer à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis eſt autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres ſujets que vous me ferez plaiſir de m'indiquer.

Adieu, charmant *Voltaire;* il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour diſputer le terrain à toutes ſortes de *Vandurens* politiques, qui pour ſurcroît de malheurs n'ont pas des carmes pour confeſſeurs.

Aimez-moi toujours, et ſoyez sûr de l'eſtime inviolable que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 auguste.

1740. Ce sera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine ;
S'il en naissait quelque divin poupon,
Bien ce serait pour la nature humaine,
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien :
C'est bien assez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Emilie ;
Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de linx sur mon *Salomon*. Mais est-il vrai qu'il va en France ? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élira pape, pour régénérer Rome. Passera-t-il par Bruxelles ? on parie pour et contre. S'il y passe, dit madame la princesse de *la Tour*, il logera dans ma maison. Oh ! pour cela, non, madame la Princesse, sa Majesté ne logera point chez votre Altesse sérénissime ; et s'il vient à Bruxelles, il y sera très-incognito ; il logera, lui et sa suite aimable, chez *Emilie*. C'est la dernière maison de la ville, loin du peuple et des altesses bruxelloises, et il y sera tout aussi-bien que chez vous, quoique cette maison de louage ne soit pas si bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je pense. Mais que fait la princesse de *la Tour* de la campagne où elle est ? elle envoie

envoie tout courant ſavoir de madame *du Châtelet*, ſi ſa Majeſté paſſera ; et madame *du Châtelet* répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit eſt un conte. Ne voilà-t-il pas madame de *la Tour* qui ſur le champ envoie des courriers pour ſavoir la vérité du fait ! Sire, le monde eſt bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre Majeſté va à Aix-la-Chapelle ou à Spa, pour dépayſer les nouvelliſtes. 1740.

Cependant s'il était vrai que votre humanité paſsât par Bruxelles, je la ſupplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaiſir.

M. de *Maupertuis* eſt à Véſel pour vous obſerver et vous meſurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une ſi heureuſe influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel eſt en très-bon train pour l'inſtruction et le bonheur du monde. Sire, vos ſujets ſont heureux, et ils le diſent bien ; mais je ſerai plus heureux qu'eux tous au commencement de ſeptembre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et cent autres ſentimens inexprimables, &c.

LETTRE XV.

*DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le premier septembre.

SIRE,

1740. MON roi eſt à Clèves ; une petite maiſon l'attend à Bruxelles ; un palais preſque digne de lui l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la ſage Rome
Aurait admirés jadis ;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ſes écrits.

O Paris ! ô Paris ! ſéjour des gens aimables et des badauts, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injuſtice, grand magaſin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, ſois digne, ſi tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puiſſe-t-il te voir incognito et jouir de tout ſans les embarras de la royauté ! puiſſe-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra ! Heureux l'hôtel *du Châtelet*, le

cabinet des muſes, la galerie d'Hercule, le ſallon de l'Amour ! 1740.

Le Sueur et le Brun, nos illuſtres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles;
Les neuf ſœurs elles-même ont orné ce ſéjour
Pour en faire leur ſanctuaire;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf ſœurs eſt le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il eſt néceſſaire qu'on diſe un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majeſté à M. de *Maupertuis*, qui y a été imprimée. Il y a ſans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne ſerait qu'une bagatelle pour tout autre; mais, Sire, votre perſonne eſt en ſpectacle à toute l'Europe: on parle des Etats et des miniſtres des autres ſouverains, et c'eſt de vous qu'on parle; c'eſt vous, Sire, qu'on examine, dont on pèſe toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une ſévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation: pardonnez, Sire, à la franchiſe d'un cœur qui vous idolâtre; je vous importune peut-être; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre Majeſté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint; ſinon elle aura de l'indulgence pour ma tendreſſe trop ſcrupuleuſe, et ce qui touche le moins du monde votre perſonne m'eſt ſacré; les petites choſes me paraiſſent alors les plus grandes.

1740.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'eſt ainſi que l'amour eſt fait,
Et c'eſt ainſi que je vous aime.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Véſel, le 2 ſeptembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la proſe charmante. J'y aurais répondu d'abord ſi la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai priſe ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez ſavoir ce que je ſuis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la deſcription ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon deſſein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore ſont à préſent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma ſanté me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaiſir de vous embraſſer. Adieu.

FÉDÉRIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis*: il ne ſe peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercîmens de la peine que vous avez priſe à la Haye touchant ce que vous ſavez. Conſervez toujours l'amitié que vous avez pour moi; je ſais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe. 1740.

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Véſel, le 5 ſeptembre.

De votre paſſe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi, (1)
En s'applaudiſſant de ſa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, c'eſt choſe claire.

„ Apollon, qui me fit ces vers,
„ Eſt dieu, dit-il, de médecine;
„ Entendez ſes charmans concerts,
„ Et ſentez ſa force divine. „

(1) Voyez, dans le volume d'*Epîtres* les ſtances dont M. de *Voltaire* avait chargé le marchand de vin *Honi*.

1740. Je lus vos vers, je les relus ;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, ſont vos élus !
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaiſir et la ſanté
Que votre verve a ſu me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un ſaut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les Arts et les Amours ;
Cent fois j'embraſſerai Voltaire

Partez, Honi, mon précurſeur ;
Déjà mon eſprit vous devance :
L'intérêt eſt votre moteur,
Le mien c'eſt la reconnaiſſance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon ſort, la marque caractériſtique de la fièvre ou de ma guériſon. Si la fièvre ne revient plus, je ſerai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaiſir de vous voir avec la Marquiſe. Ce ſera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai ; mais du moins on ne peut choiſir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher *Voltaire ;* je vous embraſſe mille fois.

FÉDÉRIC.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

À Vésel, le 6 septembre.

MON CHER VOLTAIRE,

Il faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre quarte plus ténace qu'un janséniste; et quelque envie que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux; car à présent que je puis disposer de ma personne et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle et paraît avoir le dessein de me disputer cette satisfaction. 1740.

Trompons la fièvre, mon cher *Voltaire*, et que j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites bien mes excuses à la Marquise de ce que je ne puis avoir la satisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaissent l'intention dans laquelle j'étais, et il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je serai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous posséder véritablement à

1740. mon aise. Si votre vue ne me guérit, je me confesse tout de suite.

Adieu ; vous connaissez mes sentimens et mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DU ROI.

8 septembre.

Je n'ose parler à un fils d'*Apollon*, de chevaux, de carrosses, de relais et de pareilles choses : ce sont des détails dont les dieux ne se mêlent pas, et que nous autres humains prenons sur nous. Vous partirez lundi après midi, si vous le voulez, pour Bareith ; et vous dînerez chez moi en passant, s'il vous plaît.

Le reste de mon mémoire est si fort barbouillé et en si mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII et IX de la Pucelle. J'en possède à présent le I, le II, le IV, le V, le VIII et le IX ; je les garde sous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puisse les voir.

On dit que vous avez soupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux esprits du canton,
Tous rassemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en ſcandaliſiez pas, eſt pris ici, dans un ſens général, pour un lieu de plaiſir et de joie. Voyez la remarque ſur le dernier vers du *Mondain* (1). *Vale*. 1740.

FÉDÉRIC.

LETTRE XX.

DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtreſſe tant chérie,
Que tu courtiſe, en vérité,
Plus que Philis et qu'Emilie.
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiſer toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaiſſance poſſible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, ſinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

(1) Cette remarque ne ſubſiſte plus. M. de *Voltaire* l'avait faite pour ſe ſouſtraire aux clameurs des hypocrites qui feſaient ſemblant de ſe ſcandaliſer de ce vers:

Le paradis terreſtre eſt où je ſuis.

1740. Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impreſſion, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, et à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'eſtime et de reconnaiſſance, et l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 22 ſeptembre.

Oui, le monarque prêtre eſt toujours en ſanté,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaſte pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il eſt fêté,
Sur ſon teint toujours frais eſt la ſérénité;
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre, injuſte fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va ſaiſir, ſi tu veux, ſoixante cardinaux;
Prends le pape et ſa cour, ſes monſignors, ſes moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines;
Laiſſe Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à présent à l'imprimer; peut-être cette copie sera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps pressait ; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris et pour la Hollande, relire toutes ces copies et les corriger. Si votre Majesté veut faire transcrire celle-ci correctement, si elle a le temps de la revoir, si elle veut qu'on y change quelque chose, je ne suis ici que pour obéir à ses ordres. Cette affaire, Sire, qui vous est personnelle me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui ressemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois. 1740.

L'héritier des césars tient fort souvent chapelle;
Des trésors du Pérou l'indolent possesseur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre sa jeune femme et son vieux confesseur.
George a paru quitter les soins de sa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'est mon maître, je le révère;
Il faut le louer et me taire :
Mais plût à Dieu, grand Roi, que vous fussiez le mien!

M. de *Fénélon* vint avant-hier chez moi pour me questionner sur votre personne, je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre ; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois; que vous

1740. faites tout par vous-même, et que vous écoutez un bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liége et sembla l'excuser un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonstrations à Maseck. (1)

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 octobre.

SIRE,

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majesté la lettre du sieur *Beck*, sur laquelle il m'a fallu revenir à la Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre Majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a de l'esprit, des lettres et des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. *Luisius*. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie qu'il avait vouée au service de son maître. Le fils me sert dans ma petite négociation avec toute la sagacité et la discrétion imaginables. Je prends la

(1) Il s'agit ici d'une ancienne créance sur l'évêché de Liége, que le roi de Prusse réclamait. M. de *Voltaire* fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

liberté d'aſſurer à votre Majeſté que ſi elle veut prendre ce jeune homme à ſon ſervice pour lui ſervir de ſecrétaire, en cas qu'elle en ait beſoin, ou ſi elle daigne l'employer autrement et le former aux affaires, ce ſera un ſujet dont votre Majeſté ſera extrêmement contente. Je vous ſuis trop attaché, Sire, pour vous parler ainſi de quelqu'un qui ne le méritait pas; il eſt déjà inſtruit des affaires malgré ſa jeuneſſe; il a beaucoup travaillé ſous ſon père et plus d'un ſecret d'Etat eſt entre ſes mains: plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et diſcret. Votre Majeſté ne ſe repentira pas d'avoir pris le baron de *Smettau;* je crois que dans un goût différent elle ſera tout auſſi contente pour le moins du jeune *Luiſius*. Je ſuis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à DIEU. J'attends que j'aie bien mis toutes les choſes en train pour quitter le champ de bataille et m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles. 1740.

Je ſuis en attendant dans votre palais, où M. de *Raesfeld* m'a donné un appartement ſous le bon plaiſir de votre Majeſté. Votre palais de la Haye eſt l'emblême des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, ſous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches et les braſſards,
Et les charnières des cuiſſarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.

1740. Leurs ſabres tout rouillés ſont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, ſont en poudre comme eux.

Il y a auſſi des livres que les rats ſeuls ont lus depuis cinquante ans, et qui ſont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient ſans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige ſon palais,
Quand il rétablit ſon empire ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 12 octobre.

SIRE,

VOTRE Majeſté eſt d'abord ſuppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune *Luiſius ;* elle verra quels ſont en général les ſentimens du public ſur l'Anti-Machiavel.

M. *Trévor*, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu inſtruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre

Majeſté ; il n'en eſt pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'eſprit et plus de préjugés. Autant ils ſont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce ſont des hiboux offenſés du grand jour ; et malheureuſement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'euſſe retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les eſprits faibles, il en eſt cependant encore reſté quelques-unes dans le manuſcrit copié par *Vanduren*. Tous les gens de lettres, tous les philoſophes, tous ceux qui ne ſont que gens de bien, ſeront contens. Mais le livre eſt d'une nature à devoir ſatisfaire tout le monde ; c'eſt un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou ſix langues. 1740.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'oppoſent aux louanges du reſte du monde : ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux ; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un miniſtre malin pourrait ſe ſervir pour indiſpoſer quelques puiſſances.

C'eſt donc, Sire, dans la vue de remédier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à votre Majeſté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'oſe m'aſſurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, perſonne ne pourra jamais ſe plaindre, et cette inſtruction des rois paſſera à la poſtérité comme un livre ſacré que perſonne ne blaſphémera.

1740. Votre livre, Sire, doit être comme vous ; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits ſujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre ſecret, étant entre les mains de tant de perſonnes, ne ſoit bientôt ſu de tout le monde. Un homme de Clèves diſait, tandis que votre Majeſté était à Moiland : „ Eſt-il vrai que „ nous avons un roi, un des plus ſavans et des „ plus grands génies de l'Europe? on dit qu'il a oſé „ réfuter *Machiavel.* „

Votre cour en parle depuis plus de ſix mois. Tout cela rend néceſſaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais diſtribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de *Vanduren*, qui d'ailleurs eſt très-fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre, votre Majeſté me trouve trop ſévère, ſi elle veut conſerver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de *Paupie* pour en faire des préſens, et que *Paupie* a déjà vendu par avance l'autre moitié à ſes correſpondans, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui ſera conforme à vos intentions. Il ſerait ſur-tout néceſſaire de ſavoir bientôt à quoi votre Majeſté ſe déterminera, afin de diriger ceux qui traduiſent l'ouvrage en anglais et en italien. C'eſt ici un monument pour la dernière poſtérité, le ſeul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre perſonne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

Si

Si votre Majeſté ne trouve pas aſſez encore que l'édition de *Vanduren* ſoit étouffée par la nouvelle, ſi elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de *Vanduren*, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai ſans affectation dans les pays étrangers; car il a commencé à débiter ſon édition dans les autres pays; c'eſt une de ces fourberies, à laquelle on ne pouvait remédier. Je ſuis obligé de ſoutenir ici un procès contre lui; l'intention du ſcélérat était d'être ſeul le maître de la première et de la ſeconde édition. Il voulait imprimer et le manuſcrit que j'ai tenté de retirer de ſes mains et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner ſous le manteau de la loi. Il ſe fonde ſur ce qu'ayant le premier manuſcrit de moi, il a ſeul le droit d'impreſſion; il a raiſon d'en uſer ainſi: ces deux éditions et les ſuivantes feraient ſa fortune, et je ſuis ſûr qu'un libraire qui aurait ſeul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins. 1740.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me conſolera; j'en ai grand beſoin, je ſuis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il eſt vrai que je n'y ſuis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant ſortir d'ici ſans honte, ni y reſter avec bienſéance ſans un mot de votre Majeſté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépoſitaire du manuſcrit, car je veux que votre Majeſté ſoit inſtruite de toutes mes démarches.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

A Remusberg, octobre.

1740. Je suis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le suis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher *Voltaire*, nous sommes une pauvre espèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de *Liége*, et vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine, et je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. *Césarion* vous aura répondu touchant M. *du Châtelet*. J'espère que vous serez content de sa réponse.

En vérité je me repens d'avoir écrit le Machiavel, car les disputes où il vous entraîne avec *Vanduren* font au monde lettré une espèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, et lui enjoindre de lever une troupe en France, et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe soit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me suis enfin ravisé sur le savant à tant de langues (1) ; vous me ferez plaisir de me l'envoyer.

(1) M. *Dumolard*.

Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or. 1740.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon miniſtre qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable perſonne, et ſoyez perſuadé que tant que *Voltaire* exiſtera, il n'aura de meilleur ami que

FÉDÉRIC.

LETTRE XXV.

DU ROI.

A Remusberg, le 12 octobre.

ENFIN je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorſqu'ils donnaient des repas aux Dieux, avaient ſoin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu : c'eſt *Apollon* non-ſeulement dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie eſt ſans frayeur;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faſte des rois,
Loin du tumulte de la ville,

1740. A l'abri des paiſibles lois,
Les Arts trouvent un doux aſile.

S'aimer, ſe plaire, et vivre heureux,
Eſt tout l'objet de notre étude ;
Et, ſans importuner les Dieux
Par des ſouhaits ambitieux,
Nous nous feſons une habitude
D'être ſatisfaits et joyeux.

Grâces vous ſoient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur (1)! L'amitié n'a point de bornes chez vous, auſſi ma reconnaiſſance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambaſſadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet ſur nous lancent leurs traits,
Et ſur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils ſont trop heureux
D'être immobiles dans leur ſphère ;
Ne feſant jamais rien comme eux,
On ne ſaurait jamais mal faire.

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 ſeptembre.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

BIENTOT à Berlin vous l'aurez 1740.
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuſe, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge ſale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez mauſſades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

DIEU ſoit loué que votre Majeſté prenne la généreuſe réſolution de ſe donner du bon temps! C'eſt le ſeul conſeil que j'aie oſé donner; mais je défie tous les politiques d'en propoſer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce ſont de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaiſir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avec un mal de côté on ne l'eſt point.

1740. Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le ſeul parti qui reſtait à prendre, et avoir obéi à vos ordres ſacrés. Je perſiſte toujours à penſer qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient ſcandaliſé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas beſoin de tels ornemens. L'ambaſſadeur *Camas* ſerait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuſes, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera juſqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je ſuis plus ſage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et reſpectable monarque, que le plus aimable des rois plaiſe à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de *Greſſet;* voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment ſur la brêche. Il n'y a que des Oſtrogoths et des Vandales qui puiſſent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-ſix ans, occupé ſon loiſir à rendre les hommes meilleurs, et à les inſtruire en s'inſtruiſant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne ſera pas la moins glorieuſe :

J'en atteſte le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis inſpira Marc-Aurèle et Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire; ils diſent

qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruſſe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiſſance; l'un eſt le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préſident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eſt enfui avec une fille, cet autre s'eſt enfui tout ſeul, celui-là a épouſé la fille de ſon tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment. 1740.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon eſprit tolérant; votre Majeſté fait revenir de pauvres anabaptiſtes qu'on avait chaſſés je ne ſais trop pourquoi.

Que deux fois on ſe rebaptiſe
Ou que l'on ſoit débaptiſé,
Qu'étole au cou Jean exorciſe
Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'Egliſe,
Muſulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on ſoit fidelle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je croi;
Le reſte qu'on nomme la foi
Eſt bon pour la vie éternelle,
Et c'eſt peu de choſe pour moi.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

A Remusberg, le 24 octobre.

MON CHER VOLTAIRE,

1740. Je vous ſuis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du Liégeois que vous abattez, de *Vanduren* que vous retenez, en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages et le génie heureux que, ſans doute, quelque être bienfeſant m'envoie pour me ſoutenir et m'inſpirer.

L'ananas qui de tous les fruits
Raſſemble en lui le goût exquis,
Voltaire, eſt ton parfait emblême;
Ainſi les Arts, au point ſuprême,
Se trouvent en toi réunis.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'*Hercule de Fleuri* pour voir ſi on pourra l'humaniſer ſur votre ſujet. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un vieillard têtu; et je vous prie d'avance de ne me point rendre reſponſable du ſuccès qu'auront mes ſollicitations. C'eſt un *Vanduren* placé ſur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux-fuyans,

1740.

Lève de temps en temps la crète,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à ses yeux bienséans,
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer la vieille idole
De baume arabesque et d'encens.
Ami, je connais ton bon sens;
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame assez molle
Pour épouser leurs sentimens.
Fait pour la vérité sincère,
A ce vieux monarque mîtré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchise ne saurait plaire.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 25 octobre.

OMBRE aimable, charmant espoir,
Des plaisirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui sait régner et plaire!

Nous lisons dans certain auteur,
(Cet auteur est, je crois, la Bible,)
Que Moïse, le voyageur,
Vit Jéhovah quoiqu'invisible.

1740.

Certain verſet dit hardiment
Qu'il vit ſa face de lumière ;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à ſon derrière.

On dit que la Bible ſouvent
Se contredit de la manière ;
Mais qu'importe, dans ce myſtère,
Ou le derrière ou le devant?

Il vit ſon Dieu, c'eſt choſe claire ;
Il reçut ſes commandemens ;
Les vôtres ſeront plus charmans,
Et votre préſence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.

Il ſait tout, hors être en repos ;
Il ſait agir, parler, écrire ;
Il tient le ſceptre de Minos,
Et des Muſes il tient la lyre.

Mais, Dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raiſon qu'il a !
Il eſquive le quinquina
Pour conſerver ſa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment Monſeigneur le prince de Heſſe vient de m'aſſurer que le roi de Suède ayant été

long-temps dans la même opinion que votre Majesté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin son opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri. 1740.

Je sais que tous les rois ensemble
Sont loin de mon roi vertueux;
Votre ame l'emporte sur eux,
Mais leur corps au moins vous ressemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (soit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jésuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas?

A Loyola que mon roi cède!
Que votre esprit luthérien
Confonde tout ignatien!
Mais pour votre estomac prenez de son remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majesté a beau travailler en roi avec sa fièvre, occuper son loisir en fesant de la prose de *Cicéron* et des vers de *Catulle*, je serai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majesté veut que je sois assez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours:

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à se mettre en chemin;
Déjà le cœur est à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

1740. Je ſerai dans une néceſſité indiſpenſable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame *du Châtelet* et de quitter *Marc-Aurèle* pour la chicane ; mais, Sire, quel homme eſt le maître de ſes actions ? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immenſe à porter qui vous empêche ſouvent de ſatisfaire vos goûts en rempliſſant vos devoirs ſacrés ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre.

DANS un chemin creux et gliſſant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfeſant
De mon char a briſé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune ;
Mais je change de ſentiment :
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras ſous tes lois
Ni ſon cœur ni ſon diadême,
Je vais trouver mon ſeul appui :
Qu'enfin ta faveur me ſeconde ;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui ;
Va troubler le reſte du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouſe de mon accès auprès de votre Majeſté; elle eſt bien loin d'exaucer ma prière; elle vient de briſer ſur le chemin d'Herford ce carroſſe qui me menait dans la terre promiſe. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majeſté ſuivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une plus triſte aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le déſert. 1740.

Un domeſtique va d'un côté demander du ſecours à des Weſtphaliens qui croient qu'on leur demande à boire; un autre court ſans ſavoir où. *Dumolard*, qui ſe promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en ſyriaque, eſt cependant de reſſource comme s'il n'était pas ſavant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de ſoie et en mules ſur un cheval rétif.

Hélas! grand Roi, qu'euſſiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant triſtement à cru
Un courſier de mon encolure?
C'eſt ainſi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Roſſinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma deſtinée;
Ils ne ſervaient que Dulcinée,
Et je ſers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la ſentinelle m'a demandé mon nom; j'ai répondu, comme

1740. de raifon, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre fous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds fous celui de votre créature, de votre admirateur, de, &c.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Fragment.

. . . .

. . . .

Je vous quitte, il eft vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera fans ceffe :
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtreffe,
Un amour de dix ans doit être préféré ;
Je remplis un devoir facré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars défefpéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode eft parfaite enfin, et je ferais jaloux fi je n'étais tranfporté de plaifir. Je me jette aux pieds de votre humanité, et j'ofe être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de fes fujets et des arts.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, le 15 décembre.

GRAND Roi, je vous l'avais prédit 1740.
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaiſirs et pour l'eſprit;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Preſſer d'une vive embraſſade
Le beau Lujac, ſon jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De ſophiſmes feſant parade,
A l'œil ſombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon ſaint Charles-Borromée.
Pour moi, très-déſintéreſſé
Dans ces affaires de la Gréce,
Pour Frédéric ſeul empreſſé,
Je quittais étude et maîtreſſe;
Je m'en étais débarraſſé;

1740.

Si je volai dans ſon empire,
Ce fut au doux ſon de ſa lyre;
Mais la trompette m'a chaſſé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner ſous ſa loi,
C'eſt un devoir; j'y ſuis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous et malgré moi.
Hélas! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur et mon roi?

Sire, je prie le Dieu de la paix et de la guerre qu'il favoriſe toutes vos grandes entrepriſes, et que je puiſſe bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, &c.

LETTRE

LETTRE XXXII.

DU ROI.

Au quartier de Herendorf en Siléfie, le 23 décembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plutôt : je fuis comme le roi d'échecs de *Charles XII*, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous fommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde. 1740.

Je fuis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, et trop faifi de froid pour en favourer tout le charme; mais cela reviendra. Ne demandez point de poëfie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous favoir ma vie ?

Nous marchons depuis fept heures jufqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors; enfuite je travaille, je reçois des vifites ennuyeufes : vient après un détail d'affaires infipides. Ce font des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des pareffeux à preffer, des impatiens à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim; il faut fe faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

1740. Telles ſont mes occupations que je céderais volontiers à un autre, ſi ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaiſſait trop ſouvent. En vérité, c'eſt une grande folie, mais une folie dont il eſt très-difficile de ſe départir lorſqu'une fois on en eſt entiché.

Adieu, mon cher *Voltaire*, que le ciel préſerve de malheur celui avec lequel je voudrais ſouper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon abſence ; le philoſophe géomètre quarre des courbes, le philoſophe littérateur traduit du grec, et le ſavant doctiſſime ne fait rien ou peut-être quelque choſe qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher *Voltaire*, n'oubliez pas les abſens qui vous aiment.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Olau, le 16 d'avril.

JE connais les douceurs d'un ſtudieux repos ;
1741. Diſciple d'Epicure, amant de la Molleſſe,
Entre ſes bras, plein de faibleſſe,
J'aurais pu ſommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeuneſſe,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros ;
Et plein de cette noble ivreſſe,
Je voulus ſurpaſſer leurs plus fameux travaux.

1741.

Je goûte le plaisir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monstres plus affreux
Que ceux terrassés par Alcide,
C'est l'objet salutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la vierge Marie,
Ce n'est point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite aussi peu cette sphère,
Qu'il établit son règne au sein de mes Etats :

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Silésie,
Méprisant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philosophie,
Tu me verras toujours aussi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai. Vous voyez que la lyre d'*Horace* a son tour après la massue d'*Alcide*. Faire son devoir, être accessible aux plaisirs, ferrailler avec les ennemis, être absent et ne point oublier ses amis : tout cela sont des choses qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on sache assigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne soyez pas pyrrhonien sur l'estime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 de mai.

1741. De cette ville portative,
Légère et qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu maſſive,
Dont nous ſommes les habitans;
Des glorieux et triſtes champs
Où des ſoldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuiſſans;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit ſous ſes étendards
Ceux qu'inſtruiſit à ſon école
Le fier, le ſanguinaire Mars;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au ſein de la paix,
Où vous ſavez jouir au double
De cent plaiſirs, de cent ſuccès;
Où vous vivez quand je travaille;
Où vous inſtruiſez l'univers,
Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela ſe fait toujours à

mon grand regret; et ſi je dirige la fureur obéiſſante de mes troupes, c'eſt toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal néceſſaire que je ne ſaurais me diſpenſer de faire. 1741.

Le maréchal de *Belliſle* eſt venu ici avec une ſuite de gens très-ſenſés. Je crois qu'il ne reſte plus guère de raiſon aux Français après celle que ces meſſieurs de l'ambaſſade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des français qui ne ſoient pas fous à lier. Tels ſont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie ſavent s'en affranchir; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur eſt ſon partage. A vous qui la combattez, ſoit honneur, ſanté, proſpérité et gloire à jamais. Ainſi ſoit-il. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
Encore eſt-ce beaucoup, car les ſots n'en ont pas :
Vous en poſſédez trente, et leur céleſte flamme
Pourrait ſeule animer tous les ſots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos deſſeins politiques;
Vous ſuivez à la fois Mars, Orphée, Apollon;
Vous dormez en plein champ ſur l'affût d'un canon;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

1741. César, votre patron, par qui tout fut foumis,
Aimait auffi les arts, et fa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans fes nobles écrits ;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharfale?

A peine ce Neiperg eft-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée;
Mon attente, ô grand Roi, n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie eft vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, eft une chofe unique et par conféquent réfervée à votre Majefté. Vous avez battu *Neiperg* et *Voltaire*. Votre Majefté devrait mettre dans fes lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux Romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que *Maupertuis* eft à Vienne ; je le plains plus qu'un autre ; mais je plains quiconque n'eft pas auprès de votre perfonne. On dit que le colonel *Camus* eft mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major *Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce trifte honneur dont DIEU veuille préferver votre Majefté. Je fuis sûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne fuis pas sûr de votre vie ; dans quels dangers et dans quels travaux vous la paffez, cette vie fi belle ! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à fe faire ou à retenir, des fiéges, des combats, tous les deffeins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros ; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez,

ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même; ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi. 1741.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelque émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 de mai.

LES gazettes de Paris qui vous diſaient à l'extrémité, et madame *du Châtelet* ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorſque j'ai vu par votre lettre que ce même homme eſt plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'eſt point mon frère qui a été bleſſé, c'eſt le prince *Guillaume*, mon couſin. Nous avons perdu à cette heureuſe et malheureuſe journée quantité de bons ſujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués eſt l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux ſuccès de

1741. la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés ſur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens eſt d'autant plus ſenſible qu'on doit de la reconnaiſſance à leurs manes, et ſans pouvoir jamais s'en acquitter.

La ſituation où je ſuis m'amènera dans peu, mon cher *Voltaire*, à riſquer de nouveaux haſards. Après avoir abattu un arbre, il eſt bon d'en détruire juſques aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de *Neuperg* doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de *Belliſle* qui ſera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'eſt un *Newton* pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la ſociété qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France ſa nation, et au choix de ſon maître.

Je ſouhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part : ſoyez perſuadé que perſonne ne s'y intéreſſe plus que votre fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin.

VOUS qui possédez tous les arts, 1741.
Et sur-tout le talent de plaire;
Vous qui pensez à nos hussards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux esprits donnez le ton
Ainsi qu'à la philosophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Césarion,
Le court Jordan qui l'accompagne
Tenant en main son Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux esprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des soldats très-impudiques;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, escarmouches et siéges,
Mines, fougaces et cent piéges,
Et moissonner dame Atropos,

1741.

Fesant rage de ses ciseaux
Parmi la cohue imbécille
Qui suit d'un pas fier et docile
Les traces de ses généraux.

Mais si j'avais vu davantage
En serais-je plus fortuné ?
Qui pense et jouit à mon âge,
Qui de vous est endoctriné,
Mérite seul le nom de sage;
Mais qui peut vous voir de ses yeux
Mérite seul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce *Knobelsdorf* que vous connaissez, n'ont été à l'action. C'est un de mes cousins et un major de dragons *Knsdelsdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus souvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

. . . .

. . . .

L'ANNONCE de votre hiſtoire me fait bien du plaiſir ; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité ; c'eſt votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéreſſe au *Siècle de Louis XIV*, je vous admire comme philoſophe, mais je vous aime bien mieux poëte. 1741.

Préférez la lyre d'Horace
Et ſes immortels accords,
A ces giganteſques efforts
Que fait la pédanteſque race,
Pour mieux connaître les reſſorts
De l'air, des corps, et de l'eſpace.
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces ſages ſouvent ſont bien fous.

L'un fait un roman de phyſique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuſte enſemble les différentes parties d'un ſyſtême ſorti de ſon cerveau creux.

1741.

Ne perdons point à révaſſer,
Un temps fait pour la jouiſſance.
Ce n'eſt point à philoſopher
Qu'on avance dans la ſcience.
Tout l'art eſt d'apprendre à douter,
Et modeſtement confeſſer
Nos ſottiſes, notre ignorance.

L'hiſtoire et la poëſie offrent un champ bien plus libre à l'eſprit. Il s'agit d'objets qui ſont à notre portée, de faits certains, et de riantes peintures. La véritable philoſophie, c'eſt la fermeté d'ame, et la netteté de l'eſprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire et de croire aux effets ſans cauſe.

La belle poëſie, c'eſt ſans contredit la vôtre; elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muſe forte et légère,
Des agrémens ſemble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorſque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans ſon cours.

C'eſt que vous et votre muſe, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'eſt pas permis à tout le monde d'être *Protée* comme vous; et nous autres pauvres humains, nous ſommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous ſommes les gens les plus tranquilles du

monde. Nos huſſards ſont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambaſſadeurs me haranguent, qu'on fait les Siléſiens cocus, &c. &c. 1741.

Bien des complimens à la Marquiſe; quant à vous, je penſe bien que vous devez être perſuadé de la parfaite eſtime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

Le pauvre *Céſarion* eſt malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, et *Jordan* qui vient d'arriver de Breſlau, eſt tout fatigué du voyage.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 juin.

SIRE, chacun ſon lot; une aigle vigoureuſe,
Non l'aigle de l'Empire, (elle a depuis un temps
Perdu ſon bec retors et ſes ongles puiſſans)
Mais l'aigle de la Pruſſe, et jeune et valeureuſe,
Réveille dans ſon vol, au bruit de ſes exploits,
La Gloire qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans ſa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de ſa frontière;
Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
Cache ſes jours obſcurs au fond d'un colombier.
Je ſuis ce vieux pigeon, j'admire en ſa carrière
Cette aigle foudroyante et ſi vive et ſi fière.

1741.

Ah! si d'un autre bec les Dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous suivrais peut-être;
Je verrais dans son camp mon adorable maître;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu
De houssards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, par les doux sons de quelque chansonnette,
Consolé, s'il se peut, Neiperg de sa défaite.
Le Ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.
Mais dans mon colombier je vous suis en idée;
De vos vaillans exploits ma verve possédée,
Voyage en fiction vers les murs de Breslau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau,
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, sur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce et de tour.

Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour séduire son ame et changer son destin?
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la mesure?
Ministres cauteleux, ou pressans, ou jaloux,
Laissez là tout votre art, il en sait plus que vous;
Il sait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à sa puissance;
Et toujours agissant, toujours pensant en roi,
Par la plume et l'épée il sait donner la loi.
Cette plume sur-tout est ce qui fait ma joie;
Car, Messieurs, quand le jour, à tant de sots en proie,

Il a campé, marché, recampé, ferraillé, 1741.
Ecouté cent avis, répondu, conſeillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paſſages,
Et parlé dans ſa tente à des ambaſſadeurs,
(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)
Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-reſpectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maiſon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiſtiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne ſont point mes rois.
Je conſens qu'on ſoit bon, juſte, grand, magnanime,
Que l'on ſoit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie et grand roi,
Battez-vous, écrivez, et ſur-tout aimez-moi.

Sire, le plus proſaïque de vos ſerviteurs ne peut rimer davantage. Je ſuis actuellement enfoncé dans l'hiſtoire ; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illuſtre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majeſté s'amuſera quelque jour à faire le récit de ſes deux campagnes : heureux qui pourrait être alors ſon ſecrétaire ! mais auſſi très-heureux qui ſera ſon lecteur! C'eſt aux *Céſars* à faire leurs commentaires. Meſſieurs de *la Croze* et *Jordan*, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche ; mais quand je ſerai arrivé au ſiècle illuſtré par *Frédéric*, permettez-moi d'avoir recours

1741. directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô *Jordan !* vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très-belle bibliothéque ; il n'en est pas ainsi de moi, je n'ai point ici de héros, et j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oisifs ne sont pas faits pour lui plaire.

De son sublime esprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oisiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être :
Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaisirs doit goûter mon héros!

Je suis de sa majesté, de son humanité, de son activité, de son esprit et de son cœur, l'admirateur et le sujet.

LETTRE XL.

DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

. . . .

. . . .

APRÈS la sentence que vous venez de prononcer sur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'est une corruption dont je me sers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi, je plaiderais ma cause en vers ; et

mes

mes vieux documens en rimes ferviraient aux amufemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas affurément autant de lacunes dans l'hiftoire que vous écrivez, qu'il fe trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne fera pas longue. Si nous fufpendons nos coups, ce n'eft que pour frapper dans peu d'une manière plus fûre et plus éclatante. 1741.

Je vous recommande les intérêts du fiècle divin que vous peignez fi élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher *Voltaire;* lorfque vous fefiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais ; à préfent que vous écrivez, je m'efcrime d'eftoc et de taille. Tel eft le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je fuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 augufte.

Vous dont le précoce génie
Pourfuit fa carrière infinie
Du Parnaffe aux champs des combats,
Défiant, d'un effor fublime,
Et les obftacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la Gloire,
Vous avez voulu que l'hiftoire

1741.

Devînt l'objet de mes travaux ;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduisent mes pinceaux.

Mais non, c'est à vous seul d'écrire,
A vous de chanter sur la lyre
Ce que vous seul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Etendant par-tout ses bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain anglais impie
Contre l'idole des dévots,
Contre ce monstre atrabilaire
De qui les fripons savent faire
Un engin pour prendre les sots.

Autrefois Julien le sage,
Plein d'esprit, d'art et de courage,
Jusqu'en son temple l'a vaincu ;
Ce philosophe sur le trône,
Unissant Thémis et Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Brisez ce honteux esclavage

1741.

Qui tient les humains enchaînés;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le ſecrétaire,
Détruiſez l'idole, et vivez.

Vous que la raiſon pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1)
Qui, dans leur ignorance heureuſe,
Bravèrent la puiſſance affreuſe
De ce monſtre élevé contre eux.

Hélas! votre eſprit héroïque
Entend trop bien la politique;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, ſaiſis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir ſi mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiſſez l'erreur profonde
Qui les tient ſous d'indignes lois.
Le plus ſage aux plus ſots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainſi donc, Sire, votre Majeſté ne combattra que des princes, et laiſſera *Jordan* combattre les erreurs ſacrées de ce monde. Puiſqu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre perſonne, que ſa proſe ſoit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Siléſie produira un bon ouvrage contre ce que vous ſavez. Après ces beaux vers qui me ſont

(1) Au treizième ſiècle ils chaſsèrent tous les prêtres.

1741. déjà venus des environs de la Neiſs, certainement ſi votre Majeſté n'avait pas dédaigné d'aller en Siléſie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle eſt à préſent plus occupée que jamais; mais je ne m'en effraie pas; et après avoir reçu d'elle des vers charmans le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'eſpère toujours que je ſerai aſſez heureux pour avoir une relation de ſes campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg, &c.

LETTRE XLII.

DU ROI.

Au camp de Renhenback, le 24 auguſte.

De tous les monſtres différens
Vous voulez que je ſois l'Hercule,
Que Vienne avec ſes adhérens,
Genève, Rome avec la bulle
Tombent ſous mes coups aſſommans:
Approfondiſſez mieux vos gens,
Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.

L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion
Se ſoutient par prévention,
Par caprice et par ignorance.

La foudroyante Vérité 1741.
A pourſuivi ce monſtre en Gréce;
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté :
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et monté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon;
Et la reſpectable Nature
Lorſqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.

Croyez-moi, c'eſt peine perdue
Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ſes fiers adverſaires,
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions et les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.

1741.

Eh ! que m'importent ſes travers,
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaiſſant ſur la terre,
Pallas vous conduiſe à Berlin.
Là, tantôt au ſein de la ville
Goûtant le plus brillant deſtin,
Ou préférant le doux aſile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laiſſant repoſer le fier Mars,
Nous jouirons comme Epicure
De la volupté la plus pure,
En laiſſant aux ſavans bavards
Leur phyſique et métaphyſique,
A meſſieurs de la mécanique
Leur mouvement perpétuel,
Au calculateur éternel
Sa fluxion géométrique,
Au dieu d'Epidaure empirique
Son grand remède univerſel,
A tout fourbe, à tout politique,
Son ſcélérat Machiavel,
A tout chrétien apoſtolique
Jéſus et le péché mortel;
En nous réſervant pour partage
Des biens de ce monde l'uſage,
L'honneur, l'eſprit et le bon ſens,
Le plaiſir et les agrémens.

Jordan traduit ſon auteur anglais avec la même fidélité que les Septante tranſlatèrent la bible. Je

crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes chofes à dire contre la religion que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'efprit de tout le monde ; mais les hommes ne font pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand feigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos. 1741.

Je crois que nous nous battrons bientôt : c'eft œuvre affez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans fa vie.

Adieu, cher *Voltaire*. Ecrivez-moi plus fouvent ; mais fur-tout ne vous fâchez pas fi je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaiffez mes fentimens.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 décembre.

SOLEIL, pâle flambeau de nos triftes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
Soleil, par quel cruel deftin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à fa fin,
Tant de vaftes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'eft là qu'eft mon héros, dont le cœur et la tête
Raffemblent tout le feu qui manque à fes Etats ;
Mon héros, qui de Neifs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats :

Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
1741. Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de votre Majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon ; auſſi j'ai pris la liberté de mander à votre Majeſté que l'hiſtoire de *Louis XIV* me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la ſphère de mes idées. Les vers que votre Majeſté a faits dans Neiſs reſſemblent à ceux que *Salomon* feſait dans ſa gloire, quand il diſait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eſt que vanité.* Il eſt vrai que le bon homme parlait ainſi au milieu de trois cents femmes et de ſept cents concubines ; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiége. Mais n'en déplaiſe, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléſie, 1741.
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poëſie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal et comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre Majeſté a fait bien des choſes en peu de temps. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton:*

Amongst unequals no ſociety.

1741. Il y a encore un autre malheur, c'eſt que votre Majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, et qu'elle croira qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve ſi occupé par les grandes affaires que les philoſophes appellent des billeveſées, que je ne puis encore penſer à mon plaiſir, le ſeul ſolide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les ânes,

les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres font faits pour jouir des biens qu'il produit. 1742.

A préfent me voilà à argumenter avec une vingtaine de *Machiavels* plus ou moins dangereux. L'aimable Poëfie attend à la porte, fans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemnifation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de difpofitions, &c. On publie que vous avez fait telle chofe à laquelle vous n'avez jamais penfé; on fuppofe que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouiffez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt eft de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre fatire; les voifins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de proteftations d'amitié. Voilà le monde; et telles font en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poëfie pour la politique? La feule reffemblance qui fe trouve entre l'une et l'autre, eft que les politiques et les poëtes font le jouet du public, et l'objet de la fatire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce folitude avec plus de tranquillité d'efprit. Peut-être *Calliope* m'infpirera-t-elle encore.

Je fuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLV.

DU ROI.

A Olmutz, le 3 de février.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Le démon qui m'a promené jusqu'à présent, m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera ; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine et de la paille hachée ? Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* et en *oine*.

Laissez calmer cette tempête ;
Attendez qu'à Berlin sur les débris de Mars,
La Paix ramène les beaux arts.
Pour faire enfler les sons de ma tendre musette,
Il faut que la fin des hasards
Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être ; cependant il n'y a rien à faire à présent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage ; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût et que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par nécessité.

Aurait-on dû présumer, cher *Voltaire*, qu'un nourrisson des Muses dût être destiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe ? Cependant c'est un fait qui est authentique, et qui n'est pas fort honorable pour la Providence. 1742.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote : *Allez*, *allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a ; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée superstitieuse des grandes révolutions des empires ; mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mues par des ressorts communs, et par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La supercherie, la mauvaise foi et la duplicité sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets ; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis et mon indépendance.

Adieu, cher *Voltaire ;* peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis, avec tous les sentimens que vous pouvez imaginer,

votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVI.

DU ROI.

A Selovitz, le 23 de mars.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, et qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième ; vous me répondriez que ces gens sont fous, sots et furieux de se prêter ainsi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous disais que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous fesons la moisson où nous n'avons point semé, et les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous écrieriez : Ah, barbares ! ah, brigands ! inhumains que vous êtes, les injustes n'hériteront point du royaume des cieux, selon St *Matthieu*, chap. XII, vers. 24.

Puiſque je prévois tout ce que vous me diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête aſſez folle, dont vous aurez entendu parler ſous le nom de *roi de Pruſſe*, apprenant que les Etats de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à ſon ſecours, qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diverſion en Baſſe-Autriche, et qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le ſervice de ſon allié. 1742.

Voilà de la généroſité, diriez-vous, voilà de l'héroïſme; cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau et celui-ci ſont les mêmes. C'eſt la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, et enſuite avec ſon fard et ſes pompons.

De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets? combien les jugemens ne varient-ils point? Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même ſoleil qui leur plaiſait à ſon aurore, les fatigue à ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous ſommes aſſez inſenſés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation? Eſt-il poſſible qu'on ne ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaie depuis le temps qu'elle eſt connue?

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiſer des ſyllabes. Souffrez que je vous faſſe ſouvenir de l'hiſtoire de *Louis XIV*; je vous menace de l'excommunication du Parnaſſe ſi vous n'achevez pas cet ouvrage.

1742. Adieu, cher *Voltaire ;* aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'*Apollon*, qui s'eſt enrôlé chez *Bellone*. Peut-être reviendra-t-il un jour ſervir ſous ſes vieux drapeaux.

Je ſuis toujours votre admirateur et ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVII.

DU ROI.

A Triban le 12 d'avril.

C'EST ici que l'on voit tous les ſaints ennichés,
Dans les bois, ſur les ponts, ſur les chemins perchés,
Et meſſieurs les gueux, leur cortége,
Qui ſe morfondent ſur la neige ;
Tandis que, tranchant du Créſus,
Les puiſſans comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs ſujets, et ſe mangent eux-même
Pour entretenir leurs chevaux ;
Et que noſſeigneurs les bigots,
Bien mieux inſtruits de leur cuiſine
Que des pauvres et de leurs maux,
Chez les élus et leurs égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et ſe faire admirer des ſots.

Vos

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême n'en ſont pas moins aimables et malins. C'eſt peut-être la ſeule nation qui trouve dans l'infortune même une ſource de plaiſanteries et de gaieté. C'eſt aux cris de M. de *Broglio* que je ſuis accouru à ſon ſecours, et que la Moravie reſtera en friche juſqu'à l'automne. 1742.

Vous me demandez pour combien meſſieurs mes frères ſe ſont donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en ſais rien ; mais que c'eſt la mode à préſent de faire la guerre, et qu'il eſt à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de *Saint-Pierre* qui me diſtingue aſſez pour m'honorer de ſa correſpondance, m'a envoyé un bel ouvrage ſur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la conſtater à jamais. La choſe eſt très-praticable ; il ne manque pour la faire réuſſir que le conſentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles ſemblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher *Voltaire*, du grandiſſime plaiſir que vous me promettez en me feſant eſpérer de recevoir bientôt l'hiſtoire de *Louis XIV*.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je ſuis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les nous,
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'eſt point de ſalut ſans vous.

Vous penſez peut-être que je n'ai point aſſez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer

1742. ſur votre ſanté. Vous devriez prendre plus de ſoin de votre conſervation : ſouvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéreſſe, et combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penſer. J'aime Remusberg et les jours tranquilles ; mais il faut ſe plier à ſon état dans le monde, et ſe faire un plaiſir de ſon devoir.

D'abord que la paix ſera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaiſirs et les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ſes lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos ſavans avec leurs lecteurs :
Mais que me ſerviront ces fêtes,
Cher Voltaire, ſi vous n'en êtes ?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire ſur le point de pourſuivre ma marche. Adieu, cher *Voltaire ;* n'oubliez pas un pauvre *Ixion* qui travaille comme un miſérable à la grande roue des événemens, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre Majeſté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majeſté. Où aurais-je d'ailleurs adreſſé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temeſvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il eſt un être qui puiſſe ſe trouver en plusieurs lieux à la fois, c'eſt aſſurément votre perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les princes, et d'image très-penſante et très-agiſſante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majeſté courait à cheval au milieu des neiges et des ſuccès. 1742.

D'Eſculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le ſeul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays où tous les jours

1742. Les ames lourdes et cruelles,
Et des Hongrois et des Pandours,
Vont au diable au fon des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout mufulman raifonne;
Dont on parle en chaire, en forbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainfi que le parifien,
Badaut, crédule et fatirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Bellifle et de vous peut-être,
Et dans fon léger entretien
Vous juge à fond fans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied fur le bord du Styx; mais je fuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus paffer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cefferez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureufe?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun fent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout auffi aifément que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze

dominations de *Henri IV*. Il eſt vrai pourtant que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'Etat *Villeroi*, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou *europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés et contens, votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV;* car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire pour obéir aux ordres de votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majeſté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

1742.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

1742. Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

QUAND vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires :
Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux :
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos :
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots ;

Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance :
Que d'embarras ! que de travaux !
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous eſt naturel ; vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité que vous faites de la muſique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance que votre Majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (*a*) a envoyé à votre Majeſté. Je préſume qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de feſeurs et de feſeuſes de cabrioles, que votre Majeſté fait venir de France dans ſes Etats. On ne danſe guère que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la

(*a*) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ſes ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

1742. dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; et ſi DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, et le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, et qui pourraient convenir à votre Majeſté ; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis

toutes ſortes de gloire ! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos Etats ; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même. 1742.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds reſpects.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

LE Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur ſuprême,
Cherchant par-tout la mort, et la feſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage.

1742.

Vous êtes un héros, mais vous êtes un ſage:
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du ſang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, Sire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir en abbé de *Saint-Pierre* pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complète ſi votre Majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne ſeront plus que pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais ſûr du beau ſiècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre Majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des relations; mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent

tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. 1742.
Ils ajoutent que mon héros eſt toujours ſenſible, et que ce même homme qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de M. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles.

Continuez, Sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui ſera attaché à jamais à votre Majeſté avec le plus profond reſpect et la plus tendre vénération.

LETTRE LI.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

1742. Les palmes de la Paix font ceſſer les alarmes;
Au tranquille olivier nous ſuſpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le ſanguinaire ſon
Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant ſa rage,
Souillait de ſang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec ſoin, fourniront dans trois mois
L'heureuſe et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le feſait paraître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours, et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit; et ce monſtre barbare,
De la Diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureuſe Paix! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fait la deſtructive Guerre!
Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs,
Plus que jamais ſerein, prodigue tes faveurs!

1742.

Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fonde,
Penſe que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

J'eſpère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour la ſceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me la demandez.

Je ne puis vous entretenir encore juſqu'à préſent que de marches, de retraites honteuſes, de pourſuites, de coïonneries, et de toutes ſortes d'événemens qui, pour rouler ſur des matières fort graves, n'en ſont pas moins ridicules.

La ſanté de *Rotembourg* commence à ſe rétablir; il eſt entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais aſſez raiſonnable pour ne choiſir un mal que lorſqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui ſe détermine à ſe faire arracher une dent quand elle eſt cariée, livrera bataille lorſqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du ſang dans une pareille conjoncture, c'eſt véritablement le ménager; c'eſt une ſaignée que l'on fait à ſon ennemi en délire, et qui lui rend ſon bon ſens.

Adieu, cher *Voltaire;* croyez toujours, et juſqu'à ce que je vous diſe le contraire, que je vous eſtime et aimerai toute ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

1742. ENFIN ce Bork eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie
Et de cette aimable ſaillie
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu ;
Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir-faire ;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles, et plus encore de celui de Remusberg. 1742.
Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions, hier il en eſt parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs priſonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos huſſards vont actuellement battre la campagne pour amener des payſans, des charriots et des vivres; nous feſons tranſporter nos bleſſés et nos malades pour le pays où nous les ſuivrons bientôt.

Puiſſiez-vous jouir ſans diſcontinuation d'une ſanté ferme et vigoureuſe; puiſſiez-vous, plus philoſophe que vous n'êtes, préférer la ſolitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez; puiſſiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable! Ce ſont les ſouhaits que vous fait un ancien ami du fond de ſon cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

1742.

SIRE, me voilà dans Paris;
C'eſt, je crois, votre capitale:
Tous les ſots, tous les beaux eſprits,
Gens à rabat, gens à ſandale,
Petits maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous ſans intervalle.
Sitôt que je ſuis aperçu,
On court, on m'arrête au paſſage:
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi ſi brillant et ſi ſage?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadême,
Homme ſimple redevenu?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace et Mécène.

1742.

A mes côtés un raiſonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur:
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il ſera conſtant,
Il ſera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : Que m'importe ſa conſtance?
Il eſt aimable, il me ſuffit,
Et voilà tout ce que j'en penſe;
Puiſqu'il ſait plaire, tout eſt dit.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Thiriot me dit triſtement:
Ce philoſophe conquérant
Daignera-t-il inceſſamment
Me faire payer mes meſſages?
Ami, n'en doutez nullement;
On peut compter ſur ſes largeſſes;
Mon héros eſt compatiſſant,
Et mon héros tient ſes promeſſes;
Car ſachez que, lorſqu'il était
Dans cet âge où l'homme eſt frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu ſa parole.

C'eſt ainſi que tout le monde, en me parlant de votre Majeſté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous

1742. toujours des villes, et ferai-je toujours à la fuite d'un procès ? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majefté ? &c.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

J'AI reçu des vers et de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous penfions que votre Majefté ne fongeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglio*, votre ancien ami de Strafbourg. Votre Majefté a gliffé dans fa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui eft fi harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui fembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le feigneur des nations, *Frédéric III*, *Frédéric le grand*, a exaucé mes vœux, et à peine mon ode, bonne ou mauvaife (*), a été faite, que j'ai appris que votre Majefté avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous fans doute, car vous avez formé votre efprit vertueux à être grand politique. Mais fi ce traité eft bon pour nous autres Français, c'eft ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la difcrétion du dieu des armes ;

(*) Ode à la reine d'Hongrie, volume d'*Epîtres*.

l'autre moitié crie auſſi et ne ſait ce dont il s'agit; quelques abbés de *Saint-Pierre* vous béniſſent au milieu de la criaillerie. Je ſuis un de ces philoſophes; je crois que vous forcerez toutes les puiſſances à faire la paix, et que le héros du ſiècle ſera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'eſtime que vous avez gagné de vîteſſe 1742.

Ce vieillard vénérable à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Neſtor*; heureuſe habileté ſi elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre Majeſté pourra amuſer cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il ſoit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curioſité, ou que je les ferai venir; il y a de petites choſes qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que *Frédéric le grand* en fait de ſi grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire; mais vous ſerez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouiſſe en paix de ſes droits et de ſon héritage, et qu'il n'y ait point de troubles; ce ſera la pierre philoſophale de la politique, elle doit ſortir de vos fournaux: dites, je veux qu'on ſoit heureux, et on le ſera; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puiſſé-je être témoin à Berlin de vos plaiſirs et de votre gloire!

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

1742. O le plus extraordinaire de tous les hommes! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la musique et des vers, le tout si vîte et si gaiement;

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ses exploits;
C'est à moi de me taire, et ma muse stérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux esprits, vous, bel esprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Rassurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainsi ce roi berger, et poëte, et soldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les sons de sa lyre, en sortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable:
Adoucissez vingt rois par des sons plus touchans;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la Discorde et ses enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants!
Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle;

Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur; 1742.
Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Dise : Je lui dois mon bonheur!

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône et ses Etats, et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira, Sire, que pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Siléssiens. La relation de votre bataille de Chotsits, (1) que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que *Louis XIV* fit ôter par le conseil de *Despréaux*; car on n'est jamais loué que par les faits: cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour *Louis XIV*. (2)

J'espère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlotembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen,

(1) Cette bataille est du 17 mai 1742; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

(2) Il en restait encore de très-fastueuses; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines.

1742. qui fait tant de choses de bonne heure. Je ferai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotsits en vers! quel triste nom que ce Chotsits! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotsits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles? n'importe, je voudrais passer ma vie auprès du vainqueur de Chotsits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur:
Je ne préfère point à sa cour glorieuse
Ces tendres sentimens, et la langueur flatteuse
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faiblesse une amitié solide;
Vous m'appelez Renaud de mollesse abattu;
Grand Roi, je ne suis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majesté, si j'abandonnais pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuse et inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ses autels.

Puiſſé-je ainſi dans le cours de ma vie, 1742.
Paſſer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons et ma philoſophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à votre Majeſté les papiers qu'elle demande, et elle aura le reſte dès que je ſerai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et ſon ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne ſoyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier ſoyez d'intelligence.

Dieu et le diable ſavent ce qu'eſt devenue la lettre que j'écrivis à votre Majeſté ſur ce beau ſujet, vers la fin du mois de juin, et comment elle eſt parvenue en d'autres mains ; je ſuis fait moi pour ignorer le deſſous des cartes. J'ai eſſuyé une des plus illuſtres tracaſſeries de ce monde, mais je ſuis ſi bon coſmopolite que je me réjouirai de tout.

LETTRE LVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 juillet.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je vous paye à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très-mauvaise ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique ; mais vous devez vous en prendre à vous-même ; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poësie quand même les vers alexandrins n'en feraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le rafinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne se soient pas vidés par procès, car en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine, et de vos talens, je n'aurais pu tenir contre *Apollon* et *Vénus*.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits et leurs prétentions à main

(1) Sur les jugemens que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques.

armée ; mais je me souviens d'un temps où, si vous eussiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines*, les *Rousseau*, les *Vanduren*, &c. &c. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu, il ne restera d'autres ressources aux rois pour terminer leurs différends que d'user des voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions, auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en résultent, sont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a saisi l'Europe, et l'a quittée presque aussitôt. 1742.

Je m'embarrasse très-peu des cris des Parisiens : ce sont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme les injures des perroquets, et leurs jugemens aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglio* soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de dom-quichotisme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagemens qu'autant que ses forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épousée. Mais

1742. comme dans le mariage les déſirs de la femme abſorbent ſouvent les forces du mari, de même dans la guerre la faibleſſe des alliés appeſantit le fardeau ſur un ſeul, et le lui rend inſupportable. Enfin, pour finir la comparaiſon, lorſqu'un mari croit avoir des preuves ſuffiſantes de la galanterie de ſa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article; vous êtes aſſez inſtruit et aſſez politique pour le ſentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre ſejour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fuſſiez au ſeul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous eſtime et je vous aime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potſdam le 7 d'auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

VOUS me dites poëtiquement de ſi belles choſes (*), que ſi je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïſme, et de tous ces grands mots qui ne ſont plus propres depuis la paix qu'à

(*) Voyez auſſi le volume d'*Epîtres*, aux années correſpondantes.

remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémiſtiche de vers tragiques. 1742.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuſeront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui, vous ſoit dit, eſt un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne ſont jamais plus charmans que ſur le badinage. Il n'eſt pas donné à tout le monde de faire rire l'eſprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Neſtor* n'eſt pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de reſtituer une ſyllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez ſi inhumainement ravie : et puiſqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque choſe, j'oſe vous faire remarquer que Cotuchitz rime aſſez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime et de la raiſon.

Vous vous formaliſez de ce que je vous crois de la paſſion pour la marquiſe *du Châtelet ;* je penſais mériter des remercîmens de votre part de ce que je préſumais ſi bien de vous. La Marquiſe eſt belle, aimable ; vous êtes ſenſible, elle a un cœur ; vous avez des ſentimens, elle n'eſt pas de marbre ; vous

1742. habitez enſemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philoſophie à la plus aimable femme de France ? Ne vous en déplaiſe, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre perſonnage. Je n'imaginais pas que les plaiſirs fuſſent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en ſoit, vous m'avez promis de me ſacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me ſuffit. Plus je croirai que cette abſence de la Marquiſe vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaiſſance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choſes,
Toutes nouvellement écloſes,
Et des bons mots ſur tous ſujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ſes roſes,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le ſimple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, ſans gêne,
Que nous écouterons voluptueuſement.
Ami, votre diſcernement
Mêlera ſes préceptes graves,
Et mettra de juſtes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour ſoutenir notre enjoûment,
Et tout l'eſſor de la ſaillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous ſervir d'ambroſie;

Et dans cette bachique orgie
L'on ſaura fuir également
L'aſſoupiſſante léthargie,
Et le fougueux emportement. 1742.

Adieu, cher *Voltaire*; ſoyez juſte envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame *du Châtelet*, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous eſtiment, et donnez-leur quelques-uns de vos momens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 26 auguſte.

De la ſource où la Faculté
Promet à la goutte et colique,
Gravelle, chancre et ſciatique,
La bonne humeur et la ſanté;

De cet endroit où tant de gens viennent pour ſe divertir et d'où tant d'autres s'en retournent ſans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de perſonnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel eſprit.

1742. Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris, et de ramasser ce que vous avez fait du *Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuser et pour m'instruire. Vous serez reçu avec tout le désir de l'impatience et avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 auguste.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillans et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnasse habitez-vous ?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des sots et des fous,
Qu'un triste Esculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'est emparée de moi sur le chemin de Lille à Bruxelles, soit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend sourd, et il ne faut pas l'être avec votre Majesté; ce serait être impuissant en présence de sa

maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, et tel qu'il a révolté les dévots; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent *Molière*, et les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot; ſi *Socrate* en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë. 1742.

J'avoue que je ne ſais rien qui déshonore plus mon pays que cette infame ſuperſtition faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Pruſſe pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos français en général ne ſont que de grands enfans; mais auſſi, c'eſt à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres penſans eſt excellent chez nous, et demande grâce pour le reſte.

A l'égard de mon bavardage hiſtorique, une première cargaiſon partit le 20 de ce mois de Paris, adreſſée au fidèle *David Gérard*, et la ſeconde eſt toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majeſté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai raſſemblé.

Je m'imagine que le paquet eſt actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majeſté à Aix-la-chapelle.

Je ſais certainement (ſi ce mot eſt permis aux hommes) que ce n'eſt point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle eſt devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'eſt fait à Paris

1742. dans un temps de crife, et c'eft un efpion de la perfonne que votre Majefté foupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majefté l'avait très-bien deviné, elle fe connaît aux petites chofes comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injuftices des hommes qui fe mêlent de juger les rois, et que fon ode fur cette matière toute neuve, eft pleine d'une poëfie et d'une philofophie vraie et fublime!

Plût à Dieu que votre Majefté eût également raifon dans les beaux complimens qu'elle me fait dans fon avant-dernière lettre, au fujet de la Marquife.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'euffe encore,
Ce premier des divins préfens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui paffe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas! de la nuit fombre
Qui nous engloutit fans retour;
D'un homme je ne fuis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adreffez donc à des poetes
Qui foient encor dans leur printemps,
Les très-défirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Greffet eft dans cet heureux temps;

C'eft

C'eſt Greſſet qui devait ſe rendre 1742.
Dans le Parnaſſe de Berlin ;
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'oſa faire ce chemin.
Il languit dans ſa Picardie
Entre les bras de ſa catin,
Et ſur des vers de tragédie.

LETTRE LX.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le premier ſeptembre.

Federicus Virgilio, ſalut.

JE ſuis arrivé dans la capitale de *Charlemagne*, et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court ſous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puiſſe être, mériterait d'être ſortie de votre plume. Elle a fait ma conſolation dans un pays où il n'y a guère de ſociété, où l'on boit les eaux du Styx, et dans lequel la charlatanerie des médecins étend ſa domination juſque ſur l'eſprit. Je voudrais que les Français penſaſſent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers ; je voudrais enfin que vous euſſiez fait cette lettre et que vous me l'euſſiez envoyée. Mais qu'ai-je beſoin de vos lettres? l'auteur eſt dans le voiſinage : ſi vous

1742. veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet proscrit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?

(1) Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de *Polignac* avait formée.

Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire : 1742.
Que fesons-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutane et courtisans en mitre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monsignors tremblans dans l'Italie,
Restons dans ce palais, le temple du Génie;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'est que la sainte, et l'autre est avec lui.

Sans doute, Sire, que les statues du cardinal de *Polignac* vous disent souvent de ces choses-là ; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'est pas de marbre et qui vaut bien toutes vos statues.

Hier je fus en présence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, et ce très-joli visage appartiennent à madame de *Valstein* ou *Vallenstein*, l'une des petites nièces de ce fameux duc de *Valstein* que l'empereur *Ferdinand* fit si proprement tuer au saut du lit par quatre honnêtes irlandais ; ce qu'il n'eût pas fait assurément s'il avait pu voir sa petite nièce.

1742.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je ; ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendreſſe, leur inconſtance,
Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait ſouvent verſer des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cauſe de ſa douleur vient de ce que le comte de *Furſtemberg* eſt pour ſix mois, les bras croiſés, par l'ordre de votre Majeſté, dans le château de Véſel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières ; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'aſſiéger Véſel ; la ſeconde de ſe faire préſenter à votre Majeſté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valſtein vous portait la demande,
Et qui diſait ces mots que l'on doit retenir :
Alors qu'une belle commande,
Les autres ſouverains doivent tous obéir.

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 2 septembre.

Je ne sais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière aussi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaisir si vous l'aviez suivie de près ; mais à présent je crois être privé du plaisir de vous voir. Je pars le 7 pour la Silésie. 1742.

C'est bien ici le pays le plus sot que je connaisse. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'unisson de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne pensent point ; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le sens commun, et que l'occupation de la santé doit tenir lieu de toute autre chose.

M. *Chapel* et M. *Cotzviler* ne veulent absolument pas que l'on fasse des vers ; ils disent que c'est un crime le lèse-faculté, et qu'on ne peut boire de l'hipocrène et de leurs eaux bourbeuses en même temps dans le petit empire d'Aix. Je suis obligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu sait comme je m'en dédommagerai lorsque je serai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je suppose que le prudent *David Gérard* aura tout gardé à Berlin jusqu'à mon arrivée. Je vous assure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous

1742. m'envoyez, et que vous faites par vos ouvrages la plus solide consolation de ma vie.

Adieu, mon cher *Voltaire ;* je vous charge de la nourriture de mon esprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets solides qui donnent des forces, et tantôt de ces mets fins dont la saveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez persuadé de l'estime, de l'amitié et de tous les sentimens distingués que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 13 d'octobre.

J'ETAIS justement occupé à la lecture de cette histoire (1) réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorsque je reçus votre lettre. La première espérance que je conçus, fut de recevoir la suite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le désir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui soit aussi capable que le vôtre de donner des idées justes, de former le goût, d'adoucir et de polir les mœurs. Il sera l'ornement de notre siècle, et un monument qui attestera à la postérité la supériorité du génie des modernes sur les anciens. *Cicéron* disait qu'il ne concevait pas comment les

(1) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

augures fesaient pour s'empêcher de rire quand ils se regardaient; vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé. 1742.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, &c. mais j'ose dire à son honneur qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédens; moins de fourberies, moins de fanatisme; plus d'humanité et de politesse. Après la guerre de Pharsale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts discutés que dans la guerre présente; il s'agit de la prééminence des deux plus puissantes maisons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre; ce sont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la suite de l'histoire que vous vous proposez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde est couvert,
Ces nœuds que la Discorde a su l'art de dissoudre:
Les aigles prussiens ont suspendu leur foudre
Au temple de Janus que mes mains ont ouvert.
N'insultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillans soldats opposent à l'orage;
L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers;
Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
Le repos leur est dû, et c'est sous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaisirs vont élever leur temple,
Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouirez lorsque vous le voudrez bien, et dont, en attendant, les instructions et les plaisirs sortiront pour nous autres.

1742. J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de *Polignac*,

Que Polignac, ce ſavant homme,
Eſcamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde ſurpris
Nous eſcamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet ; elle eſt pleine de réflexions vraies et d'alluſions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut parfois de vos bons mots ;
Leurs ſottiſes, leurs momeries,
Leur vierge, leurs ſaints, leurs folies,
Et le non-ſens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs ſaintes ſupercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fuſſent tout ornés de grelots ;
Que du ſaint père juſqu'au diacre,
Au lieu de tonſure et de ſacre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne ſont d'aucun uſage,
Et ſcandaliſent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de *Valſtein :* je ſais bien que ſon ſoi-diſant neveu a eu de très-mauvais procédés avec ſes ſupérieurs, et que même il a voulu ſe battre à toute force.

Faites des vers et des hiſtoires à l'infini, mon cher *Voltaire*, vous ne raſſaſierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la ſource de ma reconnaiſſance. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, novembre.

SIRE,

Je fuis bien heureux que le plus fage des rois foit un peu content de ce vafte tableau que je fais des folies des hommes. Votre Majefté a bien raifon de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages fur ces fiècles de ténèbres et de cruautés; 1742.

Et qu'il vaut mieux, ô blafphêmes maudits !
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes euffent pu penfer comme mon héros; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que DIEU eft dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend S^t^ *Thomas*. Il y a un cafuifte qui examine fi la Vierge eut du plaifir dans la coopération de l'obombration du Saint-Efprit; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raifons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y a eu dans cette difpute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partifans de *Luther*, de *Zuingle*, de *Calvin* et du pape en avaient ufé de même, il n'y aurait eu que du plaifir à vivre avec ces gens-là.

1742. Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le janſéniſme et le moliniſme y entretiennent une diſcorde qui pourrait bien devenir ſérieuſe, parce qu'on traite ces chimères ſérieuſement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront; mais les princes qui ont des confeſſeurs ſont rarement des rois philoſophes.

J'envoie à votre Majeſté une petite cargaiſon d'impertinences humaines qui ſeront une nouvelle preuve de la grande ſupériorité du ſiècle de *Frédéric* ſur les ſiècles de tant d'empereurs ; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majeſté ſe fait repréſenter paiſiblement des comédies dans ſon palais. La troupe qui a joué devant elle n'eſt pas probablement comme ſes troupes guerrières; elle n'eſt pas, je crois, la première de l'Europe.

Je penſe avoir trouvé un jeune homme d'eſprit et de mérite, qui fait fort joliment des vers, et qui ſera très-capable de ſervir aux plaiſirs de mon héros, de conduire ſes comédiens, et d'amuſer celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus poſitives à votre Majeſté.

J'eſpère auſſi lui envoyer deux ou trois ſiècles de plus ; mais il me faut autant de livres que vous avez de ſoldats, et ce n'eſt guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenſes recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à préfent votre Majefté jouit de la belle collection du cardinal de *Polignac*. 1742.

Roi très-fage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le fallon de Marius !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penfer toujours bien,
D'agir en prince et vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Heffois en ordre de bataille ; ce font de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de votre Majefté, et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles fortent de leur garnifon. On difait qu'elles allaient à Dunkerque ; le chemin eft un peu fcabreux, quoiqu'il paraiffe affez beau.

Sire, que votre Majefté conferve fes bontés à fon éternel admirateur !

LETTRE LXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 novembre.

1742. J'AI vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez;
J'ai lu cette hiſtoire admirable
De fous, de ſaints et d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces ſucceſſeurs de Pierre
Que joyeuſement vous bernez.

Que je ſuis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain!
Ah! ſi j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et ſévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'eſt un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez ſi fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une *épître*, une *comédie* et des *mémoires* qui, j'eſpère, ſeront fort curieux. Lorſque les deux premières pièces ſeront corrigées de façon que j'en ſois ſatisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous

communiquer que des fragmens de la troisième ; l'ouvrage en entier n'est pas de nature à être rendu public. Je suis cependant persuadé que vous y trouveriez quelques endroits passables. 1742.

Je vois que vous avez une idée assez juste de nos comédiens ; ce sont proprement des danseurs dont la famille de *la Cochois* fait la comédie. Ils jouent passablement quelques pièces du théâtre italien et de *Molière;* mais je leur ai défendu de chausser le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de *Polignac* est arrivée à bon port, sans que les statues aient souffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre et cette antique pierre ;
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace et d'Homère?
Leur esprit et leur caractère,
Plus estimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apostolique, qui pouvait vous posséder, avait donc grand tort de ramasser tous ces bustes; mais moi qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothéque, et ces antiques dans ma galerie.

Je souhaite que messieurs les Anglais se divertissent aussi bien cet hiver en Flandres, que je me propose de passer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe,

comme une coquette donne certaines faveurs cuisantes
1742. à ses galans. J'en suis guéri heureusement, et je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. La fortune ballotte le pauvre empereur et la reine de Hongrie; je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera.

Au moins souvenez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Histoire générale*, &c. comme les chrétiens le sont de leurs momens envers leur doux sauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher *Voltaire*; ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car si je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et sur-tout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins et délicats, 1742.
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre Majeſté*. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?

1742.

Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci gai, doux et paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros! eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement:
Homme univerſel que vous êtes!
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon ſeigneur et maître voyaient la lettre de votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette,

et

et même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, et qui se moque de ses galans dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les *Césars*, et les *Antoines*, et les *Octaves*, vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent. 1742.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien.
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers; mais comme votre Majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de *Lintz*, elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les grossièretés de l'abbé *Desfontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre Majesté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel au milieu d'un

1742. jardin où il gelait. M. *Amelot* et M. de *Breteuil* arrivèrent, et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon*, *bon*, *Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de décembre.

Au lieu de votre Pucelle et de votre belle histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de *Césarion* ; et encore a-t-elle été fort mal jouée. *D'Eguille*, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé ; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha et l'oméga ; si je pouvais avoir le IV, V, VI et VII^e^ chant, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur payement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris eſt l'île de Cythère, vous êtes aſſurément le ſatellite de *Vénus ;* vous circulez à l'entour de cette planète, et ſuivez le cours que cet aſtre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puiſſe vous y attirer, à moins que nos aſtronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du Nord ne ſont pas auſſi mous que les peuples d'Occident ; les hommes chez nous ſont moins efféminés, et par conſéquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'eſt juſtement cette vie de ſibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux. 1742.

Sur-tout, en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou ſaurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut diſſimuler.

Adieu, cher *Voltaire ;* écrivez-moi ſouvent, et ſurtout envoyez-moi vos ouvrages et la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre ſe ſent un peu du ſtyle laconique. Elle vous ennuiera moins, ſi je n'en ai pas déjà trop dit.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

Le 22 février.

1743. NOUS avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous fesait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, et les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir : j'ai participé vivement à vos trophées ; il m'a semblé que j'avais fait Mérope, et que c'était à moi que le public rendait justice.

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps ; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muses. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle, (j'ai la rage de la dépuceler) et votre histoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'espère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point

injuſtice ſur mon caractère : d'ailleurs il vous eſt permis de badiner ſur mon ſujet comme il vous plaira. 1743.

Adieu, cher *Voltaire;* je vous aime, je vous eſtime, et vous aimerai toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 26 mars.

J'AI bien cru que vous ſeriez content de ma ſœur de Brunſwick. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'eſprit, cette vivacité par où elle vous reſſemble, et dont malheureuſement la nature eſt trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous ſembla ravir,
Mais dont ſa main trop limitée
Ne put aſſez bien ſe munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'eſt-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le ſot croit en avoir,
Et du matin juſques au ſoir
Prend pour eſprit l'étourderie.

1743. La bégueule avec ſon miroir
Le met dans ſa minauderie;
Le gros ſavant qui fait valoir
L'aſſommant poids de ſon ſavoir,
Se chatouille, et ſe glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du ſens dont ſa tête eſt bouffie.

Il n'eſt pas juſqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre;
Pour s'en déſabuſer, je crois
Qu'il doit ſuffire de l'entendre.

Je ne ſais trop où vous êtes à préſent, mais je ſuis toutefois perſuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y ſerez oublié. C'eſt de quoi vous aſſure votre admirateur,

FÉDÉRIC.

P. S. Mon ſouvenir chez vous s'efface;
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace; (1)
Je ne veux point, ſur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

(1) M. de *Voltaire* avait fait demander le portrait du roi.

LETTRE LXX.

DU ROI.

À Potsdam, le 6 d'avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me comblez de biens pendant que je garde
fur vous un morne filence : je reçois les fruits précieux 1743.
de votre amitié, de vos veilles et de votre étude, lorfque je cours encore de province en province fans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens erremens.

Me voilà enfin de retour de Breflau après avoir politiqué, financé et martialifé de refte. Je compte de goûter à préfent quelque repos et de recommencer mon commerce avec les Mufes. Je vous enverrai bientôt l'*avant-propos* de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela parce qu'il eft écrit en toute vérité, et que je ne me fuis éloigné en quoi que ce foit de la fidélité qu'un hiftorien doit mettre dans fes récits. Votre hiftoire de l'efprit humain eft admirable, mais qu'elle eft humiliante pour notre efpèce et pour la Providence même ! fi pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et fervir de refforts aux changemens qui arrivent fur la terre.

Je fuis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait fi fort abattu. Je me flatte que l'efprit foutiendra

1743. le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'*Argens* a fait repréſenter ſa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris ; mais je l'en ai diſſuadé, car il aurait été ſifflé à coup sûr. Vous êtes unique : vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poëme épique à vingt ; mais tout le monde n'eſt pas *Voltaire*.

Les tracaſſeries ridicules des dévots de Paris ſont parvenues juſqu'au Nord. Je m'attendais bien que *Voltaire* ſerait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de *Midas* croſſés-mitrés. Gagnez ſur vous de mépriſer une nation qui méconnaît le mérite des *Belliſles* et des *Voltaires*, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'eſt point bigot. Adieu.

FÉDÉRIC.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle ! et encore la Pucelle ! pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la moi.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 21 mai.

DEPUIS quand, dites-moi, Voltaire,
Etes-vous donc dégénéré? 1743.
Chez un philosophe épuré
Quoi la grâce efficace opère!
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obstiné,
Allez-vous devenir hermite?
D'un ton saintement nazillard,
Et marmotant quelque prière,
En bâillant lisant le brévière,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se disputant avec saint Pierre
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint fesant une oraison,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique
L'œuvre de la conception,
Tandis qu'au Parnasse, Apollon
Se plaint, et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au sacré vallon
L'élégance de votre veine;

1743.

Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hyppocrène
Pour des prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô Dieux!
Locke à la main, déſeſpérée,
Et de douleur toute éplorée,
Je vois la triſte Châtelet;
Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, et me plante-là net,
Pour qui? pour Marie-à-la-coque!

C'eſt ce que je préſume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et ſur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe et de l'étonnement d'un eſprit philoſophique, lorſqu'il voit le miniſtre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la ſuperſtition.

Les *Midas* mitrés triomphent, dans ce ſiècle, des *Voltaires* et des grands hommes! mais c'eſt apparemment le ſiècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés, en France, aux ſavans et aux habiles gens. *O tempora, ô mores!*

Quarante ſavans perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'uſage et de la grammaire,
Placés au Parnaſſe français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'eſt ſans doute par vanité;
Ce refus n'eſt pas ridicule:
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les (*) *ânes* et les ſots puiſſent à préſent faire fortune. 1743.
Je vous envoie l'*avant-propos* de mes *Mémoires ;* le reſte n'eſt point oſtenſible.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais ; ne vous en prenez point à moi, mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher *Voltaire*, ne m'oubliez point malgré mon ſilence, et croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de juin.

QUAND votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, et que vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bouraſques et aux vents qui l'ont battue ſi ſouvent en France. Comment, mon cher *Voltaire*, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, et qu'on

(*) Voyez le Commentaire ſur la vie de l'auteur de la Henriade, *Mélanges littér.* tome II.

1743. vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville; je ne m'accommoderais point de ce contraste; et de plus, la légéreté des Français ne leur permet pas d'être jamais constans dans leurs suffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ses jugemens à votre égard; quittez un pays où les *Bellisles*, les *Chauvelins* et les *Voltaires* ne trouvent point de protection. Adieu.

FÉDÉRIC.

Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Magdebourg, le 25 de juin.

Oui, votre mérite proscrit
Et persécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura son temple et sa patrie.

Je suis jusqu'à présent plus errant que le juif que d'*Argens* fait écrire et voyager. Nouveau *Sysyphe*, je fais tourner la roue à laquelle je suis condamné de travailler; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulsion au mouvement de mon petit Etat, affermissant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus et donnant lieu à de nouveaux, enfin corrigeant des fautes et en fesant de semblables.

Cette vie tumultueuſe pourra durer deux mois, ſi le lutin qui me promène n'a réſolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les reſſorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui parfois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaiſir de vous y voir, ce me ſera très-agréable; car je crois, 1743.

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la Faculté
Pour ſe baigner et ſe morfondre,
Et ſe tuer pour la ſanté,
Que Voltaire eſt un grand remède;
Que deux mots et ſon air malin
Savent diſſiper le chagrin,
Et que ſon pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De-là ſi vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établiſſement dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait, et ſur-tout d'être au-deſſus des tracaſſeries et des perſécutions des bigots. Vous avez ſouffert trop d'avanies en France pour y pouvoir reſter avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des *Midas* occupent les premiers emplois.

Adieu, cher *Voltaire;* mandez-moi, je vous prie, vos ſentimens, et ſoyez sûr des miens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 28 juin.

1743.
Sous vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblême et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.
Je ſuis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur ſéjour,
Une cour où mon roi les ſuit et les appelle,
Et les protége tour à tour.
Envoyez-moi Pégaſe, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans leſquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à *David Gérard*, et le deſſus était à M. *Frédérics-hof*. Or *David Gérard* n'eſt pas ſans doute aſſez imbécille pour ne pas ſentir que ce M. *Frédérics-hof* eſt le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la préſence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez M. de *Podevilz*, les ordres de votre humanité, et le foreſpan de votre Majeſté.

Que je voie encore une fois le grand *Frédéric*, et que je ne voie point ce cuiſtre de *Boyer*, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins. 1743.

Pour vous, grand Roi, ſi votre diable
Vous promène au ſon du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au ſon de votre lyre aimable.

Je ſuis ici chez votre digne et aimable miniſtre, qui eſt inconſolable, et qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince?

LETTRE LXXV.

DU ROI.

A Reinsberg, le 3 de juillet.

1743. Je vous envoie le passe-port pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne seront pas des *Bucéphales* qui vous mèneront, ce ne seront pas des *Pégases* non plus, mais je les aimerai davantage puisqu'ils amèneront *Apollon* à Berlin.

Vous y serez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stétin, de-là pour la Silésie; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, dans votre vaste et ruiné palais, ce 13 juillet.

MON ROI,

Je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez

Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui eſt ſi mal à ſon aiſe dans ce chétif corps ne ſe mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majeſté. Si elle eſt pour quelques ſemaines à Berlin, j'y vole; ſi elle court toujours, et ſi du fond de la Siléſie elle va à Aix-la-chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le ſera moins que votre imagination. 1743.

J'ai l'honneur de lui envoyer une doſe d'opium dans ſes courſes; c'eſt un paquet de phraſes académiques. Sa Majeſté y verra le diſcours de *Maupertuis*, accompagné de quelques remarques de madame *du Châtelet*. Plût à Dieu que les Français ne fiſſent pas d'autres fautes que celles que madame *du Châtelet* a crayonnées! L'empereur aurait la Bohême, et du moins ſouperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage; les ſeuls mouſquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant; la grande quantité de notre nobleſſe tuée ou bleſſée eſt une preuve de valeur aſſez inconteſtable. Que ne ferait point cette nation ſi elle était commandée par un prince tel que vous!

Si elle a du courage, ſon miniſtère a de la fermeté; et une nouvelle armée ſur la Meuſe donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Eſpagne à peu-près conclu; c'eſt une nouvelle ſcène ſur le

1743. théâtre, et ce qui se passe en Suède peut encore changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
Ses yeux toujours perçans, ses yeux toujours ouverts
Regardent les erreurs du chétif univers :
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire ;
Il voit les fiers Anglais, ces souverains des mers,
Faux désintéressés qu'un faux espoir attire,
S'enivrant sur le Mein de succès fort légers,
Traîner sous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves pesans dont la moitié soupire ;
Il voit Broglio qui se retire,
Agissant, raisonnant et parlant de travers ;
Il voit tout et n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre ; mais le plus grand de mes transports est le désir de voir votre Majesté. Où la verrai-je? où serai-je heureux ? sera-ce à Berlin, sera-ce à Aix-la-chapelle?

Je suis à vos pieds, monarque charmant, homme unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
Lorſque leur eſprit s'abandonne 1743.
Aux doux paſſe-temps, aux bons mots;
Car alors ils ſont en repos,
Et ne font de tort à perſonne.
J'aime Céſar, ce bel eſprit,
Céſar dont la main fortunée,
A tous les lauriers deſtinée,
Agrandit Rome, et lui preſcrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime Céſar entre les bras
De la maîtreſſe qui lui cède;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir jeune et plein d'appas
Deſſus et deſſous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre et magnanime,
Eloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'eſtime
Quand il paſſe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poëte et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour ſon malheur.

1743. Vous êtes plus heureux, Sire, après votre prise de la Silésie, que votre devancier après Pharsale. Vous écrivez comme lui des commentaires ; vous aimez comme lui la société ; vous en faites le charme ; vous m'envoyez des vers bien jolis et une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir ; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repousse. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui écrivît et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ses pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raison doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchise impertinente, que je trouve que vous vous sacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos *Mémoires*. Pardon, ou plutôt point de pardon ; vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher ? N'aviez-vous pas des droits très-réels sur la Silésie, du moins sur la plus grande partie ; et le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais sur tous les articles je trouve votre Majesté trop bonne, et elle est bien justifiée de jour en jour. Votre Majesté est avec moi une coquette bien séduisante ; elle me donne assez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller passer quelques jours auprès de mon héros ? Il a serré tous ses tonnerres, et il badine avec sa lyre ; ici on ne badine point, et s'il tonne c'est sur nous. Ce vilain *Mirepoix* est aussi dur, aussi

fanatique, auſſi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant et poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin eſt loin du précepteur de notre roi! Le choix que ſa Majeſté a fait de lui eſt le ſeul qui ait affligé notre nation; tous nos autres miniſtres ſont aimés; le roi l'eſt. Il s'applique, il travaille, il eſt juſte, et il aime de tout ſon cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obſcurciſſe la ſérénité du ciel de Verſailles et de Paris; il répand un nuage bien ſombre ſur les belles-lettres; on eſt au déſeſpoir de voir *Boyer* à la place des *Fénélons* et des *Boſſuets:* il eſt né perſécuteur. Je ne ſais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auſſi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris eſt celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour ſa tête, que votre Majeſté appelle ſi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome. 1743.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas lui qui a fait *Marie à la coque;* mais, Sire, il n'eſt pas vrai non plus que j'aie écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'eſt plu à faire courir ſous mon nom; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me ſuis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de ſes délateurs et de ſes eſpions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal;* et autant que je reſpecte mon roi, autant je mépriſe ceux qui, à l'ombre de ſon autorité, abuſent de leur place, et qui ne ſont grands que pour faire du mal.

1743. Vous ſeul, Sire, me conſolez de tout ce que je vois, et quand je ſuis prêt à pleurer ſur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui eſt la gloire de ſon ſiècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon;* oui, je veux partir; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher ; je quitterai *Minerve* pour *Apollon.* Vous êtes, Sire, ma plus grande paſſion, et il faut bien ſe contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond reſpect, &c.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'auguſte.

Je ne ſuis arrivé ici que depuis deux jours; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raiſon et le dieu des beaux vers
Préſident tous les deux à vos brillans concerts;
Vous déridant le front et voulant nous inſtruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la ſatire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyſſope au cèdre il n'eſt rien d'épargné.

Malheur à Mirepoix ſi ſon panégyrique 1743.
Se prononce jamais en ſtyle académique !
Les Arts qu'il offenſa, pour venger leurs chagrins,
Renverſeront ſa tombe avec leurs propres mains;
Et la fade oraiſon que lui fera Neuville
Aura même en ſa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenſer, car avec quatre hémiſtiches vous les rendez ridicules *ad ſæcula ſæculorum*.

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais propoſé. Vous ſavez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon eſtomac eſt obligé de prendre ſes combinaiſons des affaires européanes; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me ſemble, mon cher *Voltaire*, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnaſſe, et que vous ne vous êtes pas encore décidé ſur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-deſſus; car je dois vous paraître ſuſpect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France eſt peint avec de très-belles couleurs; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de ſuite, et qui eſt battue par-tout où elle ſe préſente, n'eſt pas aſſurément une troupe de *Céſars* ni d'*Alexandres*.

Je ne ſuis point peint, je ne me fais point peindre, ainſi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'auguste.

1743. Ce sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'*Apollon* français descendre de son Parnasse en ma faveur, et s'humaniser un peu avec la canaille prosaïque! Je vous prie, mon cher *Voltaire*, apportez avec vous bonne provision d'indulgence, et sur-tout qu'aucun grammairien ne mesure à la toise la longueur de nos phrases, et ne nous punisse de la sottise d'un solécisme. Vous verrez une troupe de comédiens qui se forment, une académie naissante, mais sur-tout beaucoup de personnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par-devant et les autres par derrière, plus versés dans la théologie d'*Epicure* que dans celle de S^t^ *Paul*, par conséquent bonnes gens qui ne persécutent personne, et qui ne disposent précisément que des charges de marguillier et des places de chantre auxquelles vous n'aspirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge si découplée
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à présent,

Que ce Broglio toujours fuyant, 1743.
Réduiſant ſa troupe en fumée;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener ſon armée;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres tranſis de peur.

Je vous montrerai de mes *Mémoires* ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils ſont vrais, et par conſéquent d'une nature à ne paraître qu'après le ſiècle.

Adieu, cher *Voltaire;* à revoir,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de ſeptembre.

VOUS me dites tant de bien de la France et de ſon roi, qu'il ſerait à ſouhaiter que tous les ſouverains euſſent de pareils ſujets, et toutes les républiques de ſemblables citoyens. C'eſt ce qui fait véritablement la force des Etats, lorſqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à ſouhaiter que la France et la Suède euſſent eu des militaires qui penſaſſent comme vous; mais il eſt bien sûr, quoi que vous puiſſiez dire, que la faibleſſe des généraux et la timidité des conſeils a preſque perdu de réputation ces deux nations dont le

1743. nom ſeul inſpirait, il n'y a pas un demi-ſiècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ſes alliés? Quel exemple pour l'Europe que la paix ſecrète que fit le cardinal de *Fleuri* à l'inſçu de l'Eſpagne et du roi de Sardaigne! il abandonna le roi ſon beau-père, et acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, ſacrifie la Bavière, et réduit ce prince ſi reſpectable dans la dernière misère; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la ſituation la plus affreuſe où puiſſe ſe trouver un particulier! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Ruſſie, lorſque nous étions le mieux liés! Quelles propoſitions n'a-t-on pas faites à Maïence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire afin d'allumer une nouvelle guerre! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorſqu'ils devraient montrer de la fermeté; et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs diſcours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles!

Cependant cette nation eſt la plus charmante de l'Europe, et ſi elle n'eſt pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne ſagement, et qui s'acquiert l'eſtime de l'Europe entière, peut lui rendre ſon ancienne ſplendeur que les *Broglio* et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipſée.

C'eſt aſſurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté; et jamais ſouverain ne peut acquérir plus de gloire que lorſqu'il défend ſes peuples contre des

ennemis furieux, et que, fesant changer la situation des affaires, il trouve le moyen de réduire ses adversaires à lui demander la paix humblement. 1743.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains de l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès.

Mais je n'y pense pas de vous parler politique; c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poësie, mais ne peut pas qui veut; et lorsque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanson qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en rasade à un fluet qui tout au plus peut supporter de l'eau.

Adieu, cher *Voltaire;* veuille le ciel vous préserver des insomnies, de la fièvre et des fâcheux!

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui savez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'est vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'est chez vous qu'il faut achever
Ma vieille histoire universelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la pucelle,
Et sur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame séquelle.

1743. Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchiſe ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous ſerais moins agréable ſi je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majeſté, j'aurai l'ame plus à l'aiſe.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Deſtouches* et *Prior*, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, ſans que je m'en mêle; mais je vous conjure inſtamment de m'écrire un mot que je puiſſe montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potſdam, qu'il laiſſe l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des inſinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majeſté a ſu que le roi de France a donné des ſubſides à l'empereur; et vous ne doutez pas, je crois à préſent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne ſoit un téméraire qui ſerait puni, ſi vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire ſeulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre choſe ſinon que vous êtes ſatisfait aujourd'hui des diſpoſitions de la France, que perſonne ne vous a jamais fait un portrait auſſi avantageux de ſon roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien réſolu à vous lier avec un prince auſſi ſage et auſſi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'oſe

dire qu'ils feront un très-bon effet; car si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires; et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai. 1743.

Soyez très-persuadé du bon effet qu'elle fera : je ne serai point suspect, et ce sera le second de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours, ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

Le 7 d'octobre.

La France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher *Voltaire*, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir, et pour obliger un homme il faut entrer dans sa façon de penser.

1743. Choisissez appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'est à moi à pourvoir au reste. Vous serez toujours libre et entièrement maître de votre sort; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, et je profiterai des momens qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je serai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 28 octobre.

SIRE,

Vous voyagez toujours comme un aigle, et moi comme une tortue; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majesté? J'arrive enfin en Hollande; la première chose que j'y vois, c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle

était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France. 1743.

Ainsi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;
Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes respecté;
Chacun vous craint, nul ne vous brave:
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de sa liberté,
Le Russe, né pour être esclave,
Ménagent votre Majesté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube et sur la Save,
Et le double cou si vanté
De l'aigle jadis redouté
Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté:
Maintenant votre main se lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous possédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté:
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je songe à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupître pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de septembre,

1743.

Non cet ennemi du gosier,
Fabriqué de la main profane
De ce liégeois nommé Lognier;
Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la simple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose,
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Le

1743.

Le ſeul Ziſca fut préſervé
Du deſtin de la tombe noire;
Grâce à ſon tambour conſervé,
Sa peau dure autant que ſa gloire.

C'eſt un ſort aſſez ſingulier.
Ah! chétifs mortels que nous ſommes!
Pour ſauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi, conſervez la vôtre;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne ſaurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'eſprit.

Il n'eſt pas infiniment reſpectueux de pouſſer un grand roi de queſtions; mais on en uſait ainſi avec *Salomon*, et il faut bien, Sire, que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer ſon monde.

Sa Majeſté me permettra donc que j'oſe lui demander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats? Votre Majeſté me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à *Jordan;* mais ce *Jordan*, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt; et vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de *Titus*. Votre Majeſté, et la reine mère, et madame la princeſſe *Ulrique* ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec

1743. laquelle je devois enlever la princeſſe, mais en récompenſe le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce ſont trois cents mille chiens de chaſſe qu'on a peine à retenir ; ils jappent, ils crient, ils ſe débattent, et caſſent leurs leſſes pour courir ſus aux Anglais, et à leurs peſans ſerviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureuſement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus ſemblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre Majeſté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai oſé faire force queſtions à votre Majeſté, je lui ferai un petit conte, mais c'eſt en cas qu'elle ne le ſache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame *Adelaïde*, troiſième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans ſa poche, ſe releva pendant la nuit, s'habilla toute ſeule, et ſortit de ſa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et ſecourir l'empereur ; mais ſi elle apprend que votre Majeſté s'en mêle, elle dormira tranquillement déſormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majeſté, nos troupes ſont en marche pour aller prendre le vieux Briſach. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une ſingulière anecdote dans cette ville de Lille ; c'eſt que, tandis qu'elle fut aſſiégée par le duc de *Marlborough*, on y joua la comédie tous les jours,

et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs.
Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaisir et pour la guerre. 1743.

Titus prie toujours votre Majesté pour ce pauvre *Courtils* qui est à Spandau sans nez.

Je suis pour jamais aux pieds de votre humanité, &c.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de décembre.

LA peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, ses envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé son ame au diable,
Est ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Passera sur l'esquif fameux
Pour aller dans cet hémisphère
Inventé par les songe-creux,
Les restes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marsyas.

1743. Oui, la peau de *Zisca*, ou pour mieux dire le tambour de *Zisca*, eſt une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez arrivé en bonne ſanté à Lille ; je craignais toujours les chutes de carroſſe.

Vous voilà plus enthouſiaſmé que jamais de quinze cents galeux de français qui ſe ſont placés ſur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de ſortir. Il faut que vous ſoyez bien pauvres en grands événemens, puiſque vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trève de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ſerez à la Haye, de fameux miniſtres lorſque *Carteret* y paſſera, et des héros lorſque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à ſon île.

Federicus Voltarium ſalutat.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier.

SIRE,

Je reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête; une ancienne lettre de votre Majesté, datée du 1744. 29 de novembre; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique;* et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Frédéric*, qui commencent ainsi :

Quitterez-vous bien urement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie?

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possession; j'ai baisé tous les portraits; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

1744. J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la miniature de son Altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées ?
Par qui les Muses appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon ?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon ?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon ?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées ?
C'est mon prince ou c'est Apollon.

Au doux son de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom. (1)
Il nous dit de sa voix pesante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur ;
Auprès de moi que peut-il être ?
Il n'est que roi, je suis son maître ;
Car des rois je suis précepteur.

Oui, tu l'es ; autrefois Achille
Soumit son enfance docile

(1) Il est probablement ici question de *Boyer*.

A ce singulier animal 1744.
Moitié sage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'est dommage ;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas son ouvrage ;
Une des moitiés a manqué.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Du 7 avril.

. . . .
. . . .

ENFIN, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inspirait !

Votre Mérope m'a été rendue, et j'ai fait la commission de l'auteur en distribuant son livre. Je ne m'étonne point du succès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la sagesse, la conduite, la vraisemblance, et l'intérêt, supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, et Brutus de plus beaux vers.

Ma sœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en partie; un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié

(1) Voyez la petite pièce de vers : *Souvent un air de vérité*, &c. et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal, par les vers infâmes que les vils détracteurs de M. de *Voltaire* ont osé supposer.

1744. pour elle a été obligé de céder. Elle va dans un pays où ſes talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, ſi vous le voyez, que ce n'eſt pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il eſt à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris eſt comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé ;* mais j'eſpère que *Rothembourg* échappera à la métamorphoſe.

Adieu, admirable hiſtorien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, inviſible et triſte priſonnière de *Circé ;* adieu à l'amant de la cuiſinière de *Valory*, de madame *du Châtelet* et de ma ſœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et ſur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amuſemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maiſon que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE LXXXVIII. (*)

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

1746. Le marquis de *Paulmy* ſera reçu comme le fils d'un miniſtre français que j'eſtime, et comme un nourriſſon du Parnaſſe accrédité par *Apollon* même. Je ſuis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années ſuivantes.

conduise pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade ; un homme de tout pays , citoyen de tous les lieux , et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris , la France , et l'Europe entière. 1746.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agrémens dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore , je vous laisserai faire. Confessez-vous , faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles , recevez à la fois les sept sacremens , si vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre soi-disante agonie je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes , vous autres Français , vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres , et vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas , si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes !

Les anecdotes sur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaisir , quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44 , et que vous missiez la dernière main au Siècle de *Louis le grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou

1746. dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'eſt en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'eſt aux hommes à faire de grandes choſes, et à la poſtérité impartiale à prononcer ſur eux et ſur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des poliſſons. Un *Hercule* enchaîné et retenu par trop d'entraves, doit perdre ſa force et devenir plus flaſque que le lâche *Pâris*.

Il ſemble que le dauphin ne ſe marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes ſuffrages à ceux de Verſailles.

Maupertuis ſe remet de ſa maladie. Toute la ville s'intéreſſe à ſon ſort; c'eſt notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aie faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconſtant, un ingrat, un perfide, un . . . que ne vous dirais-je pas, ſi je ne feſais grâce à vous et à tous les Français en faveur de *Louis XV*.

Adieu; les vêpres de la comédie ſonnent. *Barbarin*, *Cochois*, *Hauteville* m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'eſt pourquoi je ne ſaurais refuſer mon eſtime à l'auteur de la Henriade.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 24 de janvier.

SIRE,

JE reçois enfin le paquet du 24 novembre; un maudit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boîte envoyée de Paris à madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et ensuite l'avait laissé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici. 1747.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se fesait attendre.

On revient toujours à ses goûts ; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Ou pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poësie.

1747. Vous donnez ſur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondiſſez la métaphyſique, vous écrivez les mémoires d'un ſiècle dont vous êtes le premier homme ; enfin vous faites des vers, et aſſurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laiſſe là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas;* mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le préſident de votre académie ; ils ſont très-jolis. Le *du Gué-Trouin* demi-homme et demi-marſouin eſt bien plaiſant ; mais l'*épître ſur la vanité de la gloire et de l'intérêt* me charme encore davantage.

Le portrait de l'inſulaire

Qui de ſon cabinet penſe agiter la terre,
De ſes propres ſujets habile ſéducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, &c.

eſt un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme ſont fort bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers ſont la fidelle hiſtoire :
On peut fronder les vanités
Quand on eſt au ſein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'*ode ſur la guerre* eſt de quelque pauvre citoyen, bon poëte, laſſé de payer

(*) La paix de Dreſde, du 25 décembre 1746.

le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager ſa terre ; point du tout ; elle eſt du roi qui a commencé la noiſe, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles. 1747.

Sire, votre Majeſté fait de beaux vers, mais elle ſe moque du monde. Toutefois qui ſait ſi vous ne penſez pas tout cela quand vous écrivez ? Il ſe peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont ſigné les ordres pour aſſembler des armées. On eſt animé aujourd'hui par les paſſions des héros ; demain on penſera en philoſophe. Tout cela s'accorde à merveille, ſelon que les roues de la machine penſante ſont montées ; et je vous aſſure que votre perſonne m'eſt la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, ſur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y penſe, plus je reviens à l'avis de votre Majeſté. J'avais grande envie que nous fuſſions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raiſon me convainquent que nous ſommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine eſt faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'*épître à Hermotime*.

Le vainqueur de l'Aſie, en ſubjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits,
Eſtimait Ariſtote et méditait ſon livre.
Heureux ſi ſa raiſon plus docile à le ſuivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obſcurci ſes vertus !

1747. *Mais ce même Alexandre apaiſant ſa furie,*
En faveur de Pindare épargna ſa patrie.

Perſonne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté et d'élégance. Votre Majeſté a déjà peut-être lu *Catilina;* elle verra ſi nos académiciens écrivent auſſi-bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode ſur votre académie vous daignez employer dans les chutes des ſtrophes les trois petits vers de trois pieds; c'eſt une meſure dont je croyais m'être ſeul ſervi. Vous la conſacrez en l'embelliſſant. Je ne connais guère de meſure plus harmonieuſe; il y a peu d'oreilles qui ſentent ces délicateſſes; votre géomètre borgne (1) dont votre Majeſté parle, n'en ſait rien. Nous ſommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaiſſons; le reſte eſt profane. Il faudrait que tous les adeptes fuſſent à votre cour.

LETTRE XC.

DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne ſe donne pas non plus la peine de travailler avec ſoin une tragédie pour la laiſſer vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine; avouez donc

(1) Ce géomètre borgne eſt *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre ſiècle; il eſt très-vrai qu'il ne ſe connaiſſait pas en vers français.

que cette pièce a été compoſée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'eſt une galanterie que vous me faites et que votre diſcrétion ou votre modeſtie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîmens à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injuſtice extrême de la part du public ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez. 1747.

Voilà donc votre goût décidé pour l'hiſtoire : ſuivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère ; je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité en tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe ; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des événemens et ſur les différens effets qu'une même choſe produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez ſont ſans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de cent minuties, et vous avez raiſon ſur ce ſujet ; cependant il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart

1747. du temps. Si on lifait une defcription de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimenfion de toutes les maifons de cette ville immenfe, et où il n'omît pas jufqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ; mais on ne dirait pas pour cela que Paris eft une ville ennuyeufe. Je fuis du fentiment que de grands faits de guerre écrits avec concifion et vérité, qui dévelopent les raifons qu'un chef d'armée a eues en fe décidant, et qui expofent pour ainfi dire l'ame de fes opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent fervir d'inftruction à tous ceux qui font profeffion des armes. Ce font des leçons qu'un anatomifte fait à des fculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les mufcles du corps humain fe remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et fauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas ?

Si vous continuez à écrire fur ces dernières guerres ce fera à moi à vous céder ce champ de bataille ; auffi-bien mon ouvrage n'eft-il pas fait pour le public. J'ai penfé très-férieufement trépaffer ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais defcendu là-bas, j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile*, jufqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'élyfée qu'entre ces deux meffieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiofité fur l'infini et fur les principes des chofes n'eft pas affez grande pour me faire hâter le grand voyage.

Vous

Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ; 1747.

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies et des fats ; c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation ; il doit être à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens, et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et les seuls qui méritent votre confiance ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu ; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain !

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

1747.

Les fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
Atropos vint avec le Temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée !
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte et votre épée;
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par ſa lyre,
Et qu'Alcide par ſa valeur,
La bravèrent dans ſon empire.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit

Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide ; 1747.
Doublement elle vous craignit,
Et jetant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis :
Vous régnez ſur des cœurs ſoumis,
L'un à Berlin, l'autre à Verſailles.
Tous deux un jour... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire
Qnand on parle aux rois trop long-temps ;
Comparer deux héros vivans
N'eſt pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je ſerais bien loin de plaiſanter, ſi votre lettre, en me raſſurant, ne m'avait inſpiré de la gaieté. La Renommée qui a toujours ſes cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majeſté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'eſpérance. Cette mauvaiſe nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaiſir, ſi vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut conſterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique ſur un peuple ſenſible ;

vous auriez ſenti toute la douceur d'être chéri d'une
1747. nation qui, avec tous ſes défauts, eſt peut-être dans l'univers la ſeule diſpenſatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais ; les Italiens ne ſont rien ; les Eſpagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain ; les monades de *Leibnitz* en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliſeraient aucun grand homme. Vous ſavez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie ; mais j'oſe aſſurer qu'elle eſt la ſeule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne ſont pas nés dans ſon ſein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui m'apprit que votre Majeſté ſe portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je ſerais tenté de croire que les pilules de *Sthal* doivent faire du bien au roi de Pruſſe ; elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont preſque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros ?

LETTRE XCII.

DU ROI.

24 avril.

VOUS rendez la Mort ſi galante,
Et le Tartare ſi charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon eſprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment ;

Mais, de cette demeure ſombre
Où Proſerpine avec Pluton
Gouverne le funeſte nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.

J'ignore ſi dans ce canton
Les beaux eſprits ont le bon ton;
Et le voyage eſt de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'eſt pas trop ſûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puiſe le ſyſtême où ſe fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, ſaintement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfère à cette morale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité

1747.

Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triſte et folle
Des Mallebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon et le bon ſens
Subtilement des bancs s'envole ;
Attendant un Roland nouveau
Qui, par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans faibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts ;
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeuneſſe ;
Mon front ſillonné par ſes doigts
M'apprend, hélas ! que la vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes lois.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie ;
Adieu, pétillante ſaillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon ;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.

1747.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raiſon.
Ma muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon Dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette ſéduiſante carrière;
Mais tant que je vous y verraï,
Aſſis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eſt en vérité rien au-deſſus de vos vers. J'en ai vu que vous adreſſez à *Algarotti* qui ſont charmans, mais ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres.

La Sémiramis m'eſt parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces ſuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne ſais cependant ſi les ſpectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitième ſiècle ſe prête à ce merveilleux lorſqu'il eſt en récit, et c'eſt un peu haſarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* faſſe des proſélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle ſur le théâtre.

Je haſarde peut-être trop de vous expoſer mes doutes ſur une choſe dont je ne ſuis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeſte, quelque alliance,

1747. ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raiſonner plus à mon aiſe, et bavarder politique ; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes.

Je me ſuis à préſent enfoncé dans l'hiſtoire ; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de ſavoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à préſent ; je vous conſerve toujours mon eſtime, et je ſuis toujours dans les diſpoſitions de vous recevoir ici avec empreſſement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame *du Châtelet*, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de novembre.

En vain veux-je vous arrêter ;
Partez donc, indiſcrète Muſe,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuſe,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuſe.

Quels ſont vos étranges exploits? 1748.
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y ſais que faire.
Puiſqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme et complet
De mille rimes inſenſées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penſées;
Mais ſur-tout gardez le ſecret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muſe ou à mon eſprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire*, leur diſais-je, eſt malheureux; un libraire avide de ſes ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour ſa caſſette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous; mais ſentant que cette réflexion n'eſt qu'un effet de l'amour propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre caſſette, ſerviraient mieux dans la tabagie du roi *Staniſlas*. Qu'on les brûle! c'eſt la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Staniſlas*,

1748. je trouve qu'il mène une vie fort heureuſe ; on dit qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme ordinaire de la chambre de *Louis XV*, c'eſt-à-dire qu'il ne peut ſe paſſer de vous deux. Cela eſt raiſonnable, cela eſt bien. Le ſort des hommes eſt bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaiſirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de DIEU, je verſifie. Paſſons à des ſujets plus graves. Savez-vous bien que je me ſuis mis en colère contre vous, et cela tout de bon? Comment pourrait-on ne point ſe fâcher? car

Du plus bel eſprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tyſiphone
Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un eſprit ſublime et profond.
D'où vient donc ce ſilence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais ange,
Vous a tranſporté chez Pluton,

Dans ce manoir funeste et sombre 1748.
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais ne sortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

Cependant un bruit court en ville.
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire est à Lunéville;
Mais quels contes ne fait-on pas?
Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, sont vos galans;
L'un roi sans peuple, et sans couronne,
L'autre si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troisième;
Mais la décence et le bon sens
M'ont empêché depuis long-temps
D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de *Télamon*, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, et que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'histoire de *Louis le grand :* et ayant eu l'honneur de donner à la France un *Virgile*, ajoutez-y la gloire de lui donner un *Arioste*.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à

1748. Paris, vous feriez tout auffi-bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame *du Châtelet* eft une femme à compofition, je lui propofe de lui emprunter fon *Voltaire* à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel efprit ; mais qu'elle fe détermine vîte. Si elle foufcrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne refte plus qu'un œil à notre homme ; et une courbe nouvelle qu'il calcule à préfent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi favoir fa réponfe, et recevez en même temps de bonne part les profondes falutations que ma mufe fait à votre puiffant génie. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

De Potfdam, le 13 février.

1749. JE reçois avec plaifir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru affez ridicule. Il me femble que c'eft *Therfite* qui veut faire affaut de valeur contre *Achille*. J'efpérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en ufiez autrefois lorfque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre *Keyferling* que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtifan ne fait donner que des

louanges ; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poëtique ſe fût offenſée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un allemand faſſe de bons vers français. 1749.

La critique douce et civile
Pour un auteur eſt un grand bien ;
Dans ſon amour propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,
Diſtingue la correction
De la ſatire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe ? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſes et de tours trop poëtiques ?

J'aime beaucoup la philoſophie et les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique : la première quoique ſublime n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais ; qu'il gouverne

1749. le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abymes; et je me perſuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie; et ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſais haſarder mon ſentiment ſur cette matière, il me ſemble que ce ſont nos paſſions et les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangère qui m'y force: toutefois lui devrais-je ſavoir mauvais gré de ne pas mieux m'inſpirer.

Ne vous étonnez point de mon *ode ſur la guerre;* ce ſont, je vous aſſure, mes ſentimens. Diſtinguez l'homme d'état du philoſophe, et ſachez qu'on peut faire la guerre par raiſon, qu'on peut être politique par devoir et philoſophe par inclination. Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix: de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres et de princes, mauvais.

Si tout était bien aſſorti
Sur ce ridicule hémiſphère,
L'ouvrier, quittant ſon outil,
Serait amiral ou corſaire;

Le roi peut-être charbonnier; 1749.
Le général un maltotier;
Le berger maître de la terre;
L'auteur un grand foudre de guerre;
Mais raſſurons-nous là-deſſus,
Chacun conſervera ſa place;
Le monde va par ſes vieux us;
Et juſqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je penſe de la tragédie de *Crébillon.* J'admire l'auteur de Rhadamiſte, d'Electre et de Sémiramis, qui ſont de toute beauté ; et le Catilina de *Crébillon* me paraît l'Attila de *Corneille*, avec cette différence, que le moderne eſt bien au-deſſus de ſon prédéceſſeur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'hiſtoire romaine, dont les moindres circonſtances ſont connues. De tout ſon ſujet, *Crébillon* ne conſerve que le caractère de *Catilina. Cicéron*, *Caton*, la république romaine et le fond de la pièce, tout eſt ſi fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même *Crébillon* a manqué d'intéreſſer ſes auditeurs. *Catilina* y eſt un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine un aſſemblage de fripons pour leſquels on eſt indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les ſupports de ſa liberté auſſi généreux que ſages et vertueux ; alors le parterre ſerait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec *Cicéron* ſur les entrepriſes audacieuſes de *Catilina.* De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la

1749. conjuration ſoit clairement développé ; on ignore quel était le véritable deſſein de *Catilina;* et il me ſemble que ſa conduite eſt celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque ſcène ; il ſemble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à *Catilina :* on peut retrancher de la pièce, ſans y rien changer, *Lentulus* et les ambaſſadeurs gaulois qui ne ſont que des perſonnages inutiles, pas même épiſodiques. Le quatrième acte eſt le plus mauvais de tous ; ce n'eſt qu'un perſifflage ; et dans le cinquième acte, *Catilina* vient ſe tuer dans le temple, parce que l'auteur avait beſoin d'une cataſtrophe. Il n'y a aucune raiſon valable qui l'amène là ; il ſemble qu'il devait ſortir de Rome comme fit effectivement le vrai *Catilina.*

Ce n'eſt que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui ſoutiennent cette pièce ſur le théâtre français. Par exemple, lorſque *Catilina* eſt amoureux, c'eſt comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton ?*

Timide, ſoupçonneux et prodigue de plaintes, *&c.*

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée et que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été ; ſi cela ſe peut,

peut, et que vous fassiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont *Valory* est le héros ; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux séditieux que sa pudeur sut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux et sans jambes, si vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne sais quoi qui vous fait penser et qui vous inspire de si belles choses, soit du voyage, cela me suffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de *Louis XV*, mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage seul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que *Voltaire* et *Montesquieu* qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les Muses, à qui sera-t-il désormais permis d'écrire ? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on soutenir la lecture ?

1749.

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, qui punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la postérité en seront les dupes. Malgré la vétusté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome : les cris d'*Eschine* n'obscurcissent point la gloire de *Démosthènes* ; et quoi qu'en dise *Lucain*, *César* passe

1749. et paſſera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous ſerez diviniſé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéoſe en poche, et d'être eſtimé de toutes les perſonnes qui ſont au-deſſus de l'envie et des préjugés, au nombre deſquelles je vous prie de me compter.

LETTRE XCV.

DU ROI.

De Potſdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules ſoient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'*Arget* de vous envoyer de ces pilules qui ont une ſi grande réputation en France, et que le défunt *Sthal* feſait faire par ſon cocher : il n'y a ici que les femmes groſſes qui s'en ſervent. Vous êtes en vérité bien ſingulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'eſprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en ſont pas moins des aſſaſſins!

Vous n'avez plus qu'un pas à faire, 1749.
Et je vois mon dévot Voltaire
Nafiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé ; que ce soit les pilules, le séné ou les clystères qui vous rétablissent, peu importe : les moyens sont indifférens, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre ; car il ne sera plus possible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invisible à présent.

Malgré la sorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'esprit
Que l'homme n'est qu'une matière
Qui naît, végette et se détruit :
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts ;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement : c'est mon délassement que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choses dans mes épîtres, et point de ce paralogisme vain, de cette crême fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres, *Virgiles* et *Horaces* français, qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux,

1749. cette variété de tours, de paſſer naturellement du ſtyle ſérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon ſens.

Nous autres étrangers qui ne renonçons pas pour notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuſes de la poëſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux *Palinure*. Les Muſes demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt; ma muſe ſe refroidit, et mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les priſons de la baſtille comme ſur des paillaſſes en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'eſt un ananas qui porte dans des ſerres, et qui périt en plein air.

Adieu; paſſez par tous les remèdes que vous voudrez, mais ſur-tout ne trompez pas mes eſpérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre uſage, et des vers en votre honneur.

LETTRE XCVI.

DU ROI.

Avril.

DANS votre proſe délicate
Vous avancez très-poliment 1749.
Que je ne ſuis qu'un automate,
Un ſtoïque ſans ſentiment;
Mes larmes coulent pour Electre,
Je ſuis ſenſible à l'amitié,
Mais le plus héroïque ſpectre
Ne m'inſpire que la pitié.

Votre cardinal *Quirini* eſt bien digne du temps des ſpectres et des ſortiléges : vous connaiſſez votre monde ; et c'était bien s'adreſſer, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre ſe trouvait obligé en conſcience de trembler devant l'ombre de *Ninus ;* je vous réponds que le bibliothécaire de ſa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne ſuis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un ſentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je penſe de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en eſt pas moins l'ombre de *Ninus :* c'eſt cette ombre qui inſpire des remords dévorans à ſa veuve parricide ; c'eſt l'ombre qui permet galamment à ſa veuve de convoler en ſecondes noces. L'ombre

1749. fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils ; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine , et atterrer la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du poignard dont *Ninias* assassine sa mère. Il est si vrai que défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie , que sans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie , je prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille , que la vérité parle par vos acteurs , que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. *Sémiramis* inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux *Assur* , mis en opposition avec le fier et généreux *Ninias* , forme un contraste admirable; on déteste le premier; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à *Ninias* , mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre *Azéma* qu'elle porte des paquets , et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe ; toute la pièce est versifiée avec force, les vers me paraissent de la plus belle harmonie , et dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter , parce que le spectre me paraîtrait risible , et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement , de pleurer à la tragédie et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût ſage et ſolide;
Par malheur il eſt ſuranné.

Vous dirai-je encore un mot ſur la tragédie ? Les grandes paſſions me plaiſent ſur le théâtre ; je ſens une ſatisfaction ſecrète lorſque l'auteur trouve moyen de remuer et de tranſporter mon ame par la force de ſon éloquence ; mais ma délicateſſe ſouffre lorſque les paſſions héroïques ſortent de la vraiſemblance. Les machines ſont trop outrées dans un ſpectacle ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le ſublime outré donne dans l'extravagance ; *Charles XII* a été le ſeul homme de tout ce ſiècle qui eut ce caractère théâtral ; mais pour le bonheur du genre humain les *Charles XII* ſont rares. Il y a une Mariamne de *Triſtan* qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.....

Ce n'eſt pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'eſt le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaiſe, il faut que les perſonnages ne montrent les paſſions que telles qu'elles ſont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

1749. Pardon, mon cher *Voltaire*, de cette discussion; je vous parle comme fesait la servante de *Molière;* je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui est digne de vous; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencontrés, sans le savoir, dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance; et je composai ce petit ouvrage où le cœur eut plus de part que l'esprit; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le mien est en vers, et celui du poëte en prose. *Racine* n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que *Pradon.* J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes:

O Dieux qui douez les poëtes
De tant de sublimes faveurs,
Ah! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-souci; et si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'AURAI l'honneur d'être purgé 1749.
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.

Grand Prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poësie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée ;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

1749.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais ſot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majeſté à Neiſs ou à Glogau, feſant quelques bonnes épigrammes contre les Ruſſes. Je vous ſupplie, Sire, d'en faire auſſi contre le mois de mai qui mérite ſi peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai eſt l'emblème des réputations mal acquiſes. Si les pilules dont votre Majeſté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valory;* l'eſpèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu; c'eſt de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalouſie. Il y a plaiſir à vivre dans ces pays-là; l'on y a toujours chaud. Votre Majeſté ne manquerait pas de les viſiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtiſan très-aſſidu. Je vous parlerais de vers ou de proſe ſous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jetterais des fleurs ſur les tombeaux des *Keyſerling* et du ſucceſſeur de *la Croze* (1) que votre Majeſté avait ſi heureuſement

(1) Erudit célèbre.

arraché à l'Eglise pour l'attacher à votre personne; 1749.
et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre service ; car en vérité, Sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de *Frédéric le grand.*

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise ; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure et la rime se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté : je rends justice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poëtique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi-bien que je pense ; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes

1749. fautes précédentes ; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire : si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront quarrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées ; et pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poëtique dont vous pourrez faire la dissection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Néva, et point de lauriers : ne vous imaginez

point que j'aille là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-fouci, menant la vie d'un particulier philofophe. 1749.

Si vous aimez à préfent le bruit et l'éclat, je vous confeille de ne point venir ici; mais fi une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et rempliffez vos promeffes. Mandez-moi précifément le jour que vous partirez ; et fi la marquife *du Châtelet* eft une ufurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour fon poëte, fon bel efprit, fon . . . &c.

Adieu ; j'attends votre réponfe.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 10 de juin.

JAMAIS on n'a fait d'auffi jolis vers pour des pilules; ce n'eft point parce que j'y fuis loué: je connais en cela l'ufage des rois et des poëtes ; mais en fefant abftraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produifent d'auffi bons vers, je pourrais bien prendre une prife de féné pour voir ce qu'elle opérera fur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme fe trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme

1749. contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaiſe humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte, et ils ont penſé me tuer à force de ſudorifiques.

Ecoutez, j'ai la folie de vous voir ; ce ſera une trahiſon ſi vous ne voulez pas vous prêter à me faire paſſer cette fantaiſie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loiſir cette année, DIEU ſait ſi j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par leſquels vous apprendrez que ce climat n'eſt pas tout-à-fait ſans aménité.

On fait aller ſon corps comme l'on veut. Lorſque l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophtegmes dont je veux bien vous faire reſſouvenir.

Madame *du Châtelet* accouche dans le mois de ſeptembre ; vous n'êtes pas une ſage-femme, ainſi elle fera fort bien ſes couches ſans vous ; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaiſirs que l'on fait aux gens, ſans ſe faire tirer l'oreille, ſont de meilleure grâce et plus agréables que lorſqu'on ſe fait tant ſolliciter.

Si je vous gronde, c'eſt que c'eſt l'uſage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ferai pas la dupe, et je verrai bien ſi vous m'aimez ſérieuſement, ou ſi tout ce que vous me dites n'eſt qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

LETTRE C.

DU ROI.

A Sans-souci, le 15 de juillet.

DES lois de l'homicide Mars 1749.
Belliſle peut m'inſtruire en maître,
Mais du bon goût et des beaux arts
Il n'eſt que vous qui pouvez l'être;
Vous qui parlez comme les dieux
Leur ſublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre ſtyle
A la proſe de Cicéron
Des vers tels qu'en feſait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût et le département du Parnaſſe. Il faut que chacun faſſe ſon métier. Lorſque le maréchal de *Belliſle* vétillera ſur la pureté du langage, *Bruhl* donnera des leçons militaires et fera des commentaires ſur les campagnes du grand *Turenne*, et je composerai un traité ſur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaiſante dans ſes choix. Ces juges de la langue françaiſe vont abandonner

1749. *Vaugelas* pour le bréviaire ; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penser et le génie
En sont exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets ,
N'a qu'à savoir son catéchisme ,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous et Bellisle.

Vous êtes, mon cher *Voltaire*, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été , vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'*Apollon* , comme dieu de la médecine , vous ordonne de présider aux couches de madame *du Châtelet*. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence , et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites , et quelques petites pièces , afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. D'*Arget*, alors secrétaire de *Valory* , fut enlevé de nuit , par un

partisan

partifan autrichien, dans une chambre voifine de celle où couchait fon maître. La furprife de *Franquini* fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le fecrétaire au lieu de l'ambaffadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme, n'eft que fiction ; vous le verrez ici, car il n'eft pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de *Raphaël* et le pinceau de *Rubens*, j'effayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes ; mais avec les talens de *Calot* on ne fait que des charges et des caricatures. 1749.

J'ai vu ici le héros de la France, ce faxon, ce *Turenne* du fiècle de *Louis XV;* je me fuis inftruit par fes difcours, non pas dans la langue françaife, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le profeffeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos fpectacles ; il m'a dit à cette occafion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de fuccès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraiffait de vos ouvrages dont j'ignorais jufqu'au nom. Autrefois je les voyais en manufcrit, à préfent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une feconde édition.

Je vous facrifie tous mes griefs, fi vous venez ici ; finon, craignez l'épigramme : le hafard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il foit, eft un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pouffer.

FÉDÉRIC.

LETTRE CI.

DU ROI.

A Sans-souci, le 15 d'auguste.

1749. Si mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette épître s'écria dans une espèce d'enthousiasme : *Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même sort ; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine santé.*

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux ; vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poësie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et posséder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface ; je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et sur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me

(1) Voyez le *Commentaire historique*, page 149, Mél. littér. tome II.

ſervir de *Quintilien*. *Lucine* eſt bien oiſeuſe, à mon gré ; je voudrais que madame *du Châtelet* ſe dépêchât, et vous auſſi. Vous penſez ne faire qu'un ſaut du baptême de Cirey à la meſſe de notre nouvelle égliſe. La charité eſt éteinte dans le cœur des chrétiens ; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette égliſe ; et à moins que de vouloir entendre la meſſe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire. 1749.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous ſerez ſur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je ſais bien que *Pégaſe* vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité : je vous la ſouhaite le plus tard poſſible, en vous aſſurant que vous ne ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 auguſte.

J'AI reçu vos vers très-plaiſans
Sur notre triſte académie.
Nos quarante ſont fort ſavans,
Des mots ils ſentent l'énergie,
Et de proſe et de poëſie
Ils donnent des prix tous les ans ;
Ils font ſur-tout des complimens ;
Mais aucun n'a votre génie.

1749. Votre Majeſté penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-ſouvent le voyage de Berlin, tandis que vous penſiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous diſe que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne ſe dit guère aux rois ; mais j'ai commencé ſur ce pied-là avec votre Majeſté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique ſur M. de *Valory*.

Mais un miniſtre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et ſa bedaine et ſa preſtance,
Le courage du Pruſſien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien ;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre Majeſté, en me parlant des maréchaux de *Belliſle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun faſſe ſon métier : vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de légiſlateur, et, ce qui pis eſt, le mien qu'aſſurément vous faites le plus

agréablement du monde. Vous m'avez remis ſur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit eſſai d'une nouvelle tragédie de Catilina : en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vîte. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une ſi épouvantable diligence ; mais j'étais ici ſans mes livres. Je me ſouvenais de ce que votre Majeſté m'avait écrit ſur le Catilina de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raiſon, que l'hiſtoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant, et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me ſuis ſouvenu de vos critiques très-juſtes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau ſi peu reſſemblant de la république romaine. J'ai voulu eſquiſſer la peinture que vous déſiriez ; c'eſt vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'eſt le ſeul que je puiſſe actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majeſté ; les autres ſont encore barbouillés. Voyez ſi j'ai réhabilité *Cicéron*, et ſi j'ai attrapé la reſſemblance de *Céſar*. 1749.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
Céſar, je le prévois, aura la préférence ;
Quelque juſte qu'on ſoit, c'eſt notre reſſemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que ſon maître

1749. épouſe, ne valait pas trop la peine de vous être préſentée. Mais, ſi votre Majeſté l'ordonne, je la ferai tranſcrire pour elle. Je ſuis actuellement avec le ſénat romain, et je tâche de mériter le ſuffrage de *Frédéric le grand*,

De qui je ſuis avec ardeur
Le très-proſterné ſerviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais ſon flatteur.

VOLTAIRE.

LETTRE CIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de ſeptembre.

Je reçois votre Catilina dont il m'eſt impoſſible de deviner la ſuite. Il n'eſt pas plus poſſible de juger d'une tragédie par un ſeul acte, que d'un tableau par une ſeule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je penſe du deſſein, de la conduite, de la vraiſemblance, du pathétique et des paſſions. Il ne me convient pas d'expoſer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue françaiſe, ſur la partie de l'élocution ; ſi cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais ſi l'on peut dire :

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le ſens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran*

(1) Ce vers ne ſe trouve plus dans Rome ſauvée.

de ſa patrie , il faut finir ſon règne. Mais, ſelon la conſtruction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien les fineſſes de la langue, nous comprenons que c'eſt *par la parole qu'il faut finir ſon règne.* 1749.

Je ſuis bien oſé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque ſcrupule ſur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaiſir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de Céſar, &c. &c.

Votre lettre eſt charmante ; il n'y a que vous qui puiſſiez en écrire de pareilles. Il ſemble que la France ſoit condamnée d'enterrer avec vous dix perſonnes d'eſprit que différens ſiècles lui avaient fait naître.

Puiſque madame *du Châtelet* fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par diſtraction. Dites-lui donc qu'elle ſe dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je ſens l'extrême beſoin que j'ai de vous, et le grand ſecours dont vous pouvez m'être. La paſſion de l'étude me durera toute ma vie. Je penſe ſur cela comme *Cicéron*, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes ſortes de connaiſſances ; celle de la langue françaiſe, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent ; mais je n'ai point de puriſte aſſez ſévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que oui, car vous n'êtes point un fauſſaire ; et ſi l'on vous accuſait d'être indiſcret, je dirais que cela

1749. peut être ; de vous laisser voler, j'y acquiescerais ; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Féderic, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire, &c. &c.*

LETTRE CIV.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

D'OLIVET me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste et de parler de ce que je n'entends pas ; mon silence me préservera des foudres des d'*Olivets* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages : si vous laissez voler les vôtres, que serait-ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation ; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement ; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le misanthrope : *Si j'en fesais d'aussi méchans, je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avions à Berlin un ambaſſadeur ruſſe qui depuis vingt ans étudiait la philoſophie ſans y avoir compris grand'choſe. Le comte de *Keyſerling*, dont je parle, et qui a ſoixante ans bien comptés, partit de Berlin avec ſon gros profeſſeur. Il eſt à Dreſde à préſent, il étudie toujours, et il eſpère d'être un écolier paſſable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point ſa patience, et je ne ſonge pas à vivre auſſi long-temps. Quiconque n'eſt pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de ſa vie. Je n'ai point aſſez de préſomption pour me flatter du contraire, ni je ne ſuis aſſez aveugle pour ne me pas rendre juſtice. 1749.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par généroſité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudiſſemens. Je veux *imiter de Conrard le ſilence prudent*; mais cela ne me rendra point inſenſible aux beautés de la poëſie. J'eſtimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impoſſibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracaſſeries ſur les *on dit*. *On dit* eſt la gazette des ſots. Perſonne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne ſais dans quel livre d'*Argens* bavarde ſur *Euripide* : qui vous dit que c'eſt vous? S'il avait voulu vous déſigner, n'aurait-il pas choiſi *Virgile* plutôt qu'*Euripide*? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; et dans le paſſage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monſtres pour les combattre. Féraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point : ou ſi vous aimez les tracaſſeries, ne m'y mêlez

1749. jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'efpérance qu'il me refte de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excufes ; une imagination auffi vive que la vôtre eft intariffable. Tantôt ce fera une tragédie dont vous voudrez voir le fuccès, tantôt des arrangemens domeftiques ; ou bien le roi *Staniflas*, ou des nouveaux *on dit.* Enfin je fuis plus incrédule fur ce voyage que fur l'arrivée du Meffie que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie* .... ferait-elle de vous ? Voici le premier vers :

Un fommeil éternel a donc fermé ces yeux, &c.

Mandez-le moi, je vous prie ; j'ai quelques doutes là-deffus ; vous feul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai tout ingrat et abfent que vous êtes, parce que je ne faurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de *Roland*, et les héroïques fottifes de *Coriolan.* Je vous fouhaite tranquillité, joie et longue vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CV.

DU ROI.

Avril.

QUOI! vous envoyez vos écrits 1750.
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris,
Qui ſur un ton cauſtique et ſombre
Oſe juger vos beaux eſprits!
Ce trait déſarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui ſavait aimer ſes amis,
Et qui ſur-tout ſavait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'inſtruire des choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercîmens de votre nouvelle édition. Comme je ſavais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des choſes. Je

1750. ſuis curieux de voir Oreſte ; comment vous aurez remplacé *Palamède*, et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie ; ſi vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je ſuis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiſſemens ; mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. *Pierre I* ſe mêlait de pharmacie et de médecine ; il donnait des remèdes à ſes courtiſans malades ; et lorſqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de ſa préſence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près ſemblable ; des raiſons d'Etat m'obligèrent à les expoſer à des dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes ſimples et véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Pruſſe au mois de juin ; mais, du premier de juillet juſqu'au mois de ſeptembre, je pourrai diſpoſer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'inſtruire, et par vos ſoins apprendre
Le chemin du ſacré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,

Du feu que votre eſprit recèle
Daignez à ma froide raiſon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

1750.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'*Aiguillon* a raiſon? Si la ducheſſe produit le Teſtament politique du cardinal de *Richelieu* en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le ſont ni tous les momens ni en toute choſe. Un miniſtre raſſemblera toutes ſes forces, il emploiera toute la ſagacité de ſon eſprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le cardinal de *Richelieu* rabaiſſant les grands du royaume, établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoutenant la gloire des Français contre des ennemis puiſſans et étrangers, étouffant des guerres inteſtines, détruiſant le parti des calviniſtes, et feſant élever une digue à travers la mer pour aſſiéger la Rochelle; ſi je me repréſente cette ame ferme occupée des plus grands projets, et capable des réſolutions les plus hardies: le Teſtament politique me paraît trop puéril pour être ſon ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées ſur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il penſait, pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus poſitivement; à préſent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de faibleſſes,

1750. Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé ;
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce soleil dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant ;
L'esprit le plus profond s'éclipse ;
Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Je ne souhaite pour la nouvelle année que de la santé et de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-souci, et je lui en dirai davantage.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 d'avril.

J'ESPERAIS qu'au premier signal
Les Grâces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie ;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et dans ce séjour martial
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie !

Il eſt enfin venu ce d'*Arnaud* qui s'eſt tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi ſert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, ſi vous m'empêchez de profiter de cet avantage? 1750.

Depuis deux mille ans nous liſons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne converſons.
Qui pourrait les voir face à face
S'inſtruirait bien par leurs leçons!

Oui, la mort ainſi que l'abſence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France
Eſt pour nous, ſes contemporains,
Qui vivons loin de ſa préſence,
Auſſi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles feront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens univerſels.
Pour moi j'oſe un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe trouve Oreſte, une lettre ſur les menſonges, &c. et une autre au maréchal de *Schullembourg*. Vous m'avez

1750. placé tout au milieu d'une lettre où je ſuis ſurpris de me trouver. Vous ſavez relever les petites choſes par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, ſi l'éloquence ne tranſporte pas des montagnes comme la foi, elle abaiſſe les hauteurs, elle relève les fonds, elle eſt maîtreſſe de la nature, et ſur-tout du cœur humain. La belle ſcience ! qu'heureux ſont ceux qui la poſsèdent, et ſur-tout qui la manient avec autant de ſupériorité que vous !

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages ; mais je dois vous avertir que ce ne ſont que des eſquiſſes. J'ai employé depuis, un temps conſidérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuſes, qui ſera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé ſa beſogne.

Vous me demandez mon poëme ; mais il ne peut point ſe montrer. D'*Arnaud* vous mandera ce qu'il contient.

J'oſais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et ſon paradis,
Et me gauſſer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écraſe les maudits ;
Mais de mes vers tant étourdis,

Dont

Dont je connais le ton cauſtique,
Je cache le recueil épique
A vos indiſcrets de Paris. 1750.

Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaiſans écrits,
Ferait condamner par ſes cris
Mes pauvres vers à la baſtille.
Je hais ces funeſtes lambris;
Ma Muſe, les Jeux et les Ris
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'eſt aſſez lorſqu'en ſa jeuneſſe
On a tâté de la priſon;
Mais dans l'âge de la ſageſſe,
Y retourner c'eſt déraiſon.

Ainſi, mon cher *Voltaire*, ſi vous voulez voir de mes ſottiſes, il faut venir ſur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philoſophe qui n'a d'autre paſſion que celle de l'étude, et qui ſait, par les difficultés qu'il trouve dans ſon travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réuſſiſſent auſſi ſupérieurement.

Il eſt ici une petite communauté qui érige des autels au dieu inviſible; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront ſurement quelques autels à *Baal*, ſi notre dieu ne ſe montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 20 mai.

1750. GRAND Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapſodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Féderic un ſeul coup d'œil
Me rendrait de la modeſtie.
Votre tribunal eſt l'écueil
Où notre vanité ſe briſe ;
L'œuvre que votre goût mépriſe
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'eſt plus juſte : votre accueil
Eſt ce qui nous immortaliſe.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'eſt une fort belle choſe ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez ſi bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majeſté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne ſais pas ſi d'*Arnaud* ſera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, et je ſerais fort en colère ſi ce petit fil eſt coupé avant que j'aie encore eu la conſolation de revoir le grand homme de ce ſiècle. Vos vers ſur le cardinal de

Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher ! —— 1750.

Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre Majesté verra dans la rapsodie ci-jointe mes raisons contre madame d'*Aiguillon*.

Jugez ce Testament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre *Valoriade* ? il y a une ode dans un recueil de votre académie ; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là !

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

1753. Ce que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable? On abuſe du nom de votre Majeſté pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous ai conſacrée. Quoi! on m'accuſe d'avoir avancé que *Kœnig* écrivait contre vos ouvrages! Ah, Sire, il en eſt auſſi incapable que moi. Votre Majeſté ſait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon que vos bontés ſeules pourraient me donner. Je vous ſerai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre; et ſi la malheureuſe aventure de *la Beaumelle* n'eſt pas vraie; ſi *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le ſecret de vos ſoupers, et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi; s'il n'a pas été par ſa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et je lui demanderai pardon devant votre Majeſté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, ſi la lettre de *la Beaumelle* eſt

(1) Voyez la lettre à M. *Kœnig*, 17 novembre 1752, volume III des Mélanges littéraires.

vraie, ſi les faits ſont conſtatés, ſi je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philoſophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous ſommes tous vos ſerviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adverſaire. Votre plume reſpectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur eſt encore à vous; vous ſavez que l'enthouſiaſme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majeſté de ne plus m'attacher à elle par des penſions, elle ſait bien que c'était uniquement préférer votre perſonne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous ſerai attaché que pour vous-même; et je vous jure encore entre les mains de ſon Alteſſe royale madame la margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire paſſer ma lettre, que je vous garderai juſqu'au tombeau les ſentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorſque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle. (1) 1753.

(1) Voyez la lettre du Roi, du 23 auguſte 1750, dans le *Commentaire hiſtorique*, &c. Mélanges littér. tome II, page 147.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

1757. NE vous effrayez pas d'une longue lettre, qui eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majeſté avec des bontés ſans nombre ; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleſſe m'a laiſſé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reſte. J'ignore encore dans ma retraite paiſible ſi votre Majeſté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubiſe*, et ſi elle s'eſt ſignalée par de nouveaux ſuccès. Je ſuis peu au fait de la ſituation préſente des affaires ; je vois ſeulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un eſprit bien ſupérieur au ſien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralzund ; mais il y a une choſe bien ſûre, c'eſt que vous aurez plus de réputation que lui dans la poſtérité, parce que vous avez remporté autant de victoires ſur des ennemis plus aguerris que les ſiens, et que vous avez fait à vos ſujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embelliſſant les villes. Je mets à part d'autres talens auſſi ſupérieurs que rares, qui auraient ſuffi à vous immortaliſer. Vos plus grands ennemis ne peuvent

vous ôter aucun de ces mérites; votre gloire eſt donc abſolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire eſt-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure. 1757.

Il s'agit à préſent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaiſir de dire à votre Majeſté combien elle eſt aimée dans le pays que j'habite, mais je ſais qu'en France elle a beaucoup de partiſans; je ſais très-poſitivement qu'il y a bien des gens qui déſirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités ſimples, ſans oſer me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi ſeulement de penſer que, ſi la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une reſſource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières et votre eſprit vous ménageraient cette reſſource; qu'il vous reſterait toujours aſſez d'Etats pour tenir un rang très-conſidérable dans l'Europe; que le grand électeur votre biſaïeul n'en a pas été moins reſpecté pour avoir cédé quelques-unes de ſes conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penſer ainſi en vous ſoumettant mes penſées. Les *Caton* et les *Othon*, dont votre Majeſté trouve la mort belle, n'avaient guère autre choſe à faire qu'à ſervir ou qu'à mourir; encore *Othon* n'était-il pas ſûr qu'on l'eût laiſſé vivre; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait ſouffrir. Nos mœurs et votre ſituation ſont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot votre vie eſt très-néceſſaire: vous ſentez combien elle eſt chère à une nombreuſe famille, et à tous ceux

1757. qui ont l'honneur de vous approcher. Vous ſavez que les affaires de l'Europe ne ſont jamais long-temps dans la même aſſiette, et que c'eſt un devoir pour un homme tel que vous de ſe réſerver aux événemens. J'oſe vous dire bien plus ; croyez-moi, ſi votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne ſerait pas approuvée ; vos partiſans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire ; et en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaiſir d'inſulter à votre nom ſi reſpectable.

Ne vous offenſez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureuſement nous ſommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités ſi funeſtes, et j'attends tout de votre courage et de votre eſprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce ſera une conſolation pour moi en quittant la vie de laiſſer ſur la terre un roi philoſophe.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

VOTRE épître d'Erfurth (1) eſt pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choſes dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous diſe ce que j'ai écrit à ſon Alteſſe royale votre digne ſœur, que cette épître fera verſer des larmes, ſi vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de diſcuter avec votre Majeſté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la ſaine partie du genre humain, que la philoſophie attache à votre gloire et à votre conſervation. 1757.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuſe que ce deſſein m'inſpire. Je vous conjure de ſoupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle eſt l'opinion des hommes, quel eſt l'eſprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philoſophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous

(1) Le teſtament du roi, avant la bataille de Rosback. Voyez le *Comment. hiſtorique*, &c.

(2) Voyez dans la Correſpondance générale, année 1757, les lettres de M. de *Voltaire* et de M. le duc de *Richelieu*.

1757. aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut se rendre justice: vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuse; on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc dans ce triste parti de l'amour propre, du désespoir. Ecoutez contre ces

ſentimens votre raiſon ſupérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous reſtera (quelque choſe qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens, dignités, amis. Un homme qui n'eſt que roi peut ſe croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philoſophe peut ſe paſſer d'Etats. Encore, ſans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en reſtera pas aſſez pour être toujours un ſouverain conſidérable. Si vous aimiez mieux mépriſer toute grandeur comme ont fait *Charles-Quint*, la reine *Chriſtine*, le roi *Caſimir*, et tant d'autres, vous ſoutiendriez ce perſonnage mieux qu'eux tous ; et ce ſerait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philoſophe ſi vous ne ſaviez pas vivre en homme privé ? ou ſi en demeurant ſouverain vous ne ſaviez pas ſupporter l'adverſité ?

1757.

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je ſuis bientôt dans ma ſoixante et cinquième année, je ſuis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le ſavez ; mais je mourrais heureux ſi je vous laiſſais ſur la terre mettant en pratique ce que vous avez ſi ſouvent écrit.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

VOTRE épître à d'*Argens* m'avait fait trembler ;
1757. celle dont votre Majesté m'honore, me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits.

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Ces sentimens sont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau

témoignage de la ſupériorité de votre ame doit faire ſouhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majeſté dans la ſituation où je vous vois ; mais permettez que je vous diſe tout ce que je penſe. 1757.

Premièrement, ſoyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de *Condé* à Sénef, vous avez agi dans tout le reſte en *Turenne*. *Grotius* diſait : Je puis ſouffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie enſemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers ; il vous reſte de grands Etats : l'hiver vient ; les choſes peuvent changer. Votre Majeſté ſait que plus d'un homme conſidérable penſent qu'il faut une balance, et que la politique contraire eſt une politique déteſtable ; ce ſont leurs propres paroles.

J'oſerai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compaſſion pour ſes peuples, fit la paix avec le czar ſans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage ; et votre raiſon ſupérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à repréſenter à votre Majeſté combien ſa vie eſt néceſſaire à ſa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philoſophes qu'elle peut éclairer et ſoutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à juſtifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque perſonnage que vous faſſiez, il ſera toujours grand.

1757. Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre ſort, que je n'en prenais dans Potſdam et dans Sans-ſouci. Cette retraite ſerait heureuſe, et ma vieilleſſe infirme ſerait conſolée, ſi je pouvais être aſſuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monſeigneur le prince de Pruſſe eſt très-malade; c'eſt un nouveau ſurcroît d'affliction, et une nouvelle raiſon de vous conſerver. C'eſt très-peu de choſe, j'en conviens, d'exiſter pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutiſſent; mais c'eſt à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'eſt être véritablement roi que de ſoutenir l'adverſité en grand homme.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Breſlau, le 16 de janvier.

1758. J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la proſe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux haſards qui m'ont ſecondé à la fin d'une campagne où tout ſemblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe ſe guériſſe bientôt, pour

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et pluſieurs autres qui manquent également.

que le triumvirat se détruise, et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent. 1758.

FÉDÉRIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme *Démosthènes* aux Athéniens : Eh bien ! si *Philippe* était mort, que serait-ce ? ô Athéniens! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe.*

O Autrichiens ! votre ambition, votre desir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire;

1758.

Chaque eſprit a ſon caractère :
Je conçois qu'on a du plaiſir
A ſavoir comme vous ſaiſir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet *Ariſtide* était un bon homme ; il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre Majeſté a encouru les cenſures de Rome en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'Egliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre Majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur

de

de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix : point du tout ; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates, des houſſards et autres barbares qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers. 1758.

Vos miniſtres auront ſans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiſeul*, M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un M. de *Saint-Germain*, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, et qui ſait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière et qui ne ſais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de *Choiſeul*.

Votre Majeſté m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là ! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre ? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de *Marc - Aurèle* et de *Julien* : reſſemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de *Choiſeul* dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre Majeſté mon reſpect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

1758. HEROS du Nord, je ſavais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortaliſent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce ſont des faveurs ſingulières.
Nos blanc-poudrés ſont convaincus
De tout ce que vous ſavez faire;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*
A préſent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Briſe la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce et Pétrone
Dans l'hiver ſont vos courtiſans ;
Vos beaux printemps ſont pour Bellone ;
Vous vous amuſez en tout temps.

Il n'y a rien de ſi plaiſant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757 ; cependant il me ſemble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breſlau, et que c'eſt en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel

arrêt du parlement de Paris ſur le bon ſens philoſophique de d'*Argens* (1), et ſur la loi naturelle, pourrait bien auſſi avoir ſa part dans l'hiſtoire des culs; mais c'eſt dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La beſogne de ces meſſieurs ne mérite guère qu'on en faſſe un autre uſage. On a traité à peu-près ainſi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philoſophie du bon ſens*. On dit que Paris eſt plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui reſſemble à la ſottiſe. Je ne veux pas, Sire, avoir celle d'abuſer plus long-temps des momens de votre Majeſté; je volerais les Autrichiens à qui vous les conſacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, et que ſon règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de maſſacres, c'eſt le règne du diable, et les philoſophes qui diſent que tout eſt bien ne connaiſſent guère leur monde. Tout ſera bien quand vous ſerez à Sans-ſouci, et que vous direz : 1758.

Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pouvons rire à l'aiſe et prendre du bon temps.

(1) La *Philoſophie du bon ſens*, ouvrage du marquis d'*Argens*, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de *Voltaire* ſur la Loi naturelle.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Le 6 d'octobre.

1758. Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la conftance et par un peu de courage, mais il y en a d'autres contre lefquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les difcours des philofophes ne font que des fecours vains et inutiles ; ce font de ceux-ci dont ma malheureufe étoile m'accable dans les momens les plus embarraffans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne confiftent que dans des coliques hémorrhoïdales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me ferais volontiers dévoué à la mort que ces fortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour fauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (*). N'en perdez jamais la mémoire, et raffemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à fon honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre juftice; et fans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous fouhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai.

FÉDÉRIC.

(1) La margrave de *Bareith*.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la mort de son Altesse royale madame la margrave de Bareith.

Décembre.

OMBRE illustre, ombre chère, ame héroïque et pure,
Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer, 1758.
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la sépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en sage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme sans préjugés, sans vice et sans mollesse,
Tu bannis loin de toi la Superstition,
Fille de l'Imposture et de l'Ambition,
Qui tyrannise la Faiblesse.

Les Langueurs, les Tourmens, ministres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas sans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

1758. Hélas ! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter !
Quel bonheur t'aurait dû la France !

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue ;
Le philoſophe, le héros
Ne ſerait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants :
Ah ! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre Majeſté, puiſqu'elle l'ordonne. Je ſuis vieux ; elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui ſera toujours à vous et à l'adorable ſœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me ſouvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princeſſe avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ſes lettres (vous le ſavez ſans doute) avaient paſſé par moi. Le miniſtre (*) qui penſait abſolument

(1) Le cardinal de *Tencin*. L'abbé de *Bernis* l'obligea de ſigner une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuſe de 1763. Voyez le *Commentaire hiſtoriq.* Mélanges littér. tome II, page 185.

comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en eſt mort de chagrin. 1758.
Je vois avec douleur dans ma vieilleſſe accablée d'infirmités tout ce qui ſe paſſe ; et je me conſole parce que j'eſpère que vous ſerez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoïdale n'eſt point dangereuſe ; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre ſang. Cet homme eſt ſurement le plus grand médecin de l'Europe, le ſeul qui connaiſſe la nature. Il m'avait aſſuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguſte ſœur ſix mois avant ſa mort. Je fis ce que je pus pour engager ſon Alteſſe royale à ſe mettre entre les mains de *Tronchin ;* elle ſe confia à des ignorans entêtés ; et *Tronchin* m'annonça ſa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un déſeſpoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, Sire, car vous êtes néceſſaire aux hommes.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Breslau, le 23 de janvier.

1759. J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité ; et c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'*Appelles* était le seul digne de peindre *Alexandre* : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentimens. En un mot je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait, cette paix et la victoire ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Lausanne, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

A Breſlau, le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choſes. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en rempliſſez toute votre lettre. Il fallait être plus ſur ſes gardes en m'écrivant, et ſupprimer ce beau feu qui vous anime encore à ſoixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne ſoyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir et oublient le paſſé. 1759.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.

Mes vers ne ſont point faits pour le public. Je n'ai ni aſſez d'imagination, ni ne poſsède aſſez bien la langue pour faire de bons vers; et les médiocres ſont déteſtables. Ils ſont ſoufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, et qui ſe reſſentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préſent riche et puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes ſortes de misères que je me ſuis amuſé à faire par intervalles.

1759. J'en viens à l'article qui femble vous toucher le plus, et je vous donne toute affurance de ne plus fonger au paffé, et de vous fatisfaire ; mais laiffez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement perfécuté (1), et qui, felon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'efprit ; foit profe, foit vers, tout m'eft égal. Il faut un monument pour éternifer cette vertu fi pure, fi rare, et qui n'a pas été affez généralement connue. Si j'étais perfuadé de bien écrire, je n'en chargerais perfonne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre fiècle, je ne puis m'adreffer qu'à vous.

Pour moi je fuis fur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de fix mois : ainfi je ne fais pas état de recevoir fitôt votre réponfe. Mais j'efpère que vous n'oublierez point un ouvrage qui fera de votre part un acte de reconnaiffance. Adieu.

FÉDÉRIC.

(1) *Maüpertuis*, préfident de l'académie de Berlin.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

A Breſlau, le 12 de mars.

Il faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète *Daniel :* ſes ſemaines ſont des ſiècles et vos mois des jours. 1759.

J'ai reçu cette ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaiſſance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y eſt parlé de vous, c'eſt à vous à vous défendre, ſi vous croyez qu'on le puiſſe. Ce ſont de mauvais vers, mais je ſuis perſuadé que ce ſont des vérités qu'ils diſent. Je penſe au moins ainſi. Plus on vieillit et plus on ſe perſuade que ſa ſacrée majeſté *le Haſard* fait les trois quarts de la beſogne de ce miſérable univers, et que ceux qui penſent être les plus ſages, ſont les plus fous de l'eſpèce à deux jambes et ſans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conſcience me pardonner et des ſolé-ciſmes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les ſoins et les embarras dont je ſuis ſans ceſſe environné.

1759. Vous voulez ſavoir ce que *Néaulme* imprime : vous me le demandez à moi qui ne ſais pas ſi *Néaulme* eſt encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne ſais que des nouvelles de *Fermer*, de *Daun*, de *Soubiſe*, de *Lautrihauſſen*, et d'une eſpèce d'hommes dont vous vous ſouciez très-peu, et dont je ſerais bien aiſe de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre ſeigneurie ſuiſſe, car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux ſuccès. Je ne ſais quel ſera mon ſort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières, et je vous demande une meſſe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui ſoit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXX.

DU ROI.

A Breſlau, le 21 de mars.

VOUS ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſiéges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus

de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très-belles, et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre selon votre bon plaisir : et quoique je sois très-indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg*. C'est la trouver très-bien écrite, et c'est plutôt me louer que me blâmer. 1759.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère *Ferdinand*, qui est très-mauvaise. Dans le courant de l'année passée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptomes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funestes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour sa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des

1759. feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les ſecours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de conſulter *Tronchin* pour ſavoir ce qu'il en penſe, et s'il croit pouvoir le ſauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines ſont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable, qu'il y a tous les ſymptomes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour pendant lequel le poux eſt faible. Je ſouhaite qu'il en ait meilleure eſpérance que moi.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

SIRE,

Je reçois la lettre dont votre Majeſté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre ſecrétaire, mon compatriote ſuiſſe, ſignée *Féderic*. Il paraît que votre Majeſté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreſſaſſe de mes faibles mains à votre adorable ſœur. En voici donc une copie que je haſarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houſſards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince *Henri*, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince

Ferdinand. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majeſté me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres ſont en France; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe; il eſt vrai même qu'elles ſont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

1759.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre Majeſté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Baſle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant

1759. qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puffe avoir un tel procès ; j'en fuis un peu loin ; j'ai été très-malade, et je fuis très-vieux : j'avoue que je fuis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt fans vous avoir vu ; vous ne vous en fouciez guère, et je tâche de ne m'en point foucier. J'aime vos vers, votre profe, votre efprit, votre philofophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre fans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eft l'affaire des fouverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je fuis toujours fâché.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde foit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majefté. L'épître à fa béatitude madame l'abbeffe de Quedlimbourg fur fa facrée majefté *le Hafard*, a bien un grand fonds de vérité, et fi cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philofophique. Il me paraît, par la date, que votre Majefté s'amufa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosback. Certainement vous étiez le feul alors en Allemagne qui fiffiez des vers. Le hafard n'a pas été pour nous. Je penfe que celui qui met fes bottes

à

à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, et que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. Votre Majeſté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie. 1759.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, et mourez par honneur ;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Etait plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſagréable; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

Fuiriez ſi vous l'oſiez ; parlez pour vous, meſſieurs, dira votre Majeſté ; et moi chétif, je ſoutiens que ſi *Céſar* ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé incognito

1759. à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque choſe de mieux, on y trouverait le lendemain matin *Caius Julius Ceſar* plongé juſqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majeſté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui ſont ſur leur fumier comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les reſpects et les folies du vieux ſuiſſe.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

A Bolekelhaïn, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Triſtes d'*Ovide* et l'Art d'aimer ne ſont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuſe cataſtrophe qui laiſſera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux ſeront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui ſe trouvent toujours, quelque vive que ſoit la guerre. Je me ſers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je ſuis comme le porc-épic, qui ſe hériſſant ſe défend de toutes ſes pointes. Je n'aſſure pas que les miennes ſoient bonnes ; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles

ſont, et porter des coups à ſes adverſaires les mieux aſſenés que l'on peut. 1759.

Il ſemble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eſt que les bons procédés et la bienſéance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le ſiècle. Avouons la vérité, les arts et la philoſophie ne ſe répandent que ſur le petit nombre ; la groſſe maſſe, le peuple, et le vulgaire de la nobleſſe, reſte ce que la nature l'a fait, c'eſt-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher *Voltaire*, ne penſez pas que les houſſards autrichiens connaiſſent votre écriture. Je puis vous aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épaule bien ma droite. Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraye par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

Adieu ; je vous ſouhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philoſophie du bon ſens*, et *l'Eſprit*, ouvrage d'*Helvétius*. Admirez comme l'amour propre ſe flatte ; je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon ſens.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Landshut, le 18 d'avril.

1759. Vos lettres m'ont été rendues ſans que houſſards, ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut et très-impunément, ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, ſans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, et je ſuis le premier à apprécier mes misères à leur juſte valeur ; mais cela m'amuſe et me diſtrait ; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſances et trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens.

L'éloquence et la poëſie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à préſent et très-ſérieuſement à autres choſes. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne ; mais je me ſens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager. 1759.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne ſera pas ſa patente qui vous immortaliſera ; vous ne devrez votre apothéoſe qu'à la Henriade, à l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le Duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes ſur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des perſonnes de goût et des amateurs du talent divin que vous poſſédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracaſſeries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipſick, et toutes les choſes que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui ſont fortes, dures et en grand nombre, ſans que j'en conſerve la moindre rancune.

Il n'en eſt pas de même de mon pauvre préſident que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'eſpèce, lorſque toutes les puiſſances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je ſuis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir inceſſamment. Mon rôle eſt d'autant plus difficile, qu'il ne m'eſt pas permis de faire la moindre ſottiſe, et qu'il faut me conduire

1759. prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXV.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur *Amélie*, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous fasse observer les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marsyas* juge *Apollon*, si je m'escrime avec vous de poësie.

Au lieu de *du ſort ſoutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups;* et au lieu de *venir ſon heure fatale*, *approcher l'heure fatale*. 1759.

J'avoue que *ſon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale; c'eſt à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle eſt très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propoſe. Vous le confondrez peut-être, fondé ſur l'autorité des d'*Olivets*, des quarante, et de toute la république.

> Quand la mort qu'ils ont bravée
> Dans cette foule abreuvée
> Du ſang qu'ils ont répandu.

Dans cette ſoule abreuvée, amphibologie : eſt-ce la mort ou la foule qui eſt abreuvée ? j'entends bien votre idée; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer ſa penſée.

V^e^ ſtrophe. Je fus battu à Hockirk le moment que ma digne ſœur expirait.

VI^e^ ſtrophe admirable. VII^e^, VIII^e^ excellentes. IX^e^ de même. La dernière partie de la X^e^ ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance, les *Midas*, les *Homères*, les *Zoïles* ſont étrangers au ſujet de l'ode, et ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle*.

Strophe XI^e^ bonne. XII^e^ *qui ſont des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui ſont des cours;* les plus belles n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de *Mœvius* et non pas de *Virgile*. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche et faible.

1751. Strophe XIII^{e}. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours usage.* La répétition de *toujours* est sans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang et eau ; mais *Voltaire* n'est pas *Voltaire* en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure plus affreuse que la nuit ;* cela est digne des *ténèbres visibles* de *Milton*, dont l'auteur de la Henriade s'est tant moqué.

Les strophes XIV et XV^{es} sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous ? qu'il fasse premièrement de bons vers, et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. *Daun* et des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce ; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier ; et dans ces momens d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi et sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite suisse : ne vous fâchez pas contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers de l'*Arioste*, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un censeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Silésie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

A Landshut, le 28 d'avril.

JE vous ſuis fort obligé de la connaiſſance que vous m'avez fait faire avec monſieur *Candide;* c'eſt *Job* habillé à la moderne. Il faut le confeſſer; monſieur *Pangloſs* ne ſaurait prouver ſes beaux principes, et le meilleur des mondes poſſibles eſt très-méchant et très-malheureux. Voilà la ſeule eſpèce de roman que l'on peut lire; celui-ci eſt inſtructif, et prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, &c. 1759.

Je reçois en même temps cette triſte ode qui eſt bien corrigée et très-embellie; mais ce n'eſt qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayez bientôt occaſion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'oſe vous dire qu'il y a plus d'une ſorte de courage: celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire,

1759. que l'on admire dans *Alexandre*, dans *César*, dans *Charles XII* et dans le grand *Condé*. Voilà les différens inftincts qui conduifent les hommes au danger. Le péril en foi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penfe guère au rifque quand on eft une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-César*, cependant je fuis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne fe ferait jamais caché; il était trop généreux pour prétendre expofer fes compagnons fans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au défefpoir de voir une bataille fur le point d'être perdue fe font fait tuer exprès, pour ne point furvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire fur ce courage que vous perfifflez. Je vous affure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y eft pas auffi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un feul.

A la bataille de Rosback un officier français bleffé et couché fur la place, demandait à cor et à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent perfonnes officieufes fe font empreffées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu fur un champ de bataille, en préfence d'une armée, cela eft certainement fingulier; mais cela eft vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive fouvent des aventures bouffonnes qui ne reffemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles font cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin *Tronchin*. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui est à Schwet auprès de ma sœur : je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère ; et quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même : je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à monsieur *Martin* et à maître *Pangloss* à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra. 1759.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse ; soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur : je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Landshut le 18 de mai.

1759.

NON, ma mufe qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'affocia jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loifir fugitif me donne.

Je détefte l'impur bourbier
Où ce bel efprit trop cynique
A trempé fa plume impudique,
Et je ne veux point me fouiller
Dans la fange de fon fumier.

La mémoire eft un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui fe font acquis,
Au fein de leur natal pays,
Le droit de paffer pour oracle.
C'eft pourquoi, vainquant tout obftacle,
Je vous lis et je vous relis.

J'allaite ma muſe françaiſe
Aux tetons tendres et polis
Que Racine m'offre à ſon aiſe ;
Quelquefois, ne vous en déplaiſe,
Je m'entretiens avec Rouſſeau ;
Horace, Lucrèce et Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux ſe règle mon pinceau,
Et dans ma fantaſque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous conſultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produiſit ce congé. Nous avons pourſuivi ces gens qui nous tournaient le derrière juſqu'à Erfurt, et de là nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des *Amadis* et des *Rolands*, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie ; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur *Auguſte*, *feſtina lentè.*

Vos français brûlent les bons livres et bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes ....

1759. qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles feront (pour conſerver la figure de rhétorique).... J'éprouve le ſort d'*Orphée :* des dames de cette eſpèce et d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de *Prades;* cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire, pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que *Broglie* y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée ; et comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes ; mais cela ferait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breſlau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne ; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des lois au Parnaſſe ; vous careſſerez encore l'*infame* d'une main et l'égratignerez de l'autre ; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume ;
L'une confite en douceur
Charme par ſon ton flatteur
L'amour propre qu'elle allume,
L'abreuvant de ſon erreur ;

L'autre eſt un glaive vengeur 1759.
Que Tiſiphone et ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume ;
Il vous bleſſe, il vous conſume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Baſle on vous l'inhume,
Ce glaive en ſera l'auteur.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper ſur le Parnaſſe
Parmi la maudite race
Des beaux eſprits, qui tracaſſe
Et remplit ce lieu d'horreur,
Je vous demande pour grâce,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâſſe
Dans vos vers ou vos diſcours,
Que ſans ruſes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je ſouhaite paix et ſalut non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiſtoriographe du *Bien-aimé*, non pas au ſeigneur de vingt ſeigneuries dans la Suiſſerie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 mai.

SIRE,

1759. VOUS êtes auſſi bon frère que bon général ; mais il n'eſt pas poſſible que *Tronchin* aille à Schwet auprès du prince votre frère ; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, et qui croient ne reſpirer qu'autant que *Tronchin* ne les quitte pas. Votre Majeſté penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans ; d'ailleurs *Tronchin* gouverne la ſanté des enfans de France, et envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine ; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince *Ferdinand* ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à ſa ſanté en le feſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire *Tronchin* toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre écrit adreſſé à M. le prince de Brunſwick ? Il y a certainement de très-belles choſes ; mais elles ne ſont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ſerait pas

flattée ;

flattée; le roi de France le ſerait encore moins, et je vous reſpecte trop l'un et l'autre pour jamais laiſſer transſpirer ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correſpondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tencin*, pour tâcher de procurer un bien ſi néceſſaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépoſitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but ſi déſirable; je n'en ai pas abuſé, et je n'abuſerai pas de votre confiance au ſujet d'un écrit qui tendrait à un but abſolument contraire. Soyez dans un parfait repos ſur cet article. Ma malheureuſe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, et il n'en reſte de veſtige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ſtrophes trop belles. 1759.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole pendant vingt années de ſuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;* mais votre métier de héros, et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et ſans l'héroïſme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, et trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer; reconnaiſſez la franchiſe, et recevez avec bonté le profond reſpect du ſuiſſe VOLTAIRE.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

1759. Vos derniers vers ſont aiſés et coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modèles
Des Sarraſins, des Chaulieux, des Chapelles :
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et ſouffrez ſa gaîté.
Je vous connais, vous ſemblez difficile ;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ſtyle.
Pour Maupertuis de poix-réſine enduit,
S'il fait un trou juſqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en ſuis fâché ; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit ſans retour.
Ce n'eſt pas moi qui le mine et le tue ;
Ah ! c'eſt bien lui qui m'a privé du jour,
Puiſque c'eſt lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre et affublé d'une fluxion ſur les yeux, au plus malin des rois, et au plus aimable des hommes, qui me fait ſans ceſſe des balafres, et qui crie qu'il eſt égratigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermer*, mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majeſté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'eſt pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous doint la paix, Sire, et que toutes les épées ſoient remiſes dans le fourreau ! ce ſont les dignes vœux d'un philoſophe ſuiſſe. Tout le monde ſe reſſent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'eſſuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre.

1759.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les ſottiſes dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats et procureurs, ont germé dans la tête de *Damiens*, bâtard de *Ravaillac ;* les ſottiſes prononcées par les jéſuites, ont coûté un bras au roi de Portugal ; joignez à cela ce qui ſe paſſe de la Viſtule au Mein, et voilà le meilleur des mondes poſſibles tout trouvé.

Encore une fois, puiſſiez-vous terminer bientôt cette malheureuſe beſogne ; vous êtes légiſlateur, guerrier, hiſtorien, poëte, muſicien, mais vous êtes auſſi philoſophe. Après avoir tracaſſé toute ſa vie dans l'héroïſme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau ? un vain nom qui ne nous appartient plus ; tout eſt affliction ou vanité, comme diſait l'autre *Salomon*, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-ſouci, à Sans-ſouci, le plutôt que vous pourrez.

De *Prades* eſt donc un *Doëg*, un *Achitophel ?* quoi ! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens ! O meilleur des mondes poſſibles, où êtes-vous ! Je ſuis manichéen comme *Martin*.

1759. Votre Majeſté me reproche dans ſes très-jolis vers de careſſer quelquefois l'*Infame;* eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réuſſis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne ſera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je ſuis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philoſophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-ſouci, Sire, à Sans-ſouci; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination? eſt-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

A Reichſtenersdorf, le 2 de juillet.

VOTRE muſe ſe rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la déſire, je l'honore;
Mais je n'impoſe point la loi
Au Bien-aimé, votre grand roi,
A la Hongroiſe qu'il adore,
A la Ruſſienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les ſecrets merveilleux,
Que Tronchin ſait et que j'ignore,
Ne ſauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.

Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du ſecond Bien-aimé,
A la paix, s'il ſe peut, diſpoſez votre maître.

1759.

C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'*Amboiſe* en fontange (1). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils ſont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des ſouverains, et c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez; mais je la veux bonne, ſolide et honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connaiſſances et ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie et ſa fortune?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes et des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidèlement notre patrie au prix de notre ſang, de notre repos, à lui ſacrifier tout notre être. L'illuſtre

(1) La marquiſe de *Pompadour*.

1759. *Zadig* essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, *Candide* de même ; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les pelisses hongroises et les justaucorps verds des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verds et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté (2) ; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus surement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que *Jeanne d'Arc*. Cette divine fille est née en pleine Vestphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi *Charles* chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que par les secours de la mienne nous vaincrons les trois *dames ;* car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait son pigeon, *Sertorius* sa biche, votre enthousiaste des Cévènes sa grosse *Nicole*, et je conclus

(2) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle.

que ma pucelle et mon inſpiré me vaudront au moins tout autant. 1759.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de *Damiens*, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre ; ce ſont les ſuites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers ; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes et tragiques, parce que les paſſions, et très-rarement la raiſon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître *Pangloſs* vous en dira la raiſon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeſſe mon ignorance. Il me paraît cependant que ſi un être bienfeſant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le ſommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités, et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Preſſez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés ſans vous inquiéter ſi l'année ſera abondante ou ſtérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eſt, de donner un coup de patte à l'*Infame*. J'attends ſon livre. Je vous

1759. envoie en attendant un *akakia* contre sa sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape *Rezzonico*, de la pucelle *Jeanne*, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de *Sabines*, du chevalier de *Tusculum*, et du marquis d'*Andès*. Les titres ne sont que la décoration des sots ; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu ; santé et prospérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui seront dans le monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXI.

DU ROI.

Du Ringsvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une singulière créature ; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit,
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi. J'ai le ſort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils ſont favoriſés des uns, et vilipendés des autres. Il faut ſe préparer à des ſatires, à des calomnies, et à une multitude de menſonges qu'on débite ſur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conſcience ; et je me ſoucie très-peu de quelle façon mes actions ſe peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu penſans à deux pieds, ſans plumes. 1759.

Puiſque vous êtes ſi bon pruſſien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui ſe paſſe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'eſt placé ſur les confins de la Saxe et de la Bohème. Je me ſuis mis vis-à-vis de lui dans une poſition avantageuſe en tout ſens. Nous en ſommes à préſent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez ſi bien ce jeu, vous ſavez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne ſaurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Ruſſes ſont pendus au croc. *Dohna* n'a pas dit : *Sta*, *ſol*, comme *Joſué*, de défunte mémoire ; mais, *ſta*, *urſus* ; et l'ours s'eſt arrêté.

En voilà aſſez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je ſais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous

ai cru ni tracaſſier, ni méchant; mais vous m'avez
1759. joué des tours de tant d'eſpèces.... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaiſir que de mal. Je m'amuſe davantage avec vos ouvrages, que je ne me reſſens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaiſſeriez trop l'eſpèce humaine, et l'univers aurait raiſon d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A préſent on dit : *Voltaire eſt le plus beau génie de tous les ſiècles ; mais du moins je ſuis plus doux, plus tranquille, plus ſociable que lui.* Et cela conſole le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confeſſeur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je ſouhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épiſode ; le ſujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le phédon de *Platon* une belle ſcène ; et voilà tout.

Je ſuis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire ; et quoi qu'on en diſe, je ne lis jamais Bérénice ſans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos : penſez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me perſuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche, ſoit mauvaiſe.

Voici une multitude d'affaires qui me ſurviennent. Vivez en paix ; et ſi vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon reſſentiment, vous pouvez avoir l'eſprit en repos ſur cet article. *Vale.* 1759.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

VOUS n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle et ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage et ſon baudet profane
Et ſaint Denis ſont de faibles ſecours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-ſouci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers ſont charmans, et ſi votre Majeſté a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs ; mais pour votre

1759. *Akakia* papal, je le trouve très-adroit; il eſt fait de façon que les trois quarts des proteſtans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majeſté; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, et qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes et Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie et à la deſtruction de l'*Infame*. Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à ſa Majeſté par mon teſtament. Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit; ſa pucelle et ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Le 22 de ſeptembre.

LA ducheſſe de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'eſt

même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer. 1759.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne ; je n'ai pas le courage abattu ; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix ; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible et ſi délicat pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir ; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieuſe. Voyez-vous ! il ne me reſte que l'honneur ; je le conſerverai au prix de mon ſang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propoſe rien qui répugne à la délicateſſe de mes ſentimens. Je ſuis dans les convulſions des opérations militaires ; je ſuis comme les joueurs qui ſont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreſſe volage. J'ai à faire à de ſi ſottes gens qu'il faut néceſſairement qu'à la fin j'aie l'avantage ſur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à ſa ſacrée majeſté le Haſard, je ne m'en embarraſſe pas. J'ai juſqu'ici la conſcience nette des malheurs qui me ſont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada

1759. ſont des argumens capables de rendre la raiſon aux Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriſſante. Après avoir combattu avec ſuccès contre toute l'Europe, il ſerait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penſer; vous ne me trouverez pas à l'eau-roſe; mais *Henri IV*, mais *Louis XIV*, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je cèderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'eſprit de ſon état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à préſent. Dans trois ou quatre ſemaines la correſpondance ſera plus libre, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 de novembre.

GRAND merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatiſme abſurde, vice dominant à préſent en France, et qui, ne pouvant exercer ſa fureur ambitieuſe ſur des ſujets de politique, s'acharne ſur les livres et ſur les apôtres du bon ſens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate, 1759.
Lisent en frémissant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue
En vous épargnant la ciguë,
Pour mieux honorer vos travaux,
Elève des bûchers, entasse des fagots.

Le brasier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'Infame
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insçu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts; l'un

me pique, l'autre m'éclabouſſe ; ici l'on m'inſulte ;
1759. enfin la patience ſuccombe. L'inſtinct d'un ſentiment trop vif l'emporte ſur la voix de la raiſon ; la colère irritée s'enflamme, et je ſuis dans quelques momens,

Comme un ſanglier écumant
Qui réſiſte et qui ſe défend
Contre les durs aſſauts d'une meute aguerrie.
On le pourſuit avec furie ;
Il attaque, il bleſſe, il pourfend,
Et donne à propos de ſa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le ſuit de loin en japant.
Trop irrité, dans ſa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en ſon chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainſi que cet animal,
S'il ſouffre, irrité par le mal,
Livre à l'inſtinct des ſens ſa faible intelligence.
Sous le deſpotiſme fatal
De la ſanguinaire vengeance,
Souvent ſon aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le ſage qui voit ſon erreur
Le plaint, la déplore, et ſoupire ;
Détournant ſes pas ſans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'eſprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel ſerein

ait

ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne ; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté ; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de méchantes femmes. 1759.

Hélas, penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs et la volupté ?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité ;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage ;
Continence eſt néceſſité ;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de *Moïſe*. Les barbares Coſaques et Tartares, gens infames à conſidérer en tout ſens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

1759. La Fortune inconstante et fière
Ne traite pas ses courtisans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de sang et de poussière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis insolens.
Pour les humilier, la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse ;
Les Russes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtresse ;
On les a vus, pleins d'allégresse,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le sort de ma vieillesse !
Cependant cet homme béni
Par l'Antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme
Qui sur sa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant et frêle symbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'ose dire qu'il s'enfuit ;
Jusqu'ici sa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez sur moi : nous verrons
Dans peu ces cus dodus et ronds,
Sans façon, sans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illustrant à jamais
Sauvera l'empire français,

Sans capitaine, ſans finance, 1759.
Sans Amérique, ſans prudence,
Juſqu'en ſes fondemens ſapé par les Anglais.
Couvrant tous ces ſujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaiſance,
Des cieux ſur notre ſphère il conduira la paix;
Moi, quittant le harnois et le caſque et l'épée
De trop de ſang humain trempée,
Je partirai ſoudain d'ici;
J'irai, conſolant ma vieilleſſe
Par l'étude de la ſageſſe,
M'enſevelir à Sans-ſouci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illuſion je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y ſerai ſolitaire.

Jouiſſez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui repoſent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injuſtes haines. Penſez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous ſeriez capable, comme *Orphée*, de deſcendre aux enfers, non pas pour fléchir *Pluton*, non pas pour ramener la belle *Emilie*, mais pour pourſuivre dans ce ſéjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perſécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France ſoit auſſi l'homme le plus généreux de ſa nation. La vertu, votre devoir vous parlent par

(1) *Maupertuis*, qui venait de mourir à Baſle.

1759. ma bouche ; n'y ſoyez pas inſenſible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle ſera bonne ; et je vous écrirai dans une huitaine de jours de Dreſde, avec plus de tranquillité et de ſuite qu'à préſent.

Adieu ; négociez, travaillez, jouiſſez, écrivez en paix ; et que le dieu des philoſophes, en vous inſpirant des ſentimens plus doux, vous conſerve comme le plus bel organe de la raiſon et de la vérité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXV.

DU ROI.

A Fridberg, le 24 de février.

1760. DE combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire ?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers ;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.

Après tant d'ouvrages parfaits, 1760.
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce sera son vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'aussi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne sais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies qui étaient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à des mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes mêmes les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je sais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni su, ni voulu qu'on touchât à vos

1760. effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit : ce que j'approuverai fort; et *Schmit* n'aura fur ce fujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne fais quel eft ce *Brédo* dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous ; et ce qu'il y a de trifte, c'eft que nous ne fommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auffi cruelles fecouffes font fur moi : je m'enveloppe dans mon ftoïcifme le plus que je peux. La chair et le fang fe révoltent fouvent contre cet empire tyrannique de la raifon; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous : je fuis vieux, caffé, grifon, ridé; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne reftera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eft difficile, femée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les fortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me fuis fouvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des fages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : *le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La femme qui a raifon*, enfin une *Oraifon funèbre de frère Berthier*. Je n'ai à ripofter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perfécuteront, et plus

je leur taillerai de la besogne. Et si je péris, ce sera sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées sur un champ de bataille; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'est pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne* sont égaux. 1760.

Je serais bien aise de vous recevoir : je vous souhaite mille bonheurs : mais où ? quand ? et comment ? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton* ne sauraient résoudre.

Adieu ; vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne sais quel être malfesant, lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tourney, par Genève, 21 avril.

SIRE,

Un petit moine de Saint-Just disait à *Charles-Quint* : *Sacrée Majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le monde ? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule ?* Je suis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme *Charles-Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-souci dans sa cassette ?

1760. Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, et qu'un libraire en aurait abuſé; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importe ſa perſonne et ſa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire tort en diſant à votre Majeſté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt juſqu'à ſa mort? Je ne ſonge moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injuſtes, et par des duretés qui ſont d'autant plus ſenſibles que c'eſt de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait aſſez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes penſions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme conſidérée, qui a été traînée dans la boue et miſe en priſon; et enſuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette conſolation par des reproches amers. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui me traitiez ainſi; quand je ne ſuis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous ſervir ſans aucune autre vue que celle de ſuivre ma façon de penſer!

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres c'eſt qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philoſophie répandus dans toute l'Europe: Les philoſophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre enſemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST, il appelle à ſa cour un homme qui n'y croit point,

et il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philoſophes ; et DIEU les punit les uns par les autres. 1760.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés ; et pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles et ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec juſtice; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, et ſur-tout de ſouffrir par vous, mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, et que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous ; fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame ; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choſes piquantes; plaiſir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même

1760. de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en fesant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le premier mai.

De l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans
Où le génie humain stérile
S'efforce vainement d'atteindre à ses talens.

Et si le Tasse a su nous plaire 1760.
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillans.
Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade :
C'est l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliser.
Pour moi je me renferme en mes justes limites ;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'est comme si l'Océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre épître sur le commencement de cette campagne, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser ; mais je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine* ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la postérité ; et ce qui n'est pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous saurez que depuis que j'ai lu l'*Arioste*, j'ai pris monseigneur de Maïence en aversion ; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Eglise ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protége ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de *Choiseul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne

m'explique pas, mais on verra en moins de deux
1760. mois.... toute la fcène fe changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reffources, et que j'ai eu raifon de refufer à votre duc mon parc de Clèves.

Or fus, monfieur le comte de *Tourney*, vous favez que dans le paradis les premiers fujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaiffez l'attachement que tant de perfonnes ont pour les animaux, chiens, finges, chats ou perroquets, et j'efpère que vous conviendrez encore que fi toutes les facrées et clémentes majeftés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles fujets qui n'ont pas le fens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs efclaves difparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? &c. &c. Le paradis d'Eden n'eft donc, felon moi, qu'une allégorie qui ne fignifie autre chofe, que pour deux hommes d'efprit dans une fociété, il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monfieur le Comte, vous le louez mal, à mon fens, en m'affurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne fuis pas affez dépourvu de goût pour ne pas fentir que les miens ne valent pas grand'chofe. Vous le loueriez mieux fi vous pouviez me perfuader (ce qui eft difficile) que ledit duc ne foit endiablé des Autrichiens; et je foutiens en outre que ni *Socrate* ni le jufte *Ariftide* n'auraient jamais confenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penfer.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, et nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne. 1760.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc ; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le Comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère ; j'ai raſſemblé toutes mes forces ; et tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de *Saint-Germain* eſt un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne ſera pas long-temps miniſtre ; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, et preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII :* je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en eſt reſté aucun. C'eſt encore de ce genre d'ouvrages qui ſont bons dans de petites ſociétés, mais qui ne ſont pas faits pour le public. Je ſuis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon ſentiment ſur les grands maîtres ; je peux vous juger, et

(1) C'était un aventurier qui ſe donnait pour immortel ; il avait aſſiſté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

1760. avoir mon opinion du mérite de *Virgile ;* mais je ne ſuis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma ſociété indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera ; il n'en eſt pas de même du public; il faut être plus circonſpect en écrivant pour lui que pour ſes amis. Mes ouvrages ſont comme ces propos de table où l'on penſe tout haut, où l'on parle ſans ſe gêner, et où l'on ne ſe formaliſe point d'être contredit.

Lorſque j'ai quelques momens de reſte, la démangeaiſon d'écrire me prend ; je ne me refuſe pas ce léger plaiſir ; cela m'amuſe, me diſſipe, et me rend enſuite plus diſpoſé au travail dont je ſuis chargé.

Pour vous parler à préſent raiſon, vous devez croire que je n'étais point auſſi preſſé de la paix qu'on ſe l'eſt imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix, que mes vers vous cauſent un profond ſommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ferait-ce quelque choſe. Les corrections ne me coûtent rien à préſent.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, et à celle de monſieur ſon fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette

lettre, et en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au ſaint père, peut-être lui ferez-vous plaiſir; et la chancellerie des brefs pourra s'en ſervir. 1760.

LETTRE CXXXVIII.

DU ROI.

A Meiſſen, le 12 de mai.

Je ſais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous aſſure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail ſerait moins infructueux ſi j'étais dans une ſituation où mon ame n'eût pas à ſouffrir des ſecouſſes auſſi impétueuſes et des agitations auſſi violentes que celles auxquelles elle a été expoſée depuis un temps, et auxquelles probablement elle ſera encore en butte.

La paix s'eſt envolée avec les papillons; il n'en eſt plus queſtion du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai tout pardonné; et même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un

1760. fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en feriez pas tiré auffi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que fon oncle pour couvrir fes défauts. On parle de la fervante de *Molière*, mais perfonne ne parlera de la nièce de *Voltaire*. Pour mes vers et mes rapfodies, je n'y penfe pas : j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Mufes jufqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) eft en plein voyage. Si un certain petit duc poffédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne fe fait promptement exorcifer, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges chofes à fon fublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la baftille. Après toute la mauvaife volonté qu'ils me témoignent, c'eft une bien faible vengeance que celle de les perfiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles fur le tombeau de l'abbé *Pâris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y eft plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie fombre et taciturne. Votre nation eft de toutes celles de l'Europe la plus inconféquente ; elle a beaucoup d'efprit, mais point de fuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute fon hiftoire.

(1) C'eft le titre d'un ouvrage du *R. de P.*

Il

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de *Louis XIV*. Le règne de *Henri IV* ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de *Richelieu*, on remarque de la liaiſon dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies.

1760.

La France a pu produire des *Deſcartes*, des *Mallebranches*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Lockes*, ni des *Newtons*. En revanche, pour le goût vous ſurpaſſez toutes les autres nations, et je me rangerai ſous vos étendards quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, et le choix judicieux et ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'*Alembert*, ſur-tout ſes Elémens de philoſophie et ſon Diſcours encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, et votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps et les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution

1760. d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a un français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux *Sophocles* et aux *Euripides* : je parlerai à *Thucydide* de votre histoire, à *Quinte-Curce* de votre Charles XII ; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis* pour les consoler fera lire dans un coin l'Akakia à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets : c'est le seul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues et en plein marché.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg, et mon coup se

trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisserie, si vous le voulez. 1760.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand mogol qu'à *Louis le bien-aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle

1760. *Poiſſon*, ſur-tout ſi elle eſt arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de reſpect à des têtes couronnées.

Voilà ma confeſſion, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, ſi j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler ſouvent ſans que j'aye ouvert la bouche. On peut avoir mis ſur mon compte des choſes auxquelles je n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont la cour de Vienne s'eſt ſouvent ſervi, et qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſur-tout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi ſûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire et amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit que vous pouvez offenſer et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monſieur le comte de *Tourney* à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p.. *Vale*. 1760.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXL.

DU ROI.

Le 31 d'octobre.

Je vous ſuis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes paſſagères que j'ai excroquées au haſard. Depuis ce temps les Ruſſes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y ſuis accouru, ils ſe ſont ſauvés tout de ſuite, et je me ſuis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma préſence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes : mon tempérament s'en reſſent, ma ſanté s'affaiblit, et mon eſprit baiſſe à proportion que ſon étui menace ruine.

Je ne ſais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'*Argens :* il ſe peut qu'elle ſoit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiſeul* ni d'*Eve* ni d'*Adam*. Peu m'importe qu'il ait des ſentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je ſuis ſi occupé de mes affaires, que je n'ai pas

1760. le temps de penſer à celles des autres. Mais laiſſons là tous ces illuſtres ſcélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous aviſez-vous d'écrire l'hiſtoire des loups et des ours de la Sibérie? Et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne ſe trouve dans la vie de *Charles XII* ? Je ne lirai point l'hiſtoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémiſphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jéſuites et contre les ſuperſtitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera ? L'eſprit humain eſt faible ; plus des trois quarts des hommes ſont faits pour l'eſclavage du plus abſurde fanatiſme. La crainte du diable et de l'enfer leur faſcine les yeux , et ils déteſtent le ſage qui veut les éclairer. Le gros de notre eſpèce eſt ſot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens aſſurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en ſoi ; peu ſavent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorſque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop miſanthrope. Je ſuis malade; je ſouffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines, qui démonteraient un *Socrate*, un *Antonin* même. Vous êtes heureux de ſuivre le conſeil de *Candide*, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un ſillon, que le roſſignol chante, que le dauphin nage, et que je faſſe la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me perſuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma ſanté baiſſe à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la Henriade, et deſcendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaiſirs et nos eſpérances ne nous ſuivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat ſont réduits à la même valeur, où enfin on ſe retrouve dans l'état qui précéda la naiſſance. 1760.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuſer à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas aſſez ſtupide pour ne pas eſtimer vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*.

Voici une grande lettre pour la poſition où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle eſt ; elle ne ſera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philoſophes qui ſont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

A Berlin, le premier de janvier. (1)

1765. Je vous ai cru si occupé à écraser l'*inf*..., que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement : et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du sieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, et qu'après tout des herbes et des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redresser des ressorts usés et à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliser son imagination, et le guérissent par le

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime rigoureux ; et juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé. 1765.

Vous pouvez donc conſoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu ; (quoique je la trouve des plus minces) car, quoique je ne jouiſſe pas d'une ſanté bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; et je ne ſuis pas du ſentiment que notre exiſtence vaille qu'on ſe donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous ſuis fort obligé de la part que vous prenez à ma ſanté, et des choſes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juſtes appréhenſions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont ſignalé le ſiècle de *Louis XIV*. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLII.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 24 d'octobre.

1765. Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le défir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement et l'inftruction de notre fiècle. Que ferait-ce des belles-lettres fi elles vous perdaient? Vous n'avez point de fucceffeur. Vivez donc le plus long-temps que cela fera poffible.

Je vois que vous avez à cœur l'établiffement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je fuis embarraffé comment vous répondre fur bien des articles. Cette maifon de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'eft engagé de la rétablir pour fon ufage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne faurais paffer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail fera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établiffe; et je crois que le moyen le plus fimple ferait que ces gens envoyaffent quelqu'un à Clèves pour

(1) Il s'agiffait d'établir à Clèves une petite colonie de philofophes français qui y pourraient dire librement la vérité fans craindre ni miniftres, ni prêtres, ni parlemens.

voir ce qui ferait à leur convenance, et de quoi je puis difpofer en leur faveur. Ce fera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu. 1765.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette efpèce à deux pieds, fans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philofophes du monde ne corrigeront le genre humain de la fuperftition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compofition de l'efpèce : c'eft une crainte, c'eft une faibleffe, c'eft une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le fyftême merveilleux.

Il eft peu d'ames philofophiques et d'une trempe affez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon fens eft détrompé des erreurs populaires, qui fe révoltent contre les abfurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent fuperftitieux par crainte et meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penfer dépend de leur digeftion, bonne ou mauvaife.

Il ne fuffit pas, à mon fens, de détromper les hommes; il faudrait pouvoir leur infpirer le courage d'efprit, ou la fenfibilité et la terreur de la mort triompheront des raifonnemens les plus forts et les plus méthodiques.

Vous penfez, parce que les quakers et les fociniens ont établi une religion fimple, qu'en la fimplifiant

1765. encore davantage on pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte et de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, et dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie; en Poméranie et dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents : ce qui fait, ſelon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable ; et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits ; et j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille et rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon

l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone.* 1765.

Je vous recommande à la ſainte garde d'*Epicure*, d'*Ariſtipe*, de *Locke*, de *Gaſſendi*, de *Bayle* et de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

NON, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté et l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, et tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre. 1766.

1766. Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes ; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie, l'*infame* ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer. Dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiége du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux. Les images des ſaints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vîte ; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utrâque*, et la ſorbonne, ſoient entièrement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne et la Bavière, où la craſſe ignorance et l'engourdiſſement des eſprits maintiennent encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils font non-feulement mécroyans, ils font encore devenus tous de beaux efprits. Ils font des converfations entières en antithèfes et en épigrammes. C'eft un miracle par vous opéré. Qu'eft-ce que reffufciter un mort en comparaifon de donner de l'imagination à qui la nature en a refufé ? En France, aucun conte de balourdife qui ne roule fur un fuiffe ; en Allemagne, quoique nous ne paffions pas pour les plus découplés, nous plaifantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réfidez : vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ferions à préfent quelque chofe. Une fatalité qui préfide aux chofes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiffions de tant d'avantages. 1766.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide* et d'*Horace :* je crains que la France en vous perdant n'éprouve le fort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarraffe peu du goût, de la ftérilité ou de l'abondance de la poftérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus fage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier février.

SIRE,

1766. Je vous fais très-tard mes remercîmens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle* et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre; il aurait ſurement plaiſanté avec moi de ce que votre Majeſté en a uſé avec lui comme *Jurieu;* elle a tronqué l'article *David.* Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de *Bayle.* C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la juſtice qui lui eſt due; c'était un abominable juif, lui et ſes pſaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui et plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des beliers, et les beliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aſpics et de baſilics. Ce qui me plaît ſur-tout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie; ſon imagination ne s'égare point.

La

La justesse est le fonds de son esprit; et en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent. 1766.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boisseau de diamans. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en S[te] *Geneviève;* mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je souhaite qui l'amusent. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses Etats, il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout semblable à celui des *Calas;* et il paraîtra dans quelque temps un mémoire signé de plusieurs avocats, qui pourra exciter la curiosité et la sensibilité. On verra que nos papistes sont toujours persuadés que les protestans égorgent leurs enfans pour plaire à DIEU. Si sa Majesté veut avoir ce mémoire, je la supplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adresser. J'ignore s'il le faut mettre à la poste, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

LETTRE CXLV.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 février.

1766. J'AURAIS été fâché de vous ſavoir ſi tôt en la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et ſouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaiſe dans ce ſiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps : votre vieilleſſe eſt comme l'enfance d'*Hercule*. Ce dieu écraſait des ſerpens dans ſon berceau ; et vous, chargé d'années, vous écraſez l'*inf*....

Vos vers ſur la mort du dauphin ſont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué S[te] *Geneviève* mal à propos, parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas ſans doute la ſainte converſation de l'évêque de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit : *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à DIEU, et où les reines font des pélerinages, les oſſemens des bergères l'emportent ſur les ſtatues des héros, et on plante là les philoſophes et les poëtes. Les progrès de la raiſon humaine ſont plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable cauſe : preſque tout le monde ſe contente d'idées vagues des choſes ; peu

ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la superstition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuses; et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui; le reste se scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi qui ne vous scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer. 1766.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de la Suisse passe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au juste. Ah! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modérateur, à la sainte séquelle. A présent ce canton est comme la Béotie en comparaison de Ferney et des lieux où vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons; ils aiment vos ouvrages, et s'intéressent à votre conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

1766. MON neveu m'a écrit qu'il ſe propoſait de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney. Je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converſations; et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſait pas la néceſſité d'avoir recours au philoſophe de Sans-ſouci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppoſe point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le ſéjour de leurs compatriotes a preſque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Abbeville eſt tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples? Et ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Souvenez-vous de ce

mot de *Fontenelle :* ſi j'avais la main pleine de vérités, je penſerais plus d'une fois avant de l'ouvrir. 1766.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et ſi votre parlement a ſévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les lois du royaume (1). C'eſt ſelon ces lois que tout magiſtrat fait ſerment de juger; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent; et il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, et que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez, eh bien, je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de *Voltaire*, oh, çà, monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement; pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de S^t *Thomas* et le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui eſt un ſiècle, et la mort un moment.

(1) Il n'exiſtait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre*; et ce qui le prouve, c'eſt que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a oſé la citer; mais il eſt vrai qu'ils en ont ſuppoſé l'exiſtence, ce qui prouve ou une ignorance honteuſe de la légiſlation, ou un fanatiſme porté juſqu'à la démence.

1766. Que le ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir et de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'auguſte.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent ; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin de là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au ſupplice ſans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays ; or il y a des punitions établies par les légiſlateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen

doit aux lois, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, et d'éviter le ſcandale et l'inſolence. Ce ſont ces lois de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement. 1766.

Les dévots en France crient contre les philoſophes et les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées françaiſes. Il arrive pendant cette effervefcence que le miniſtère de Verſailles a beſoin d'argent, et il ſacrifie au clergé qui en promet, des philoſophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des aſiles aux philoſophes, pourvu qu'ils ſoient ſages, qu'ils ſoient auſſi pacifiques que le beau titre dont ils ſe parent le ſous-entend; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont les hommes puiſſent jouir ſur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui ſuis un raiſonneur ſans enthouſiaſme, je déſirerais que les hommes fuſſent raiſonnables, et ſur-tout qu'ils fuſſent tranquilles.

Nous connaiſſons les crimes que le fanatiſme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatiſme dans la philoſophie : ſon caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur exceſſive d'une loi faite dans un temps groſſier et ignorant;

1766. mais il ne faut pas que la philoſophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium ;* toutefois il aſſiſtait aux ſacrifices publics. *Gaſſendi* allait à la meſſe, et *Newton* au prône.

La tolérance dans une ſociété doit aſſurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriſer l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui inſultent audacieuſement à ce que le peuple révère. Voilà mes ſentimens, qui ſont conformes à ce qu'aſſurent la liberté et la ſureté publique, premier objet de toute légiſlation.

Je parie que vous penſez en liſant ceci : cela eſt bien allemand, cela ſe reſſent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paſſions ébauchées.

Nous ſommes, il eſt vrai, une eſpèce de végétaux en comparaiſon des Français : auſſi n'avons-nous produit ni Jéruſalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'aviſa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le ſommes reſtés; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous ſommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes; et j'ai aſſez de vaine gloire pour me perſuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube ſe jette par ſept bouches dans la mer Noire. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

A Breslau, le premier de septembre.

VOUS aurez vu par ma lettre précédente que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'*Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr. 1766.

Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs et le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix ; et ils sont si pleins de leur ouvrage que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes; et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt ; vos ecclésiastiques et vos parlemens,

1766. fortement occupés de leurs propres affaires, ne penſeraient qu'à eux, et laiſſeraient le public et le gouvernement tranquilles. C'eſt une propoſition à faire à ces meſſieurs: je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages ſont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de ſociété policée où votre réputation ne brille.

Jouiſſez de votre gloire, et jouiſſez-en long-temps. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 13 de ſeptembre.

VOUS n'avez pas beſoin de me recommander les philoſophes : ils ſeront tous bien reçus, pourvu qu'ils ſoient modérés et paiſibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis reſſuſciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés et brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront aſile et ſureté.

Il me ſouvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne ; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime ſur

cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries, en comparaiſon de ce qui vient de ſe paſſer à Abbeville. Rôtir des hommes paſſe la raillerie; jeter du papier au feu, c'eſt humeur. 1766.

Vous devriez par repréſailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie et de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte pour les régaler de ce doux ſpectacle. Pour moi dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres.

Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point! que de perſonnes livrées au plaiſir, que le raiſonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! ſur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inſtruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux X^{e} et XIII^{e} ſiècles, eſt diſſipé; cependant la plupart des yeux ſont myopes; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulſionnaires;* en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétiſtes*. Il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que ſi des philoſophes fondaient un gouvernement, qu'au bout d'un demi-ſiècle le peuple ſe

1766. forgerait des ſuperſtitions nouvelles, et qu'il attacherait ſon culte à un objet quelconque qui frapperait les ſens, ou il ſe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ſes fondateurs, ou il invoquerait le ſoleil; ou quelque abſurdité pareille l'emporterait ſur le culte pur et ſimple de l'Etre ſuprême.

La ſuperſtition eſt une faibleſſe de l'eſprit humain; elle eſt inhérente à cet être; elle a toujours été, elle ſera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on ſe proſterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apis*, devant l'arche d'alliance, ou devant une ſtatue? Le choix ne vaut pas la peine; la ſuperſtition eſt la même, et la raiſon n'y gagne rien.

Mais de ſe bien porter à ſoixante-dix ans, d'avoir l'eſprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaſſe à cet âge, comme dans ſa première jeuneſſe, cela n'eſt pas indifférent. C'eſt votre deſtin: je ſouhaite que vous en jouiſſiez long-temps, et que vous ſoyez auſſi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CL.

DU ROI.

A Sans-souci, le 3 de novembre.

Je ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talens sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre: *la Harpe*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie. 1766.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi; mais la nation en rougit; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un Etat est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que soixante-treize ans. J'en juge ainsi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne sent des nuances aussi fines qu'il en est dans le caractère d'*Octave*; que les deux actes que j'ai lus sont sans déclamation, et d'une simplicité qui ne plaît qu'après avoir épuisé toutes les fusées de la rhétorique. En

1766. ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt sûr qu'un ſage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaiſir. Cependant j'aurais déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de *la Bletterie ;* tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu juſtice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu juſtice, dis-je, au caractère de *Julien*. Il ne l'a point appelé *apoſtat*. Il faut tenir compte à un janſéniſte de ſa ſincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le paſſage d'*Ammien-Marcellin* eſt interpolé ſans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui ſuit. Ces deux phraſes ſe lient ſi bien, que la fraude ſaute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers ſiècles : on accommodait les ouvrages à ſon gré. *Joſephe* s'en eſt reſſenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. : les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler

eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine, durant tant de ſiècles, a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le *Bellérophon* qui a terraſſé cette chimère. 1766.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos et la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélerinage, et qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, et je jure par *Epicure* et par *Ariſtide* que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLI.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 25 de novembre.

CET extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me parlez, eſt de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires : l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſanes ſeront remplacés par ceux d'*Ovide* et de *Lucrèce*, et dans laquelle on reſtituera le bon article de *David*.

Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon deſſein. Il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera

1766. achevée. Mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez de l'*inf*...; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer.

Cette *inf*... a eu le ſort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préſent dans la décrépitude, chacun l'inſulte. Le marquis d'*Argens* l'a aſſez maltraitée dans ſon *Julien*. Cet ouvrage eſt moins incorrect que les autres; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a déſarmé ? *Maupertuis* ſans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique ; vous attaquâtes ſérieuſement un badinage ; et avec votre redoutable maſſue d'*Hercule* vous écraſâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conſerver la paix dans la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, et jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation ; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, et l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers ? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or ? *Thétis* a-t-elle jamais ſollicité le

Rubicon

Rubicon de lui donner son filet d'eau? Puisque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un misérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puisqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce se coiffe à la grecque ou à l'éclipse, elle pourra s'en servir pour des papillotes. 1766.

J'ai fait des poësies médiocres: en fait de vers, les médiocres et les mauvais sont égaux. Il faut écrire comme vous, ou se taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a passé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'est l'huile de la lampe: ce feu vous soutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en fesant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire et vainqueur de l'*inf*..., je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de *Lucrèce*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous savez: *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 janvier.

SIRE,

1767. Je me doutais bien que votre muſe ſe réveillerait tôt ou tard. Je ſais que les autres hommes ſeront étonnés qu'après une guerre ſi longue et ſi vive, occupé du ſoin de rétablir votre royaume, gouvernant ſans miniſtres, entrant dans tous les détails, vous puiſſiez cependant faire des vers français ; mais moi je n'en ſuis pas ſurpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eſt que vos vers ſoient bons ; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des penſées fortes et vigoureuſes, un coup d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes et vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps ; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très-ſouvent même des fineſſes de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg ; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'*Olivet*, vient, dans une nouvelle édition de la Proſodie françaiſe, de vous

critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée et imprimée dans les Oeuvres du philoſophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux : quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique examiné comme *Racine* par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes. 1767.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

Votre goût offenſé haït *l'abſinthe amère.*

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait ;* vous auriez beau nous battre encore :

Nous pourrions bien haïr les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités ;
Nous pourrions bien haïr la fauſſe politique
De ceux qui, s'uniſſant avec nos ennemis,
Ont ſervi les deſſeins d'une cour tyrannique,
Et qui ſe ſont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux ſyllabes, prenez, Sire, votre parti là-deſſus, et ayez la bonté de changer ce vers ; cela vous ſera bien aiſé.

Où eſt le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre des points ſur les *i* à Sans-Souci et à Potſdam? Je vous aſſure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir

un château sur les frontières de France et je m'en
1767. repens bien. Les Patagons, la poix résine, l'exaltation de l'ame, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obscure sphère, précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la solitude et le travail; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière, et avec qui j'en use de même; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre *Gilles* en fait de société et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque toujours les artisans de nos disgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majesté aussitôt que je l'aurais voulu.

Le diable est déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du conseil et ses partisans se sont enfuis; l'ambassadeur de France est parti incognito, et est venu se réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés, ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder* conformément à la permission donnée par votre Majesté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raiſon ferme et hardie, qui doit être la leçon des philoſophes. 1767.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux et ſage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde et la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majeſté rendra un ſervice éternel au genre humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée et à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, et de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle et la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le *Neſtor;* vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre.

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos*, mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleuri*, en 2 vol. in-12. Berne, 1767.

LETTRE CLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

1767. J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf*... ſont ſi fortes, que depuis *Celſe* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulanger* eſt ſupérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, et nulle part d'empyriques empreſſés à pallier ſon mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante...

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſile ouvert où ils le ſouhaitent. C'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve actuellement diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même

(1) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de *Voltaire* furent publiés d'abord ſous les noms de *Boulanger*, *Fréret*, *Bolingbroke*, &c.

affaire, il y a trente années. Ce qui était juste alors doit l'être à présent. Les lois sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé ; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on pense dans le Nord sur cette affaire. 1767.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidens. Je me suis fourré dans la *comparsa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Russie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les dissentions polonaises et les négociations italiennes sont à peu-près de la même espèce : il faut vivre longtemps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous souhaite, en attendant, la bonne année, santé, tranquillité et bonheur, et qu'*Apollon*, ce dieu des vers et de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de février.

1767. L'ACCIDENT qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit ; et cet eſprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents et ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément ; et ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon uſage. La poëſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me

priverais avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuyeront jamais le public qui ne les verra pas. 1767.

Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de *Fleuri*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici dans mon voisinage l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens ; les évêques polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ! on l'attaque ouvertement en Pologne, on a chassé ses gardes du corps, de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique : on persiffle le grimoire du magicien ; on éclabousse l'auteur de sa secte ; on prêche la tolérance ; tout est perdu. Il faut un miracle pour relever l'Eglise. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; et vous aurez encore la consolation de l'enterrer et de lui faire son épitaphe, comme vous fîtes autrefois pour la Sorbonne.

L'anglais *Woolston* prolonge la durée de l'*inf*..., selon son calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, et sa chute n'en devient que plus rapide.

1767. Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire ; il a été ſuivi par nombre d'anglais, et vous avez été réſervé pour l'accomplir.

Jouiſſez long-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouiſſez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore.

Je ſouhaite que ce couchant dure long-temps, et je vous aſſure que je ſuis un de ceux qui y prends le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLV.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 de février.

Je ſuis bien aiſe que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous ſoit parvenu, puiſque vous le ſouhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleuri* qui en eſt l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Hiſtoire de l'Egliſe eſt plutôt un ſujet de ſcandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (ſainte en elle-même) de concile en concile, la ſurchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finiſſent enfin par ſaper les

mœurs avec leurs indulgences et leurs diſpenſes qui ne ſemblent inventées que pour ſoulager les hommes du poids de la vertu : comme ſi la vertu n'était pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs. 1767.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière ; et les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs et les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conſerver ? Pourquoi tracaſſer ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens ſont fiers et ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir leur banque. L'idée en eſt bonne ; mais moi qui vois ces choſes de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et ſelon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes et mes ſoléciſmes envers l'abbé d'*Olivet*. Vous et les grands orateurs rendez toutes les cauſes bonnes. Si vous vous le

1767. propofiez, vous me donneriez affez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des quarante; tant l'art de perfuader eft un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour perfuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diffidens fuffent heureux, mais fans enthoufiafme, et de façon que la république fût contente. Je ne fais point ce que penfe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajufter doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à fe relâcher fur quelque chofe.

Le faint père a envoyé un bref dans ce pays-là: il n'y eft queftion que de la gloire du martyre, de l'affiftance miraculeufe de DIEU, du fer, du feu, de l'obftination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Efprit l'infpire bien mal, et lui a fait faire depuis fon pontificat toutes chofes à contre-fens. A quoi bon donc être infpiré ?

Il y a ici une comteffe polonaife. Elle fe nomme *Crazinfka* : c'eft une efpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais; elle a lu tous les auteurs claffiques de chaque langue, et les pofsède bien. L'ame d'un bénédictin réfide dans fon corps : avec cela elle a beaucoup d'efprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'ufage ne lui eft pas encore auffi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez fi elle a été bien accueillie. Elle a de la fuite dans la converfation, de la liaifon dans les idées, et aucunes des frivolités de fon fexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eft qu'elle s'eft formée elle-même, fans aucun fecours. Voilà trois hivers

qu'elle paſſe à Berlin avec les gens de lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne. 1767.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette polonaiſe à ſe former ; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaiſirs paſſent, celui-là reſte ; c'eſt le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puiſſiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, et pour défendre mes barbariſmes. Je le ſouhaite de tout mon cœur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleuri* et les *Neſtor* en ont vécu. Avec vous finit le ſiècle de *Louis XIV*. De cette époque ſi féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des

1767. chefs-d'œuvre que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent.

Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, et des écarts même. On ſe plaît à analyſer tout. Les Français ſe piquent à préſent d'être profonds. Leurs livres ſemblent faits par de froids raiſonneurs : et ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lu de long-temps, eſt ce factum pour les *Calas*, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de *Boſſuet*, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du ſuiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ſerait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obſtination et l'animoſité les en empêche, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare et qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit, votre recommandation ne lui ſera pas inutile. 1767.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et *la Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc et pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breſlau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour ; une comteſſe dit : *Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée ; ce n'eſt que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pétris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent et la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes ; et pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre

1767. retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'*Apollon :* je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, & je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'enſanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français et bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrétement appuyer de votre Majeſté, de la Ruſſie, de l'Angleterre et du Danemarck, et qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie ? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances ?

Il

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper; vous savez que je ne suis pas grand politique. 1767.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer son mémoire justificatif, qui m'a semblé bien fait. C'est une chose assez plaisante, et qui a l'air de la contradiction, de soutenir l'indulgence et la tolérance, les armes à la main; mais aussi l'intolérance est si odieuse qu'elle mérite qu'on lui donne sur les oreilles. Si la superstition a fait si long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la superstition? *Hercule* allait combattre les brigands, et *Bellérophon* les chimères; je ne ferais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques.

Quoi qu'il en soit, vos deux contes sont bien plaisans; votre génie est toujours le même: votre raison supérieure est toujours ingénieuse et gaie. J'espère que votre Majesté daignera m'envoyer quelque nouveau conte sur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme son bien, lorsqu'il est permis au dernier paysan d'affermer le sien; cela ne me paraît pas juste, et mérite assurément un troisième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé *Morival*, cadet dans un de vos régimens à Vésel; c'est un jeune homme très-bien né, et dont on rend de fort bons témoignages. Est-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards, pour n'avoir pas salué une procession de capucins, et pour avoir chanté deux chansons? L'inquisition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux sur la scène

1767. de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire et l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper ſur ce malheureux et ridicule tas de boue.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 mars.

Je vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes : il n'eſt donc aucun ſéjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle ? Mais je me flatte que cet orage paſſera, et que les Génevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtère français modèrera ſa fougue.

Ce que je ſais de l'impératrice de Ruſſie, c'eſt qu'elle a été ſollicitée par les diſſidens de leur prêter ſon aſſiſtance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces diſſidens prétendent avoir.

Il n'eſt point réſervé aux armes de détruire l'*inf*... elle périra par le bras de la Vérité et par la ſéduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines,

ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition : il n'eſt pas douteux que, ſi l'on parvient à détruire ces aſiles du fanatiſme, le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède ſur ces objets, qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment eſt venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche ſont endettés, qu'ils ont épuiſé les reſſources de l'induſtrie pour acquitter les dettes, ſans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés eſt tentant. En leur repréſentant le mal que les cénobites font à la population de leur Etat, ainſi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui rempliſſent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : et il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la ſécularifation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reſte.

1767.

Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, et partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y oppoſer.

Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire

1767. ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion; elle se fonde sur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre* : il se trouve porte-enseigne à Vésel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps, et jouir dans votre doux asile des délices que vous avez procurés à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et d'ames sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 avril.

SIRE,

JE ne ſais plus quand les chiens qui ſe battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majeſté, pourront aller demander un chenil dans vos Etats (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper ſur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceſſamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne ſera extrêmement glorieuſe. Ce ne ſont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paſſé auprès de votre Majeſté. 1767.

Je ne me conſolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je ſuis heureux autant qu'on peut l'être dans ma ſituation, mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouverains

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que Véſel ſervît d'aſile aux proſcrits de Genève. Il avait eſſayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philoſophes français.

1767. qui penſent comme vous, mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Egliſe? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte, et le coup-d'œil aſſez juſte pour oſer voir et dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatiſme; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, et en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans et ſages viendrait ſe conſacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, et pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ſerait un amuſement pour votre Majeſté, et ceux qui

travailleraient à cette bonne œuvre en ſeraient récompenſés dans ce monde plus que dans l'autre. 1767.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majeſté m'honore du 24 mars. Elle a bien raiſon de dire que l'*inf*... ne ſera jamais détruite par les armes ; car il faudrait alors combattre pour une autre ſuperſtition qui ne ſerait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépoſſéder un électeur eccléſiaſtique, mais non pas détrôner l'impoſture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité ; mais je ſens bien que vous ne détruirez la ſuperſtition chriſticole que par les armes de la raiſon.

Votre idée de l'attaquer par les moines eſt d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée au mépris univerſel. On écrit beaucoup en France ſur cette matière ; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été ſi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préſenté une requête au roi de France pour être ſéculariſés, mais on n'a pas cru cette grande affaire aſſez mûre ; on n'eſt pas aſſez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eſt tombé ſous la main ; il n'eſt pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monſtre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de *la Harpe*, qui cultive les lettres avec ſuccès. Il a fait une

1767. épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majesté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être disloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui est à Vésel, et que je sais être un très-bon sujet. Je remercie votre Majesté, au nom de la raison et de la bienfesance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatisme de nos druides.

Les Scythes sont un ouvrage fort médiocre. Ce sont plutôt les petits cantons suisses et un marquis français que les Scythes et un prince persan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapsodie à votre Majesté.

Je suis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majesté daigne me conserver quelque souvenir pour ma consolation.

LETTRE CLX.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de mai.

J'AURAIS cru, pendant les troubles qui désolaient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus*, qui a fait un tour en sa patrie, s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude.

1767.

La ville de Jérusalem, bâtie par le peuple de DIEU, est possédée par les Turcs : le capitole, cet asile des nations, ce lieu auguste où s'assemblait un sénat maître de l'univers, est maintenant habité par des récollets ; et Ferney, douce et agréable retraite philosophique, sert de quartier général aux troupes françaises. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme *Orphée*, votre devancier, apprivoisa les tigres et les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti, comme le reste des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait

1767. que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fussent exempts. Les arts et la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement ; aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté entière ; et comme ils sont liés avec ceux d'Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Espagne : les jésuites sont chassés de ce royaume. De plus les cours de Versailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la suppression d'un nombre considérable de couvens. On dit que le saint père sera obligé d'y consentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre ? La cognée est mise à la racine de l'arbre : d'une part, les philosophes s'élèvent contre les absurdités d'une superstition révérée ; d'une autre, les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les suppôts et les trompettes du fanatisme. Cet édifice sapé par ses fondemens va s'écrouler ; et les nations transcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution, qui se fit au XIXe siècle dans l'esprit humain.

Qui aurait dit au XIIe siècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg suisse, nommé Ferney ? Tous les grands hommes

communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleuriffent. 1767.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je fuis bien sûr que cette pièce fera intéreffante et pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu et verfifie bien. Je vous fuis obligé de fon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélifaire de *Marmontel.* Il faut que la forbonne ait été de bien mauvaife humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de fauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle.* Je foupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques allufions du règne de *Juftinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la forbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Confervez-vous toutefois, et ménagez votre vieilleffe dans votre quartier général de Ferney. Souvenez-vous qu'*Archimède*, pendant qu'on donnait l'affaut à la ville qu'il défendait, réfolvait tranquillement un problème ; et foyez perfuadé que le roi *Hiéron* s'intéreffait moins à la confervation de fon géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françaifes entoure.

FÉDÉRIC.

LETTTRE CLXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 31 de juillet.

J'AI cru avec le public que vous aviez changé de
1767. domicile. Des lettres de Paris nous aſſuraient que vous alliez vous établir à Lyon, et j'attribuais votre long ſilence à votre déménagement ; la cauſe que vous en alléguez eſt bien plus fâcheuſe.

Le poëme ſur les Génevois m'était parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants ; vous me feriez plaiſir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le liſant ce feu d'imagination que les frimats de la Suiſſe et le froid des ans n'ont pu éteindre ; et comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez ſans doute nous régaler de quelque poëme ſur le Styx, ſur *Caron*, ſur *Cerbère*, et ſur tous ces objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aiſe en la feſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieuſement, mon cher *Voltaire* : tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac qui ne digère preſque plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers. Je lis le ſoir, ou je fais converſation. Mes cheveux ſont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte. Je végette encore, et je m'aperçois que le temps fixe une différence ſenſible entre quarante et cinquante-ſix ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne me reſte dans la tête qu'un peu de bon ſens avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences et pour les beaux arts. Ce ſont eux qui ſont ma conſolation et ma joie. 1767.

Votre eſprit eſt plus jeune que le mien : ſans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV* : mais n'eſt-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? c'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'*Auguſte*, le ſiècle de *Louis XIV* : juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle ? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, et combien après ſa mort ? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à *Lentulus* le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facies ad faciem*, comme le grand *Condé* mourant eſpérait voir DIEU. Pour moi

1767. je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paisible et philosophique.

On parle aussi peu des dissidens et de ce qu'ils décideront que des Génevois et des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils auront hâte de s'accommoder et de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voisins plus puissans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres ; que votre corps puisse se rajeunir comme votre esprit ; et si je ne puis vous entendre, que je puisse vous lire, vous admirer et faire des vœux pour le patriarche de Ferney !

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

Un bohémien qui a beaucoup d'eſprit et de philoſophie, nommé M. *Grimm*, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos ſaints myſtères, et que vous n'étiez pas trop content que j'euſſe paſſé près de deux ans ſans vous écrire. 1769.

Je remercie votre Majeſté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été ſi fâché et ſi honteux du peu de ſuccès de la tranſmigration de Clèves, que je n'ai oſé depuis ce temps-là préſenter aucune de mes idées à votre Majeſté. Quand je ſonge qu'un fou et qu'un imbécille comme S^t^ *Ignace* a trouvé une douzaine de proſélytes qui l'ont ſuivi, et que je n'ai pas pu trouver trois philoſophes, j'ai été tenté de croire que la raiſon n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoique vous en diſiez, je ſuis devenu bien vieux, et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Ruſſie, le fait eſt que j'ai été long-temps mourant et que je me meurs.

Mais je reſſuſcite et je reprends tous mes ſentimens envers votre Majeſté, et toute ma philoſophie pour

1769. lui écrire aujourd'hui, au sujet d'une petite extravagance anglaise qui regarde votre personne. Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie ; il y a beaucoup de sages en Angleterre ; mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Post*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majesté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. „ Quelle pitié, si l'étendue de „ vos connaissances, vos talens et vos vertus ne vous „ servaient qu'à pervertir ces dons du ciel pour faire „ la misère et la désolation du genre humain ! Vous „ n'avez rien à désirer, Sire, dans ce monde que „ l'auguste titre d'un héros chrétien. „

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Moustapha*, dans laquelle j'exhorterai sa Hautesse à être un héros mahométan : mais comme *Moustapha* n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne l'impératrice de Russie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette conversion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princesses du Nord, qui me paraissent plus éclairés que tout le sérail de Constantinople.

Je ne réponds autre chose à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majesté, que ces quatre lignes-ci : „ J'ai vu dans le *The Witheall Evening-Post, du 7 octobre 1769*, N° 3668, *une prétendue lettre de moi à sa Majesté le roi de Prusse ; cette lettre est bien sotte, cependant*

cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29 octobre 1769, VOLTAIRE. " 1769.

Il y a par-tout, Sire, de ces esprits également absurdes et méchans, qui croient ou qui font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la *Philaminte* des Femmes savantes de *Molière;* ils disent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit un jour à un de ces maroufles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse est d'adorer DIEU comme le père commun de tous les hommes sans distinction, et d'être bienfesant.

Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des sept douleurs; mais dans la connaissance de l'Etre suprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux dissidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, et qui ait appelé les janissaires de notre saint père le turc au secours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un saint esprit du révérend père

Malagrida, ou du révérend père *Guignard*, ou du
1769. révérend père *Jacques Clément*.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de DIEU, depuis le grand *Conſtantin*, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Evangile à la main; la politique n'eſt pas mon affaire : je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins ſots et plus honnêtes. C'eſt dans cette idée que, ſans conſulter les intérêts de quelques ſouverains, (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à ſouhaiter très-paſſionnément que les barbares Turcs ſoient chaſſés inceſſamment du pays de *Xénophon*, de *Socrate*, de *Platon*, de *Sophocle* et d'*Euripide*. Si l'on voulait, cela ferait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois ſept croiſades de la ſuperſtition, et on n'entreprendra jamais une croiſade d'honneur : on en laiſſera tout le fardeau à *Catherine*.

Au reſte, Sire, je ſuis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majeſté, qui n'eſt pas faite pour être au lit, ſe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiſſé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conſerve! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penſent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond reſpect de votre ancien ſerviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on diſe.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 de novembre.

VOUS avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être ſupporté avec patience. Non ſans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreſſer à votre conſervation, et être bien aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des ſuiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe; mais bien de ſavoir ce que fait le héros de la raiſon, le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, et les déſabuſer de leurs préjugés et de leurs erreurs. 1769.

Je ſuis bien aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité: j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Egliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait à ſouhaiter que vos évêques français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces

1769. messieurs prétendent, pour la foi catholique, apostolique et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que dissidens, et qui se bat pour la plus grande gloire du très-saint père. Si je n'avais pas lu l'histoire des croisades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres: enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre;* et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses: j'aime les belles-lettres à la folie; ce sont elles seules qui charment nos loisirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curiosité recherche si avidement: mais apprendre à connaître, c'est

apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous serait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir. 1769.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin* : il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé et contentement; et quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne sais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin ; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires ? Il n'y a point de cour en

(1) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. M. de *Voltaire* l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.

1769. Europe où l'on aſſocie ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce ſecret, qu'il a été perdu juſqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a reſſuſcité. Cela eſt vrai, mon cher *Lorrain;* mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux ſans être un ſot et ſans être un enthouſiaſte.

Vous avez raiſon, vous touchez au but. C'eſt l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon ſens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon ſens; et tout le monde en a ſans doute aſſez pour vous comprendre, puiſque votre écrit eſt, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre eſt le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaiſſeau dans le port. Si le vent eſt trop violent, il nous ſubmerge : ſi l'amour propre eſt déſordonné, il devient frénéſie. Or il ne peut être frénétique avec du bon ſens. Voilà donc la raiſon mariée à l'amour propre : leurs enfans ſont la vertu et le bonheur. Il eſt vrai que la raiſon a fait bien des fauſſes couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne ſont pas entièrement ſains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher *Lorrain*, quand je lis ces paroles: *Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la ſource du bien et de la félicité publique!*

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien et muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, et que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir aperçu, il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile. 1769.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, et que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

1769. QUAND Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre :
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes Pruſſiaques, dit qu'*Alexandre* pouſſait ſon amour pour les beaux arts jusqu'à faire des vers dans la langue des Velches, et qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, et qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour *Thaleſtris* étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens et les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, et qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Il y avait, dit *Plutarque*, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucaſe,

qui avait été autrefois à la cour d'*Alexandre*, et qui vivait aussi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de *Basroc*. Ce vieux radoteur disait souvent qu'il était très-fâché de mourir sans avoir fait encore une fois sa cour au héros de la Macédoine. 1769.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des savans qui ont lu *Plutarque* et *Xénophon* dans la bibliothéque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les passages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre Majesté verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucase pour voir ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de janvier.

Le vieux citadin du Caucase, 1770.
Ressuscité de son tombeau,
Carracole encor sur Pégase
Plus lestement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce velche plein d'appas,
Esprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec son grec Pausanias.

1770. Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il persiffle un peu ce pauvre thrace qu'il *alexandrise* : ce pauvre thrace est un homme très-ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talens du vainqueur du Granique, et qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, et que pour son malheur personne que lui dans son pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ses vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi son vicaire dans ce monde; il a senti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines sectes de papegais en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le séné des apothicaires sans que jamais je fisse un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent: vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le soleil éclairera le monde, tant qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'espace des siècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira : C'est beaucoup

que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille ; cela eſt paſſable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner ſa vie en ſe feſant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en eſt plus queſtion. 1770.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en proſe, je vous envoie un *Mémoire* deſtiné pour l'académie. Le ſujet eſt grave, la matière eſt philoſophique ; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'eſpère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandiſes : c'eſt un commerce que j'eſpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connaît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de février.

1770. Le pauvre *Lorrain*, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fesait autrefois. A présent, il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage, qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'*Helvétius* et dans les Essais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre *Lorrain* sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais, par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu. Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissait

autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares. 1770.

Le pauvre *Lorrain* eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez ; il l'a cherché partout. Ce n'eſt pas ſans raiſon : les roſes et les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie ; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, et qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides et de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le *Lorrain* de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui et de l'aſſocier à ſes études ; qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite, et n'aime plus que lui ſon beau génie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

1770.

C'EN eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

SIRE, 1770.

Il eſt clair que vous avez trop de tout, et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune pariſien oiſif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que ſa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout ſeul une vingtaine de provinces, faſſe ſans peine des vers à la *Chaulieu*, des vers qui ſont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'eſt ce qui me paſſe. Quoi, vous nous battez en Turinge et vous faites des vers mieux que nous! C'eſt là qu'il y a du trop; et vous me cauſez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majeſté héroïque et poëtique.

LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

À Ferney, 27 avril.

SIRE,

QUAND vous étiez malade, je l'étais bien auſſi, et je feſais même tout comme vous de la proſe et des vers, à cela près que mes vers et ma proſe ne valaient pas grand'choſe; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu du malentendu ſi cela n'eſt pas arrivé.

1770. Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite, c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère *Ganganelli* a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent sous mon nom.

Je vais écrire à sa Sainteté que je suis très-bon catholique, et que je prends votre Majesté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; et comme je suis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniser au plus vîte: cela ne vous coûtera que cent mille écus; c'est marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniser, on s'adressera à *Marc-Aurèle*. Vos dialogues sont tout-à-fait dans son goût comme dans ses principes : je ne sais rien de plus utile. Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur, le législateur, l'historien et le précepteur de votre royaume ; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de *Moustapha*. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon; ce serait rendre service au genre humain.

Pendant que l'empire russe et l'empire ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève est toujours sous les armes ; mon manoir est rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de *Jean Calvin* n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de sottises. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez

Daignez recevoir la bénédiction de frère *François*, ——
et m'envoyer celle de S[t] *Ignace*. 1770.

Reſtez un héros ſur la terre, et n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CLXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 mai.

SIRE,

Je me flatte que votre ſanté eſt entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la *Marc-Aurèle* ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval et d'une parade.

Je ne ſais ſi votre Majeſté eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés : on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre *Mouſtapha;* je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre *Mouſtapha* auſſi, et que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis chargé que de propoſer un tableau à votre Majeſté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, réſident de

1770. France à Genève, a le tableau des trois Grâces de *Vanloo*, haut de six pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres ; voilà tout ce que j'en sais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis ; car si votre Majesté a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin ; mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de votre Majesté. Je la supplie de me conserver ses bontés et de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que protectrice des jésuites, et moi je suis réellement capucin ; j'en ai la patente avec le portrait de S^t *François*, tiré sur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère *François Voltaire*.

LETTRE CLXXI.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

JE vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Eglise. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable; et je commence par dire : *Sancte Voltarie*, *ora pro nobis*. 1770.

Cependant le saint père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur : l'Abrégé de *Fleuri* a eu un sort tout semblable. Il y a je ne sais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je suis le protecteur des jésuites : vous, des capucins; vos ouvrages sont brûlés à Rome : les miens aussi. Mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence.

Comment, monsieur le saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne sois pas! cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Russie peut guerroyer à son aise : elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans, une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en

1770. repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les lois civiles et naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois; et je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois et empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant et boitant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de *Panetius* me rendit mes forces. Je me rappelai la réponſe de ce philoſophe à *Pompée* qui déſirait de l'entendre; et je me dis qu'il ſerait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux ſuiſſes; mais je n'en achète plus depuis que je paie des ſubſides. Il faut ſavoir preſcrire des bornes à ſes goûts comme à ſes paſſions.

Au reſte, je fais des vœux ſincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond ſitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort.

Vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi je prie S^{t} *Jean* du désert, S^{t} *Antoine*, S^{t} *François* d'Assise et S^{t} *Cucufin* de vous prendre tous en leur sainte et digne garde. 1770.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 juin.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin.
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,
C'est une énorme étourderie.
Le saint père est un pauvre saint;
C'est un sot moine qui s'oublie;
Au hasard il excommunie.
Qui trop embrasse mal étreint.

Voilà votre Majesté bien payée de s'être vouée à S^{t} *Ignace;* passe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à S^{t} *François*.

Le malheur, Sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli;* plût à Dieu qu'il eût quelque

1770. bon domaine dans votre voifinage, et que vous ne fuffiez pas fi loin de Notre-Dame de Lorette!

Il eft beau de favoir railler
Ces arlequins fefeurs de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de *Simon Barjone*, tandis que l'impératrice de Ruffie époussette le vicaire de *Mahomet*? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges fottifes. J'avais autrefois conçu ces grandes efpérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au folide, et d'être un héros très-avifé.

J'avais dans ma petite bibliothéque l'Effai fur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais effayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage fans efprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni foyez-vous d'avoir marché fur des cailloux, et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produifent d'utiles.

De la fange la plus groffière
On voit fouvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les defcendans d'*Orcan*, malgré mon profond refpect pour les fouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous. 1770.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. *Hennin;* celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, ſont beaucoup plus grâces.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 7 de juillet.

QUE le ſaint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce,
Suffiſante comme efficace.

Mais ce ſuiſſe du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorſqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème,
Au corps du concile prochain.

1770.

Il paraît même très-plausible,
Et malgré Loyola je crois
Que le saint père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas, après tout, aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est seulement pour que l'usage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'agneau sans tache, il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le très-chrétien? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui: il me laisse mes chers jésuites que l'on persécute par-tout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du sultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient abaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenses projets, ses exploits éclatans;

Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans. 1770.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui ſaignent encore.

Et quant à monſieur le vicaire,
(Je dis vicaire du bon Dieu)
Je le laiſſe en paix en ſon lieu,
S'amuſer avec ſon bréviaire.
Hélas ! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière :
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et tremblant qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ſerait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses tréſors pourraient ſéduire des *Mandrins*, des *Conflans*, des *Turpins*, des *Rich...* et leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que l'abrutiſſement a conſacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de ſcandale : et, ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut, par complaiſance, par commiſération pour leurs faibleſſes, ne point choquer leurs préjugés. Il ſerait à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains : il m'a paru ſi téméraire, que je n'ai pu

1770. m'empêcher de faire quelques remarques sur le *Syſtême de la nature*, que l'auteur arrange à sa façon. Je vous communique ces remarques ; et si je me suis rencontré avec votre façon de penser, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie sur la mort d'une dame d'honneur de ma sœur *Amélie*, dont la perte lui fut très-sensible. Je sais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poëtes portassent leurs tributs au temple d'*Apollon*. Il y avait même, du temps d'*Auguste*, une bibliothéque consacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siècle où Ferney s'élève sur les ruines de Delphes, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils sont faits pour plaire à tout âge,
Ils savent éclairer le sage,
Et répandre des fleurs sur les Jeux et les Ris.
Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait sa part de même !

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre ; ils doivent vous considérer comme une colonne qui soutient seule par sa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares

ſapent déjà les fondemens. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute déjà les belles-lettres, en leur preſcrivant des lois pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorſqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorſque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amuſement que de courtes et arides ſolutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir auſſi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous poſſédons. 1770.

O compagnes d'une déeſſe!
Vous que par des ſoins aſſidus
Voltaire ſut en ſa jeuneſſe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez ſur ſes années:
Vous lui devez tous vos ſecours;
Apollon pour jamais unit vos deſtinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 juillet.

SIRE,

1770. VOUS et le roi de la Chine vous êtes à préſent les deux ſeuls ſouverains qui ſoient philoſophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur *Kienlong*, lorſque j'ai reçu la proſe et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre proſe, dont le ſujet intéreſſe tous les hommes, auſſi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ſes réflexions morales le ſyſtême de *Lucrèce*.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Syſtême de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de ſe rencontrer plus d'une fois avec votre Majeſté : c'eſt bon ſigne quand un roi et un ſimple homme penſent de même ; leurs intérêts ſont ſouvent ſi contraires, que, quand ils ſe réuniſſent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raiſon.

Il me ſemble que vos remarques doivent être imprimées : ce ſont des leçons pour le genre humain. Vous ſoutenez d'un bras la cauſe de DIEU, et vous écraſez de l'autre la ſuperſtition. Il ſerait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU et de donner des ſoufflets à celui qui ſe dit ſon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre

capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ſes poëſies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai ſur le champ. 1770.

L'athéiſme ne peut jamais faire aucun bien, et la ſuperſtition a fait des maux à l'infini : ſauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce ſervice au monde, c'eſt vous.

Non-ſeulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enſeignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez ſur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux ſiens; ainſi, dans votre ouvrage, vous rendez juſtice à tout le monde. Frère *Ganganelli* et ſes arlequins devaient bien ſavoir avec le reſte de l'Europe de qui eſt la belle préface de l'Abrégé de *Fleuri*. Leur inſolence abſurde n'eſt pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne ſommes plus au temps des Hérules et des Lombards, mais nous ſommes au temps des *Kienlong* et des *Frédéric*. *Ganganelli* ſera aſſez puni d'un trait de votre plume; votre Majeſté réſerve ſon épée pour de plus belles occaſions.

Permettez-moi de vous faire une petite repréſentation ſur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du Syſtême reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonſurés. Vous avez très-grande raiſon de dire qu'il n'en eſt rien, et que notre philoſophe athée ne ſait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'eſt ainſi, Meſſeigneurs, qu'il allait autrefois; c'eſt ainſi que vous avez commencé; c'eſt

1770. ainſi que les *Albouins*, les *Théodorics*, les *Clovis* et leurs premiers ſucceſſeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles; prends les dixmes, et laiſſe-moi le reſte; bénis ma conquête, je protégerai ton uſurpation : rempliſſons nos bourſes; dis de la part de DIEU qu'il faut m'obéir, et je te baiſerai les pieds. Ce traité a été ſigné du ſang des peuples par les conquérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puiſſances*.

Enſuite les deux puiſſances ſe ſont brouillées, et vous ſavez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puiſſances dans les Etats de votre Majeſté et dans le vaſte empire de *Catherine II!* Ainſi vous avez raiſon pour le temps préſent; et le philoſophe athée a raiſon pour le temps paſſé.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que votre ouvrage ſoit public. *Ne tenez pas votre chandelle ſous le boiſſeau*, comme dit l'autre.

Les peuples ſont encor dans une nuit profonde;
Nos ſages à tâtons ſont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont déſolé le monde;
C'eſt à vous ſeul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne *Catherine II* eſt charmant, et mérite bien que je vous faſſe une infidélité.

Je ne ſais ſi c'eſt le prince héréditaire de Brunſwick ou un autre prince de ce nom qui va ſe ſignaler pour elle; voilà un héroïſme de croiſade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne ſaiſit pas l'occaſion pour s'emparer de la Boſnie

et de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me consolerai si, dans ce charivari, votre Majesté arrondit sa Prusse. 1770.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse *Amélie* sont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 d'auguste.

NE cachez point votre lumière sous le boisseau. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait ; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très-orthodoxe : je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est

échappé ſur l'éternité du monde, me ferait lapider
1770. dans votre patrie, ſi j'y étais né particulier, et que je l'y euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai point du tout l'ame ni le ſtyle théologiques. Je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre et les ſemer dans un terrain qui leur eſt contraire.

Il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'impératrice de Ruſſie : je les abandonne à votre diſpoſition ; ſes troupes, par un enchaînement de ſuccès et de proſpérité, me juſtifient. Vous verrez dans peu le ſultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par ſa modération, ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne ſe mêle point de cette guerre. Je ne ſuis point ſon allié. Mais ſes ſecrets doivent être connus de M. de *Choiſeul*, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à pâques, comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, et vous ſavez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Siléſie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux. Enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares ; mais ce n'eſt pas une

raiſon

raiſon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les ſeuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement et devenues agreſtes faute de lumières ! 1770.

Mais vivons, et laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſur-tout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguſte.

SIRE,

Le philoſophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte et de l'eſpèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette : ce ſquelette poſsède une vieille ame très-ſenſible ; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majeſté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie ; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette

1770. entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré M. d'*Alembert* à ce sujet. J'ai appris tout cela à la fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Gréce; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas! je n'en ai que vers la Suisse; mais vous savez quelle fête je me fesais de voir les petits-fils des *Sophocles* et des *Démosthènes* délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Systême de la nature, et on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté; ainsi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre, que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite *Néedham*, que *Buffon*, *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrèce* avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systêmes, de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer; de celui qui donne aux hommes des marsouins pour origine; et

enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir. 1770.

J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait; je ne penſerai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchiſſeuſe*, à cette calomnie inſipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en eſt ſuivi, qu'avec une douleur qui empoiſonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majeſté eſt un baume ſi puiſſant ſur mes bleſſures, que je me ſuis reproché cette douleur qui me pourſuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous eſt attaché depuis plus de trente ans.

Il y a pluſieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car ſurement il paraîtra et ſera imprimé incorrectement. Si votre Majeſté daigne me donner ſes ordres, l'hommage du philoſophe de Sans-ſouci à la Divinité ſera du bien aux hommes. Le roi des déiſtes confondra les athées et les fanatiques à la fois: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre reſpect du vieux ſolitaire *Voltaire*.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

1770. Je n'ai point été fâché que les ſentimens que j'annonce au ſujet de votre ſtatue, dans une lettre écrite à M. d'*Alembert*, aient été divulgués. Ce ſont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que *Maupertuis* ni perſonne n'ont effacées de mon eſprit. Il était très-juſte que vous jouiſſiez vivant de la reconnaiſſance publique, et que je me trouvaſſe avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaiſir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne ſont pas de ce genre: elles ſont un amuſement pour moi. Je m'inſtruis moi-même en penſant à des matières de philoſophie, ſur leſquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penſées. Cet ouvrage ſur le Syſtème de la nature eſt trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux ſcandaliſer perſonne; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime conſtante eſt de ménager la délicateſſe des oreilles ſuperſtitieuſes, de ne choquer perſonne, et d'attendre que le ſiècle ſoit aſſez éclairé pour qu'on puiſſe impunément penſer tout haut.

Laiſſez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obſcurité où l'auteur les a condamnés: donnez

aû public, en leur place, ce que vous avez écrit ſur le même ſujet, et qui ſera préférable à mon bavardage. 1770.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les ſciences refleuriſſent chez eux, ils ſeront jaloux qu'un gaulois, par ſa Henriade, ait ſurpaſſé leur *Homère*, que ce même gaulois l'ait emporté ſur *Sophocle*, ſe ſoit égalé à *Thucydide*, et ait laiſſé loin derrière lui *Platon*, *Ariſtote* et toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poſſeſſeurs de ces belles contrées ſeront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouſſer vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préſide aux événemens, ſelon que le prétend l'auteur du Syſtême de la nature, je ne ſais quand elle amènera des révolutions qui pourront reſſuſctier les ſciences, enſevelies depuis ſi long-temps dans ces contrées aſſervies, et dégradées de leur ancienne ſplendeur.

Mon occupation principale eſt de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le haſard de la naiſſance me fait gouverner, d'éclairer les eſprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes auſſi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A préſent, je ne fais que revenir d'une longue courſe : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition; élevé dans le faſte, il a adopté des mœurs ſimples; nourri d'encens, il eſt modeſte; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial

1770. qu'il remplit avec ſcrupule ; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en eſtimer le mérite.

Si vous n'êtes pas ſatisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince poſsède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du *Taſſe*, et le Paſtor fido preſque en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philoſophie ; et quand nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme *Montagne :* Que ſais-je ?

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel *Pigal* travaille : ne pouvant poſſéder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, et qui ſait connaître le prix de ce tréſor.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 de ſeptembre.

Il faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. 1770.
Le P. *Bouhours* l'aſſure ; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe qui m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à *Voltaire ;* une ame ſenſible et un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paye le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand homme. La profane Gréce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une ſtatue ; faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées, mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe et de l'encourager

1770. à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les ſciences ; et lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né (1). Je ſouhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) Le prince *Frédéric-Guillaume*, petit-neveu du roi.

LETTRE CLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

SIRE,

Nous avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majeſté ; c'eſt ce que font tous les êtres penſans, et s'il y en a dans Rome, ce n'eſt pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne ſais ſi la ſanté de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie ; il pourrait bien ſe contenter cet hiver du ſoleil de Provence et n'étaler ſon éloquence ſur le héros philoſophe qu'aux deſcendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suiſſes et aux échos du lac de Genève.

1770.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai oſé prendre en dernier lieu votre Majeſté pour mon modèle. Cette expreſſion paraîtra d'abord un peu ridicule ; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous ſavez que les philoſophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il partit pour la Moravie, dont votre Majeſté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

1770. Voici en quoi confiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'afpirer, c'eft à retirer dans les huttes de mon hameau quelques génevois échappés aux coups de fufil de leurs compatriotes, lorfque j'ai fu que votre Majefté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me fuis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, et je fuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriffante et plus digne d'être protégée par votre Majefté; je ne me confolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deffein ; c'était là où je devais achever ma vieilleffe. Puiffe votre carrière être auffi longue qu'elle eft utile au monde et glorieufe à votre perfonne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brunfvick*, envoyé par vous à l'armée victorieufe des Ruffes, y eft mort de maladie. C'eft un héros de moins dans le monde, et c'eft un double compliment de condoléance à faire à votre Majefté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chofe qu'entrevoir? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Frédéric le grand;* je l'admire, je lui fuis attaché, je le remercie, je fuis pénétré de fes bontés pour le moment qui me refte ; voilà de quoi je fuis certain pour ces deux inftans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eft un peu plus équivoque ; tout ce qui nous environne eft l'empire du doute, et le doute eft un état défagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit ? une ame telle qu'on l'imagine ? des relations telles qu'on les établit ? Y a-t-il quelque chofe à efpérer après le moment de la vie ?

Gilimer, dépouillé de ſes Etats, avait-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant *Juſtinien*? 1770.
et *Caton*, avait-il raiſon de ſe tuer de peur de voir *Céſar*? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion? Faut-il que *Mouſtapha*, dans la molleſſe de ſon harem, feſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux et battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digèrerait pas?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature? en ce cas l'ame de *Ravaillac* ſerait à jamais égale à celle de *Henri IV*: ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance et d'attachement pour votre perſonne, et du néant de preſque tout le reſte.

LETTRE CLXXX.

DU ROI.

Potsdam, le 30 d'octobre.

1770. Une mitte qui végette dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent des mondes divers flottans dans l'eſpace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'eſprit et de la matière, des choſes poſſibles et de celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois diſparaiſſent dans l'immenſe tableau que la nature offre aux yeux des ſpéculateurs. Vous qui réuniſſez tous les genres, vous deſcendez quelquefois de l'empyrée : tantôt *Anaxagore*, tantôt *Triptolème*, vous quittez le portique pour l'agriculture, et vous offrez ſur vos terres un aſile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* eſt le légiſlateur, à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre eſpèce ; ce ſont des polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un aſile ſur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui ſe ſont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en

plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource est en quelques bonnes ames qui les recueillent et les consolent de leurs adversités. 1779.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée russe, de mon neveu de *Brunswick* : le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*.

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet, est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la

1770. nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de *Moustapha* que du *Très-Chrétien ;* et que ce qui arrive aux hommes l'inquiéte aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'Intelligence suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatifs à la société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation : et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur *Tamponet* porte la Somme de S^t^ *Thomas*, s'en servira pour vous juger à la rigueur. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de

donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, sur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges. 1770.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'est le cas de dire, *sauve qui peut*. Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Systême de la nature, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

SIRE,

VOTRE Majesté peut être ciron ou mitte en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impossibilité; mais en comparaison de nous autres chétifs vous avez été souvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigens; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises

1770. perſécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un ſuiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de *Brunſwick* était donc auſſi des vôtres; il feſait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majeſté peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſte attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que *Céſar* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de la Troade, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne ſais pas ce que penſe *Mouſtapha* ſur cette affaire, je penſe qu'il ne penſe pas, et qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie et la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince *Guſtave*, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition;

voilà

voilà une bonne recrue pour la philofophie. C'eft dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéreffant ; bientôt on fera réduit à aimer DIEU pour lui-même, fans crainte et fans efpérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'eft pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité. 1770.

Au furplus, votre abominable homme n'a point de démonftration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait confulter *Ganganelli*, on dit qu'il eft bon théologien ; fi cela eft, les apparences font qu'il n'eft pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas fon fecret ; il fait fon pot à part, comme le difait le marquis d'*Argenfon* d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, foyez bien perfuadé, Sire, que de toutes les vérités probables la plus fûre eft que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon refpectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être fubira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits velches.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

1770. Je vous ſuis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, et comme on ſait que j'aime la poëſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur *Arnulphius Enſerius Quadrazius.* Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothéque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſolécismes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes et de leurs victoires. Cependant je puis vous aſſurer que nos nouvelles de Conſtantinople ne font aucune mention de votre prétendu ſoudan

d'Egypte ; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci ? Ne savez-vous pas que ce *Moustapha* avec sa pipe est allié des Velches et de *Choiseul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles ? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de sérail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran ? et qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable ?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la santé, ainsi qu'à *Minerve*, pour veiller à sa conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 décembre.

1770. LE damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue, il ſe met à rêver, et il veut que je vous envoye ſes rêveries. Pour me débarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de me conformer à ſes volontés. Voici ſes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-bleue et des Mille et une, &c. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poëtique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudeſques et profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient, n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que *Mouſtapha* ni bien d'autres s'en inquiétent. Il n'y a que ceux qui ſuivent le ſens de la ſentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent ſavoir ce qu'ils ſont, et qui, à meſure qu'ils avancent en connaiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru ſavoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui ſait à quoi s'en tenir; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Egliſe, et je

parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses momens sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.* 1770.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son éloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif, nommé *David*, et à nos badauts de Paris! Je soupçonne sa Majesté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme *Orphée*, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de son armée, mais cent fois plus de sa personne; et je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; et sans un lapon qui me calomnia,

1770. je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me serait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours *Kienlong*, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux, avec cette adresse, AU ROI; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse : Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses Etats. C'est un tribut payé à la bibliothéque du *Sans-souci* de la Chine; je ne crois pas ce tribut digne de sa Majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand *Yhao*.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à *Moustapha;* je suis encore dans l'erreur sur *Ali-bey :* elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif sur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que fesaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble

qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire. 1770.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

Fin du Tome second.